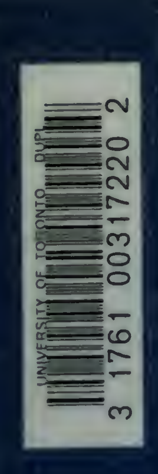

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00317220 2


948
9

VOYAGE

EN PERSE.

VOYAGE EN PERSE,

Pendant les années 1812 et 1813,

CONTENANT DES DÉTAILS PEU CONNUS SUR LES MŒURS, USAGES, COUTUMES ET CÉRÉMONIES RELIGIEUSES DES PERSANS; AINSI QUE SUR LEUR ÉTAT MILITAIRE, TANT ANCIEN QU'ACTUEL, ET GÉNÉRALEMENT SUR TOUT CE QUI CONCERNE LES FORCES RÉGULIÈRES ET IRRÉGULIÈRES DE CET EMPIRE,

PAR GASPARD DROUVILLE,

Colonel de Cavalerie au Service de S. M. l'Empereur de Toutes les Russies, Chevalier de plusieurs ordres.

TOME SECOND.

Deux volumes et un Atlas.

ST.-PÉTERSBOURG,

Imprimé chez Pluchart, à ses frais

A PARIS CHEZ FIRMIN DIDOT.

1819.

PERMIS D'IMPRIMER.

A la charge de fournir au Comité de la Censure, après l'impression, et avant de mettre l'ouvrage en vente, un exemplaire pour ledit Comité, un exemplaire pour le Département du Ministère de l'Instruction publique, deux exemplaires pour la Bibliothèque Impériale publique, et un exemplaire pour l'Académie Impériale des Sciences.

St.-Pétersbourg, le 22 Avril 1819.

Spada,
Censeur impérial.



VOYAGE EN PERSE,

Pendant les années 1812 et 1813.

CHAPITRE XXII.

DU PRINCE ABAS-MIRZA, HÉRITIER PRÉSOMPTIF DE LA COURONNE.

Plusieurs auteurs ont avancé sans preuves que lorsque *Mohammed-Khan*, fut assassiné, il avait eu le temps de désigner pour successeur *Baba-Khan* son neveu; il est certain au contraire qu'un des trois coups de poignard qu'il reçut lui avait percé le cœur et qu'il mourut sans proférer une parole. D'ailleurs ce prince détestait le Roi actuel depuis que celui-ci s'était attiré l'amitié de *Kérim-Khan*, l'ennemi mortel de *Mohammed*, le bourreau de son père, celui auquel il devait sa mutilation. Son intention bien connue était de placer sur le trône *Âbas-Mirza* son petit neveu auquel il portait un attachement extraordinaire ne fut-ce que pour humilier le père qui, disait-il, n'était bon qu'à être le *Pich-Kadmet* du fils. Il ne pardonnait pas

à son neveu plusieurs odes que celui-ci avait faites à la louange de *Kérim-Khan*; et, dans toutes les occasions, il lui témoignait sa haine et son mépris. C'est cependant à son talent pour la poésie et à l'usage qu'il en fit que *Baba-Khan* dut de n'être pas compris dans la proscription de sa famille, et les nombreuses faveurs qu'il reçut du Régent; mais son oncle ne voyait là que de la lâcheté et des preuves d'un caractère versatile.

Mohammed-Khan avait cependant conçu beaucoup d'affection pour les deux fils aînés d'un neveu dont il fesait si peu de cas. Ils passèrent auprès de lui une partie de leur première enfance, ce qui le mit à même de les connaître mieux. Il cherchait à donner le plus grand essor à leur caractère et leur accordait par fois de grandes licences; c'était autant d'épreuves.

Dans leurs querelles enfantines, *Mohammed-Aly* fort et robuste, violent et hardi jusqu'à l'impudence avait toujours l'avantage sur son jeune frère d'une constitution maladive et presque rachitique jusqu'à l'âge de dix ans. Son gouverneur même n'était pas à l'abri de ses emportemens. Cette audace et un certain rapprochement de caractère avait d'abord séduit *Mohammed-Khan;* mais lorsqu'il vit que toutes les actions de cet enfant étaient marquées au coin de cette férocité qui s'est si bien développée depuis, il le prit en dégoût, quelque cruel qu'il fût lui-même et transporta toutes ses affections sur *Abas-Mirza*, chez lequel il reconnu de bonne heure des qualités solides. Aussi dans les fréquentes altercations élevées entre les deux

frères, il prononçait toujours en faveur du jeune *Abas* et l'aîné n'en était que plus furieux. Celui-ci faillit cependant être victime de son audacieuse imprudence. *Mohammed-Khan* fit un jour servir des fruits et des sucreries et se cacha pour entendre la conversation des deux frères; *Mohammed-Aly* excitait son frère à prendre quelques fruits avant l'arrivée de leur oncle; *Abas* au contraire tachait de lui prouver que ce serait une impolitesse et une injure grave envers leur oncle, mais le fougueux jeune homme n'en tint compte et se jeta sur les plats, disant que tout ce qu'il pouvait prendre était à lui. *Mohammed-Khan* rentra aussitôt, il avait tout entendu et pour punir son insolent neveu il fit enlever les plateaux et les donna au jeune *Abas*, comme une récompense de sa retenue et de sa discrétion. Cette humiliation excita une telle rage chez *Mohammed-Aly* qu'il s'en serait vengé sur son frère, s'il n'eût été contenu par la présence de son oncle. *Mohammed-Khan* eut beau lui faire des représentations il ne put rien obtenir sur ce caractère indomptable. « Enfin, lui dit-il, si n'étant encore qu'un en« fant sans pouvoir, tu es aussi entier dans tes volon« tés, que ferais-tu si tu étais roi? Je le ferais tuer « à l'heure même » lui répondit ce farouche enfant. L'oncle justement irrité, et prévoyant que de telles dispositions promettaient de grands maux à la Perse voulait qu'on l'étouffât à l'instant, et il ne lui laissa le jour que d'après les instantes prières de la mère de *Baba-Khan* pour laquelle il avait beaucoup d'attache-

ment; mais il l'éloigna aussitôt et pour toujours de sa vue, en annonçant son intention de faire passer le sceptre à *Abas-Mirza.* En montant sur le trône le père de celui-ci a confirmé ces dispositions en désignant ce prince pour son successeur.

Cependant au moyen des exercices violens auxquels il se livrait avec passion, tels que le mail, la chasse, *Abas-Mirza* prenait de jour en jour des forces nouvelles. Une chute de cheval assez grave, tourna même à son avantage, et un mois qu'il fut obligé à garder le lit lui procura une crise favorable dans laquelle ses membres se développèrent à vue d'œil; il ne négligeait pas pour cela l'étude des belles lettres, il parle et écrit avec facilité plusieurs langues de l'Asie, et il se serait livré également aux langues européennes s'il n'avait craint de choquer les préjugés nationaux. Ses ennemis disaient de lui qu'il était indigne du trône puisqu'il était devenu *Frangui*, c'est-à-dire européen et qu'il portait déja leurs bottes, ce qui en effet est très-vrai.

Son oncle lui avait donné pour gouverneur un de ses ministres *Mirza-Buzarque*, homme d'une rare prudence, et profond politique, qui le forma de bonne heure dans l'art de régner et qui développa en lui les brillantes qualités qui le distinguent aujourd'hui. Ce vénérable vieillard ne l'a jamais quitté depuis et il est encore son premier ministre sous le titre de *Kaimakan.* Aussi quoique *Abas-Mirza* fut jeune encore, son père, parvenu au trône, n'hésita pas à lui confier le Gouvernement de l'*Azerbidjan* et la conduite de la

guerre contre les Russes. Ce fut alors que ce Prince reconnut la supériorité de la discipline et de la tactique européenne, et qu'il mit tout en œuvre pour décider le Roi à l'adopter.

Les nombreuses défaites qu'il éprouvait, loin de porter le découragement dans son âme ne fesaient que roidir son caractère; il était le premier à consoler ses généraux, des échecs qu'ils recevaient: « Chaque fois « que les Russes me battent, leur disait-il, ils me « donnent une leçon dont je ferai plus de profit qu'ils « ne pensent. » Pierre-le-Grand avait dit avant lui: « Les « Suédois me battront tant qu'ils m'apprendront à les « battre. » Pour les grandes âmes il n'est qu'une manière de voir les événemens.

Plusieurs officiers de mérite étaient attachés à la suite de l'Ambassade française, entr'autres un capitaine du génie nommé Lami. Le Prince prit de lui des leçons de mathématiques et fit des progrès rapides. Il se fit traduire les œuvres militaires de Guibert ainsi que les règlemens des manœuvres d'infanterie. Il apprit assez de dessin pour lever correctement un plan, mais il sentit qu'il ne pourrait pas communiquer lui-même ces connaissances à d'autres, et il engagea le capitaine Lami à former seize élèves pris parmi les officiers; il suivait les leçons et stimulait l'émulation de ces jeunes gens, autant par son exemple que par ses exhortations. Il partageait ainsi son temps entre l'étude et les manœuvres des troupes d'infanterie et d'artillerie, qu'il fesait instruire aussi par des officiers français.

Il fit élever des casernes et construire un arsenal, des ateliers, un moulin à poudre et une fonderie de canons, dont il suivait tous les détails, employant toutes ses ressources à l'entretien et à l'embellissement de ses troupes. Il se fit montrer l'exercice du fusil et apprit tous les mots de commandement pour les évolutions.

Ces importantes occupations ne l'empêchaient pas de continuer la guerre et d'entrer en campagne tous les printemps, fesant à-la-fois le métier de général et de soldat. Il faut convenir qu'il néglige trop sa sûreté personnelle, en cela il sera toujours un peu Persan, et il aura de la peine à se convaincre de la nécessité d'avoir des avant-postes et des vedettes. Cette négligence a failli lui coûter cher. Un parti russe se glisse une nuit dans son camp et s'empare des deux issues de sa tente; le Prince réveillé en sursaut n'a que le temps de saisir son poignard avec lequel il fait une ouverture à un des côtés de la tente: il court presque nud où il savait qu'il trouverait un cheval; couper la longe qui le retenait, sauter dessus à poil, et aller se mettre à la tête de ses troupes qui commençaient à se rassembler, furent l'affaire d'un moment. Le petit détachement russe composé seulement de deux compagnies, qui avait tenté un coup si hardi fut bientôt repoussé, mais il fit sa retraite en bon ordre et n'eut pas à regretter un seul homme.

Ce prince vit d'assez mauvais œil l'Ambassade anglaise de Mr. Makolm, il venait, disait-il, l'argent à la main pour les acheter; il n'a pas lu Virgile, mais

il a deviné le *Timeo Danaos et dona Ferentes.* Il parlait souvent des mauvais traitemens que les Anglais ont fait éprouver aux Indiens, il les regardait comme la cause première de la décadence de l'empire du Mogol et craignait qu'il ne leur prit envie d'exercer en Perse une influence aussi funeste. Cette crainte n'était peut-être pas chimérique, car l'ambassadeur réitéra à plusieurs reprises, la demande d'être autorisé à rétablir l'ancienne factorerie de *Bouchir*, et d'y entretenir un certain nombre de troupes. Cette demande qui ne pouvait que causer de l'ombrage fut refusée: dans un lieu aussi éloigné du centre de l'empire il eut été facile de mettre à profit les dispositions à l'indépendance des gouverneurs.

Les habitudes de ce prince sont aussi dignes d'éloge que ses actions. Loin d'imiter son père, il n'a jamais voulu avoir que quatre femmes, et une seule a ses affections; celle-ci est la fille d'un marchand des faubourgs de Tébris. Il en avait eu deux fils lorsque je quittai la Perse, et quoique l'aîné eut à peine six ans, il le menait avec lui dans le cœur de l'hiver légèrement vêtu et toujours à-cheval à ses côtés. Etonné moi-même de la sévérité de cette éducation, je lui fis part un jour de mes craintes sur la santé de cet enfant. « Il faut, me dit-il, qu'il s'accoutume de « bonne heure aux rigueurs d'un métier qu'il fera « peut-être toute sa vie, et qu'il ait par son expérience « une idée juste des fatigues du soldat. »

Lorsque ce Prince entre en campagne, il ne mène

jamais de femme avec lui, et cet exemple est suivi par tous ses officiers. Ses momens de loisir, il les donne à la chasse, exercice pour lequel il a un goût passionné ; pendant ses courses il entre dans les villages, et s'informe si les paysans sont exempts de vexations et d'injustices.

Il manie toutes les armes avec une adresse extraordinaire. Je l'ai vu souvent, au grand galop de son cheval, lancer le javelot sur des chevreuils à plus de soixante pas de distance, et les atteindre au milieu du corps. Lorsqu'il tire de l'arc, la flèche ne manque jamais le but ; dans ses promenades ordinaires il s'exerce volontiers au tir de cette arme; alors il fait placer un mouton derrière lui et s'en éloigne au galop, lorsqu'il en est à cent cinquante pas, il se relève sur les étriers, tourne la tête en arrière, et il est rare qu'il manque son coup. Cette manière de se servir de l'arc doit être de la plus haute antiquité dans ces contrées, c'est sans doute celle qui rendait la retraite des Parthes si dangereuse.

Il se lève de grand matin ; religieux sans bigotisme, il ne manque jamais aux trois prières ordonnées par le Koran. Très-sobre et ne buvant jamais de vin, il ne punit cependant pas ceux de ses officiers qui en boivent, mais il se contente de leur en témoigner son mépris; il ne fume point*, et chose extraordinaire pour le pays, il déteste le cailliau.

Ce Prince tient divan depuis 8 heures du matin jusqu'à 10, puis il déjeune dans son harem. Il travaille

ensuite avec les ministres et les chefs militaires jusqu'à deux heures après midi; après son dîner il monte à cheval jusqu'à six heures, il rentre alors pour faire la prière; assez souvent il se montre encore et passe la soirée avec ses courtisans, ce qui ne va jamais plus loin que 10 heures. La robe dont il est vêtu ne le distingue pas du dernier de ses gardes, un couteau sans ornement est attaché à une ceinture d'un très-beau Cachemire. Il n'est cependant pas possible de le méconnaître à sa tournure noble et à son air imposant.

Abas-Mirza est bien fait et taillé en force sans être grand, sa figure est longue et pâle, ses grands yeux sont couronnés de grands sourcils noirs, il a le nez légèrement aquilin et de très-belles dents, sa barbe promet d'égaler un jour en longueur celle de son père. Il parle très-vite, rit volontiers de la manière la plus agréable. Quoiqu'il ne parle, comme je l'ai dit, aucune langue d'Europe, il sait beaucoup de mots français, surtout ceux des commandemens militaires, et il se plaît à les répéter lorsqu'il est de bonne humeur. Il est généreux sans prodigalité; grand amateur d'armes, de tableaux, de gravures, de plans, de cartes, de machines et de modèles en tout genre, il a de tous ces objets, la plus belle collection qui soit probablement en Asie.

Ce Prince est d'une grande bravoure, mais il manque de calme, qualité si essentielle dans un chef; lorsqu'il parvient à contenir l'ardeur qui le domine, il est aisé de voir combien cet effort lui est pénible. L'âge

vaincra sans doute cette chaleur de température, surtout lorsque des expériences répétés, lui en auront montré les dangers.

Il craint singulièrement son père et a pour lui la plus profonde vénération. Il est chéri des peuples qu'il gouverne et si adoré des officiers et des soldats de son armée, qu'il faut que le Roi soit aussi certain qu'il l'est de sa loyauté parfaite pour ne pas en prendre de l'ombrage. Jamais confiance ne fut mieux placée, car son père n'a pas de meilleur soutien, ni le trône de plus ferme appui.

Il est vrai qu'il s'opposa de tout son pouvoir à la conclusion de la paix dernière avec la Russie, mais il avait de bonnes raisons pour en agir ainsi. Ayant commandé l'armée et conduit les opérations de la guerre, il était doublement humilié des conditions onéreuses qu'on imposait à son père. Mesurant ses espérances à la grandeur de son courage, il se croyait certain d'en obtenir de plus avantageuses après une autre campagne, pour laquelle il avait de grandes vues et de grands moyens (*).

(*) Le plan qu'il avait formé pour une nouvelle campagne était sagement conçu. Il l'aurait ouverte avec des forces très-imposantes. Outre les troupes régulières que l'on avait complettées, le Roi son père aurait mis à sa disposition soixante mille hommes de ses meilleurs soldats irréguliers. Son artillerie aurait été portée à soixante-dix pièces de canons, sans compter une grande quantité de *rombareks*, arme à la vérité assez insignifiante en plaine, mais qui peut rendre des services éminens dans les pays de montagnes et dénués de routes, tels que

Abas-Mirza fut cependant le premier à exécuter strictement les articles de cette paix, et les officiers russes n'ont pu que lui rendre justice à cet égard, ainsi qu'à la manière délicate avec laquelle ils furent reçus, à la noblesse de ses procédés, et aux nombreuses attentions qu'il eut pour eux.

J'irais trop loin si je me laissais aller davantage à l'admiration désintéresssée que ce Prince m'a inspirée; je ne crois cependant pas en avoir trop dit sur un sujet bien important à mes yeux. Oui sans doute, si la Providence ne s'oppose pas à l'élan de ce noble caractère, *Abas-Mirza* sera le réformateur de son pays auquel il donnera une existence nouvelle; un état militaire formidable lui servira de base, en assurant son indépendance au dehors et l'obéissance au dedans. La guerre peut être le fléau d'un peuple très-civilisé, mais de nombreux exemples, tant anciens que modernes, nous prouvent qu'elle est le moyen le plus prompt et le plus sûr pour sortir de cette demi-barbarie qui se prolonge si long-temps chez certaines nations.

le *Karadag*, ou l'on ne peut voiturer aucune espèce d'autre artillerie, faute de chemins praticables, et vû l'escarpement des montagnes.

CHAPITRE XXIII.

DE L'AUTORITÉ ROYALE, DES LOIS, DE LA JUSTICE ET DE SON ADMINISTRATION, DES PEINES.

Il est peu de souverains qui jouissent d'une autorité aussi absolue que les Rois de Perse ; rien ne se fait que par leur volonté suprême. Il n'ont pas, comme en Turquie, des divans, des ministres, ou des pachas qui leur portent ombrage, et leurs golams qui sont des espèces de janissaires, loin d'être turbulens et factieux sont au contraire les plus fermes appuis du trône. Ils n'ont pas toujours été aussi puissant ; les *Kourtchis*, mettaient jadis un frein à leur despotisme ; mais *Abas* Ier, à son avènement au trône, commenca par les affaiblir insensiblement et finit par les détruire totalement. Cette milice prétorienne était en Perse ce que sont encore les janissaires à Constantinople, et le génie turbulant et despotique de ce Souverain ne pouvait s'en accommoder.

Toute la population appartient au Roi, et il peut en ordonner ce que bon lui semble. Chacun se fait honneur du titre de son esclave, le titre de *Kouly* (esclave) précède les noms de beaucoup de grands Seigneurs. Il est également le maître de toutes les fortunes ; quelquefois il en dépouille ceux dont il n'est pas content, pour les donner à d'autres dont il veut payer les services. Il peut

aussi disposer de toutes les filles et femmes qui lui plaisent, quelque soit le rang de ceux à qui elles appartiennent ; et loin d'exciter des murmures, cette entreprise est considérée comme une grande faveur.

Les lois fondamentales de la Perse sont celles du *Koran*, qui sont non-seulement insuffisantes, mais souvent même nuisibles au maintien de l'ordre social; car les peines qu'elles prononcent contre les vices les plus infâmes, sont si légères et si insignifiantes, qu'elles sont considérées comme des objets de plaisanteries, et en sont les stimulans plutôt que le frein salutaire.

Si le Roi donne quelques *Nécams* ou ordres, qui ont force de loi, ils passent directement des ministres aux différens Gouverneurs, sans que jamais le peuple en ait la connaissance ; c'est un instrument qu'on emploie quand le cas l'exige. Le Roi n'a donc ni sénat, ni chambre, ni conseil pour préparer ces lois, qui donnent ensuite si beau jeu à la chicane, et bien qu'on n'y connaisse aucun des cas nombreux prévus par les décrets, les ordonnances, les règlemens plus nombreux encore dont les états de l'Europe sont surchargés, on y voit cependant fort peu de voleurs, encore moins d'assassins (*), et toutes les parties du service public s'y font sans bruit et sans contradiction.

(*) A voir les Persans toujours armés de poignards, ou de *kaugiards* on pourrait craindre que les meurtres ne devinssent communs, mais il n'en est rien et l'on voit communément des gens du peuple se disputer et se frapper même, sans avoir l'air de se douter qu'ils ont à leur côté une arme dangereuse.

L'administration de la justice, cette branche du gouvernement si compliquée chez nous et si chère quoique souvent insuffisante, qui traîne après elle ce cortège subalterne d'agens avides, véritable fléau de la société, est on ne peut pas plus simple en Perse. On n'y connaît ni conseillers, ni avocats, ni procureurs, ni huissiers, etc. etc. et l'on ne court pas le risque de se ruiner en frais, pour un mur mitoyen. La justice compte trois divisions administrées par trois individus différens. Mais quelques soient les raisons qui forcent à y recourir, elle est toujours rendue à la classe du peuple sur l'heure même et sans appel.

Tout ce qui concerne la police et les rixes entre des gens du peuple, sont du ressort des *Darogas*, qui ont dans les Bazards une place assignée où ils reçoivent les plaintes et les réclamations qui sont de leur ressort. Les informations sont prises tout de suite et il se passe rarement une heure avant qu'une affaire ne soit définitivement terminée, et les délinquans punis.

Les vols, les brigandages, les affaires d'intérêt, les répudiations et divorces sont du ressort des *Cadis*, juges pour lesquels on a une considération extraordinaire, et qu'ils méritent presque toujours, étant choisis parmi les hommes de l'empire réputés pour avoir le plus de lumières et de probité. Sans qu'ils ayent beaucoup étudié, leurs décisions seraient souvent de beaux modèles à suivre pour nos magistrats; on y reconnaît une réunion d'intégrité, d'impartialité et de lumières naturelles, qui leur fait d'autant plus d'honneur, qu'ils ont

affaire aux hommes les plus menteurs et les plus fourbes du monde. *Témoigner* est un métier très-commun quoique périlleux : un faux témoin reconnu est puni avec la dernière rigueur; mais ils se trouvent rarement dans ce cas, tant ils sont sur leurs gardes.

La troisième branche de la justice est administrée par le Roi lui-même : sa juridiction s'étend indistinctement sur tout ce qui concerne la noblesse et les grands qui ne relèvent que de lui, des Princes ou Gouverneurs des provinces. Le Roi juge encore les contestations relatives aux propriétés, et généralement toutes les causes d'un grand intérêt, les malversations, les crimes de haute trahison et autres délits capitaux; et quelques soient ses jugemens ils sont exécutés à l'instant même, et en a présence.

Le Roi n'inflige guère que trois sortes de peines: les coups de bâton sur la plante des pieds, l'amputation du nez ou des oreilles et la mort. Il est entouré de *Golams* et de *Féraches*; et sur un léger signe, imperceptible pour tous les autres, le coupable est saisi et il subit à l'instant même son châtiment. Ce sont les *Féraches*, qui exécutent les deux premières punitions, les *Golams* seuls mettent à mort. Ils commencent par donner un grand coup de poignard dans la poitrine du patient, puis ils lui abattent la tête, qu'ils poussent du pied en signe de mépris, jusqu'à la grande porte du palais, où on la laisse dans la fange pour inspirer la terreur à ceux qui seraient tentés d'imiter ces coupables.

Les peines correctionnelles qu'on inflige dans les

cas ordinaires de police sont les coups de bâton sur la plante des pieds, la prison et l'entravement. La première de ces punitions, quoique considérée comme insignifiante, est cependant une des plus douloureuse qu'on ait pu imaginer. Après avoir mis le coupable sur le dos, on lui soulève les jambes, au moyen d'une corde attachée à une pièce de bois, soutenue par deux hommes, de manière à ce que les deux plantes des pieds se présentent jointivement et horizontalement en l'air. Alors deux *Féraches* vigoureux, armés chacun d'une cinquantaine de baguettes, frappent l'un après l'autre de toutes leurs forces et font sauter les baguettes en éclats. L'un des deux est chargé de compter les coups, et ils ne s'arrêtent que lorsque le nombre fixé est complet, quelques soient les cris *d'aman!* (pardon) que ces malheureux ne cessent de pousser pendant tout le temps que dure cette cruelle opération. (Pl. 50.)

On ne se fait pas une idée du courage avec lequel la plupart des condamnés supportent ce châtiment; j'en ai vu qui, après avoir reçu quatre cents coups, ne fesaient pas entendre une plainte, et se couvraient seulement la figure de leurs bonnets pour ne pas montrer la douleur qu'ils éprouvaient. Personne n'est à l'abri de cette punition et le Roi la fait appliquer aux Grands du royaume dont il a à se plaindre. Mais comme ce n'est pas un déshonneur d'être, comme ils le disent, punis par le Souverain, ils n'en conservent pas de ressentiment, et il est peu de personnes

aujourd'hui employées à la Cour, à commencer par les ministres qui n'ayent été fustigés de cette manière, souvent pour des bagatelles. La dernière fois que le Roi fut en Azerbidjan, il fit bâtonner ainsi le Receveur-général des contributions de cette province, personnage d'ailleurs très-éminent; non pour avoir volé, comme on le croyait, mais bien plutôt pour n'avoir pas fait part de ses exactions à son maître. On pousse quelquefois cette punition jusqu'à mille coups, ce qui doit paraître bien fort; cependant il n'en résulte pour le patient que d'être forcé pendant quinze ou vingt jours à garder le lit avec les pieds couverts de crême fraîche. Il reparaît ensuite aussi dispos, que s'il ne lui était rien arrivé, et plaisante volontiers de ce petit accident.

J'avais l'ordre du Prince-Royal de faire donner cinq cents coups de cette manière à tout soldat qui déserterait pour la première fois, et cela n'empêchait pas qu'ils n'abandonnassent leur drapeau par bandes de dix à douze à-la-fois, pour aller chez leurs parens. Ils disaient à leurs camarades que pour une pareille bagatelle ils ne se priveraient pas du plaisir de voir leurs familles, ne fusse que pour un jour seulement. Je trouvai par la suite une manière de les punir qui leur était plus sensible: c'était de leur ôter leurs chevaux et de les envoyer chercher de l'eau avec le *Sacas* sur le dos. Cette punition les humiliait au point qu'ils me disaient qu'ils préfèreraient la mort à une pareille dégradation. Il faut savoir que les porteurs de *Sacas* sont les valets des camps et pris parmi l'espèce la plus vile de la population.

La prison, comme chez nous n'est que la simple privation de la liberté, mais elle peut être suivie de graves inconvéniens. Les gouverneurs ou chefs de police n'ayant point de fonds à leur disposition, affectés à la nourriture des prisonniers, ceux de ces malheureux qui n'ont aucune ressource et qui sont étrangers au lieu de leur détention y périssent de faim, s'ils n'ont ni les moyens ni le courage de mettre eux-mêmes fin à leur existence (*).

L'entravement est une peine qu'on inflige ordinairement dans les pays où il n'y a pas de prisons, pour détenir avec sûreté les hommes qui y sont condamnés. Elle consiste à leur attacher à chaque jambe deux énormes morceaux de bois, joints ensemble par une charnière de fer d'un côté, et de l'autre par un fort cadenas. On a creusé dans ces billots des places suffisantes pour contenir tout juste le bas des jambes, de manière que cet appareil porte sur les chevilles des pieds. Une chaîne de fer lie les deux pièces ensemble et elle est assez courte pour que celui qui les porte ne marche qu'avec peine, lentement et à petits pas (Pl. 31.) Si l'entravé tente de s'en débarrasser ou de

(*) Dans le mois d'Octobre 1812, tandis que nous étions en campagne, des soldats russes, prisonniers de guerre étaient détenus dans les prisons de Tébris; on ne leur donnait pas même du pain, et plusieurs s'y pendirent avec leurs mouchoirs. On ne s'en aperçut que deux jours après, et l'on prit des moyens, pour qu'il leur fut assuré la même ration qu'aux soldats en activité de service.

s'échapper, on le serre tellement, que la circulation du sang en est arrêtée et quand il est délivré de ces fardeaux il est souvent plusieurs mois sans pouvoir faire usage de ses jambes.

Les peines portées contre les délits plus ou moins graves, sont: l'amputation du nez, des oreilles, du poignet, l'extraction des yeux et la mort.

Les deux premières sont fort communes en Perse, et on y est exposé pour des fautes légères. Il suffit même d'avoir indisposé contre soi le Roi ou les Princes pour éprouver ce châtiment. Il n'est cependant pas si commun aujourd'hui qu'autrefois, mais il paraît que les prédécesseurs du Roi actuel en fesaient grand usage, si l'on en juge d'après la quantité de ses vieux serviteurs qui sont ainsi mutilés.

Avant l'avènement de *Fatey-Aly-Schah* l'amputation d'un poignet était uniquement réservée à la répression du vol; cette punition effrayait si peu les coupables qu'ils étaient souvent repris et privés du second. Mais depuis que le Roi a appliqué à ce délit la peine de mort, on n'y en voit plus commettre un seul. On pourrait en conclure, ce me semble, qu'un certain degré de sévérité est de la part du législateur, un véritable sentiment d'humanité, soit envers la société qu'elle préserve des crimes, soit envers une foule de malheureux auxquels elle ôte la tentation de s'y livrer.

La peine de la privation de la vue, ne s'applique que dans certains cas particuliers et seulement à des hommes qui portent ombrage au Souverain, soit par

leur fortune soit par l'influence qu'ils ont sur le peuple; tels que des *Khans* investis de grands gouvernemens, ou les propres frères du Roi.

Il y a deux manières de priver de la vue, l'une en arrachant les yeux et alors c'est un véritable supplice; l'autre en les brûlant, ce qui n'est plus qu'une mesure de prudence pour empêcher certains individus de devenir dangereux au Souverain. Cette opération se fait en passant lentement un fer rouge devant les yeux que l'on maintient ouverts; la cornée se ternit tout de suite et l'organe devient incapable d'aucune fonction. Cependant plusieurs Souverains les ont fait arracher avec la pointe d'un poignard, dans la crainte que le fer rouge ou le cuivre n'eussent pas entièrement privé de la faculté de voir.

Pendant un temps on était dans l'usage de faire eunuques les jeunes gens qui appartenaient à des familles qui par la suite pouvaient porter ombrage au Souverain régnant. Mais depuis que l'exemple d'*Aga-Mohammed-Khan*, oncle du Roi actuel, a prouvé que la recette était insuffisante, on a renoncé à une mutilation, dont l'expérience prouvait l'inutilité sur des hommes que la nature a doués d'une âme forte et énergique.

La peine de mort est appliquée aux crimes tels que le vol, l'assassinat, le viol, la haute trahison, la rebellion et même en dernier lieu, au vice contre nature, bien que le Koran fût plus indulgent à cet égard, et ne condamnât les coupables qu'à trente coups

de bâton ; mais je puis assurer que quand bien même les peines portées contre cette infâme passion seraient encore dix fois plus cruelles, cela n'empêcherait pas les Grands de s'y livrer journellement, rassurés sans doute par la maxime, *que péché caché est à moitié pardonné.*

Les hommes pris en adultère, sont également condamnés à mort, et les femmes à être mises vivantes dans des sacs et jetées à l'eau ; supplice aussi effrayant que celui qu'on fesait subir aux vestales, mais dont on n'a pas eu d'exemple depuis long-temps. Peut-être les Persans étaient-ils plus jaloux autrefois, puisqu'il y a des exemples de femmes étouffées dans les harems, pour avoir seulement soulevé le *roubend* dans la rue.

Les prêtres font aussi infliger des punitions aux hommes convaincus d'irreligion, et particulièrement à ceux qui le sont d'avoir bu du vin. Quoique le Koran n'en défende que l'excès, les Casuites ont cependant interprété cet article de manière à prohiber totalement cette boisson. Cela n'empêche pourtant pas toutes les classes, et particulièrement celle des Grands, d'en boire souvent et beaucoup, quoique jamais à leur repas, mais dans leur intérieur seulement, loin de leurs femmes et de leurs enfans. La fantaisie du Souverain régnant fait la loi : plusieurs ont toléré l'usage du vin et même l'ont permis. Mohamed-Khan en fit un crime encourant peine de mort. Fatey-Aly-Schah en conseille la privation, mais il la défend d'autant moins qu'il en fait lui-même une grande consommation.

Sont-ils surpris? ils allèguent qu'étant malades, ils en ont bu comme remède et cela suffit pour les mettre à l'abri de la colère des prêtres, lesquels au reste doivent d'après le Koran même, être aussi indulgens que le Prophète qui dit positivement à cet égard, que tous les péchés de cette nature seront pardonnés, *parce que Dieu est indulgent et miséricordieux.*

Les peines que les prêtres appliquent dans ces cas, sont la bastonade pour les gens du peuple et des amendes, les plus fortes qu'ils peuvent, pour les nobles et les riches, contre lesquels ils ne sévissent néanmoins que bien rarement, et seulement quand ils ont quelques vengeances personnelles à exercer contre eux; il suffit alors qu'on ait vu porter chez l'un d'eux une seule cruche de vin pour qu'il soit mis à contribution. Le coupable n'oserait murmurer ni se soustraire à ce jugement, de peur d'être assailli par la canaille, fort avide, là plus qu'ailleurs, de pouvoir contribuer à l'humiliation des Grands; ceux-ci, à la vérité, tyrannisent sans pitié les malheureux qui leur sont subordonnés.

CHAPITRE XXIV.

DE LA COUR, DE SES DIGNITÉS, ORDRE DES PRÉSÉANCES.

La cour du Roi de Perse, quoique très-brillante encore, est cependant fort loin d'être ce qu'elle était avant les troubles qui finirent par éteindre la dynastie des *Séphis*. Si l'on recherchait l'origine des révolutions qui eurent lieu à cette époque, on demeurerait convaincu que le luxe extraordinaire et ruineux auquel les Grands étaient astreints, les forçait à vexer leurs vassaux, et que ce ne fut pas une des moindres causes de découragement pour l'immense population *d'Ispahan*, cernée par une poignée d'*Afgans*. Si elle n'avait pas été aussi fortement dégoûtée de la tyrannie dont elle était la victime, elle aurait pu facilement écraser ces barbares. A cette époque, les dignités de la cour étaient non-seulement nombreuses, mais aussi fort lucratives, et de simples *Mirzas* sortis de la dernière classe du peuple, possédaient jusqu'à cinq mille tomans de revenu, tous prélevés sur les deniers publics.

Les changemens arrivés au costume des Persans, surtout sous le nouveau Roi, ont beaucoup contribué

à diminuer le luxe; car les habits qui auparavant étaient faits des étoffes les plus riches, souvent chargés de broderies en or, sont aujourd'hui, à l'exception des jours de gala, simples et peu coûteux. La plupart sont pour l'été en *Kadeck* étoffe de coton du pays, teinte de différentes couleurs, et en hiver de drap commun d'Allemagne ou d'Angleterre.

Le bonnet national, excessivement dispendieux dans ces temps puisqu'il était entouré de schals de Cachemire en forme de turban, a été aussi très-simplifié, depuis que par respect pour le Roi, l'on a adopté dans toute la Perse celui des *Kadjards* (*), qui est, comme on peut le voir par les planches, de peau d'agneau noir, en forme de cône tronqué. Ce n'est aujourd'hui qu'en grand costume de cour qu'on se sert de bonnets ornés de schals, tous ceux qui ont des emplois au divan, doivent le mettre pour s'y présenter, ainsi que la pelisse de cérémonie (Pl. 32.), qui consiste en une espèce de tunique de brocard, qui descend jusqu'aux genoux, et est ornée d'un collet de martre ou d'hermine qui couvre les épaules.

Les anciennes dignités de la cour ont été presque

(*) Cette tribu qui est aujourd'hui en faveur, parce qu'elle est celle du Roi, était avant l'avènement de *Fatey-Aly-Schah* au trône, le rebut de toute la Perse, et tellement méprisée, que personne n'aurait voulu se montrer avec un homme de cette caste. Aucun ouvrier ne voulait travailler pour eux, et pour parler d'un poltron, d'un fourbe, en un mot d'un être abject, on disait, c'est un *Kadjard*.

toutes conservées, mais elles sont devenues plutôt honorifiques que lucratives, et si l'on en excepte les places de ministres et autres grands employés du divan, il en est peu qui rapportent aujourd'hui des revenus considérables. Cependant les personnes attachées à la maison du Roi, et qui par la nature de leurs fonctions doivent manier les déniers, sont toujours fort riches; car il n'est aucun pays au monde où l'on vole d'une manière aussi audacieuse, et je doute qu'il entre un seul article dans le Palais du Roi, ou dans ceux des Princes, qui ne soit payé trois ou quatre fois plus qu'il n'a coûté.

Les dépenses de cour, en Perse, sont très-considérables, car outre celles du Roi, comme il y a beaucoup de Princes, de Gouverneurs, ils veulent tous à l'imitation de leur père et de leur maître, avoir à leur suite une quantité de fainéans, qui n'ont d'autre emploi que de les dévancer ou à les suivre, quand ils sortent, soit à pied, soit à cheval. Ces gens ont le tître de *Golam*, mot qui signifie esclave, mais qui est aujourd'hui chez le Roi de Perse, un titre équivalent à celui de garde-du-corps. Les *Golams* du Roi sont en fort grand nombre, et choisis parmi la plus belle jeunesse de l'Empire: ils l'escortent continuellement et sont commandés par un chef qui a le tître de *Celander-bachi*; ils sont tous bien montés et bien payés. Le Prince-Royal en a aussi en assez grande quantité, qui sont d'une grande bravoure; et quoique par leur manière de se battre, ils n'aient

jamais été redoutables aux Russes, ils leur ont néanmoins souvent fait beaucoup de mal, et se sont particulièrement fait craindre des cosaques, qui en quelque nombre qu'ils fussent osaient rarement se mesurer avec eux. (Pl. 33.)

La première dignité de la cour était autrefois celle de l'*Athémat-Daulet*, qu'on a supprimée et remplacée par celle du *Sadri-Azem*, ou premier ministre. Cette place est occupée aujourd'hui par un vieillard septuagénaire nommé *Mirza-Cheffi*, homme de talent et profond politique : il est chargé de toutes les affaires tant de l'intérieur que de l'extérieur ; tous les autres ministres lui sont subordonnés et il n'est pas une seule branche de l'administration en Perse qui ne soit de son ressort. Ses grandes lumières lui ont attiré, comme c'est l'usage partout, une foule d'envieux et d'ennemis secrets, mais qui sont trop adroits pour ne pas respecter sa faveur, qui semble inébranlable.

La seconde dignité de l'Empire est celle de *Kaima-Khan* : elle est aujourd'hui occupée par un certain *Mirza-Buzúrgue*, vieillard de soixante et quinze ans. Il a déjà servi sous cinq différens Souverains, et c'est sans aucun doute l'homme de toute la Perse qui a le plus d'expérience dans les affaires. Il est malgré son âge d'une vigueur surprenante, et comme il est l'ennemi le plus acharné de *Mirza-Cheffi*, il n'a jamais voulu paraître à la cour depuis que le ministre y jouit de sa grande faveur. Le Roi qui l'estime beaucoup et

qui ne pouvait trouver pour son fils un meilleur guide, l'a placé dans l'Azerbidjan; il conserve sous le Prince-Royal son titre, et il est pour cette vice-royauté ce que le *Sadri-Azem* est pour le reste de l'Empire.

Déjà plusieurs fois quand *Mirza-Cheffi* a été attaqué de maladies graves, *Mirza-Buzûrgue* a été appelé par le Roi à *Téhéran* pour venir le remplacer; mais à son grand regret, le petit vieillard en est toujours revenu, et ce *Kaima-Khan* avait coutume de dire en plaisantant, que son bon ami ne mourrait jamais, à moins qu'on ne l'assommât.

La troisième dignité est celle de *Nisir*: elle est loin d'avoir en Perse les nombreuses attributions dont elle jouit en Turquie, car elle ne semble être que la lieutenance du *Sadri-Azem* à *Tehéran*, et celle de *Kaima-Khan* à *Tébris*. Les autres Princes n'ont pour ministres dans leurs gouvernemens que des *Visirs*; le Roi donne également ce titre à tous les gouverneurs de ses fils en bas âge. Le Visir de *Mirza-Buzûrgue*, en *Azerbidjan*, semble n'avoir d'autres attributions que celles qui concernent le militaire; encore le *Kaima-Khan* son père ne lui laisse-t-il rien faire, qu'après avoir scrupuleusement examiné ses opérations. Les autres personnes composant le *Divan* sont des *Mirzas* de différentes classes, chargés de diverses branches de service, et qui, à peu de chose près, représentent les chefs de division, chefs de bureau ou commis subalternes des ministres.

Viennent ensuite les dignités particulières de la cour, qui sont à-peu-près dans l'ordre suivant :

Le médecin en chef, qui a la plus grande faveur et qui dirige en quelque sorte les plaisirs comme la santé du Roi, dont il est le gendre ; il a le titre de *Bekim-bachi* et assiste au conseil particulier du Souverain.

Le *Cheich-Al-Islam*, ou grand prêtre de l'Empire, qui, outre ses fonctions est encore grand-juge ecclésiastique et chef de toute la religion musulmane du rit d'*Aly*, comme le grand *Mufti* l'est à Constantinople de celui d'*Omar*.

L'*Itchick-Agassi* ou *Naksarchi-bachi* (Pl. 34.), est le grand-maître des cérémonies. Il quitte peu le Roi, ses fonctions le tenant continuellement près de lui. Il est distingué à la cour par un turban d'une forme particulière, surmonté d'un espèce de tampon d'argent au milieu duquel est un verset du Koran, qui a trait à la fidélité. Il a toujours un bâton d'ivoire à la main, c'est une des marques distinctives de dignité. Il est chargé de porter et de distribuer les ordres du Roi aux officiers du divan, et d'annoncer les personnes qui doivent être présentées. Il a de plus la haute police du camp du Roi, quand il est en campagne ou en route, et a sous ses ordres les *Féraches-bachis*, ainsi que d'autres subordonnés qui sont les dresseurs de tentes.

Le *Méhémander-bachi*, qui est l'introducteur des Ambassadeurs et qui est chargé de pourvoir à leurs besoins, depuis leur entrée dans l'Empire jusqu'à ce qu'ils en sortent. Il porte les réclamations des

Ambassadeurs ou Envoyés devant le divan, et c'est par lui que doivent passer toutes les notes destinées aux ministres.

Il y a beaucoup de *Méhémandars* subalternes, et l'on donne généralement ce nom en Perse à tous ceux qui sont chargés d'accompagner et de protéger les étrangers ; car le Roi désigne souvent tels ou tels Grands de la cour, pour être *Méhémandar* des personnes qu'il veut traiter avec distinction.

Le *Méhendar-Bachi*, ou garde-des-sceaux, porte continuellement les sceaux du Roi sur sa poitrine, et il doit les appliquer lui-même sur toutes les expéditions qui exigent la signature royale.

Le *Mirakor-Bachi* ou grand-écuyer. Celui-ci avait autrefois d'énormes privilèges, en raison d'une ancienne coutume de Perse qui accordait un asile inviolable aux criminels, dans les écuries du Roi ; mais où ils ne pouvaient rester que du consentement du *Mirakor*, qui dans ce cas avait même le pouvoir de les soustraire aux recherches du Souverain. Cette coutume est abolie depuis fort long-temps et les criminels ne trouvent aujourd'hui d'asile nulle part en Perse, pour se soustraire aux lois. Les *harems* mêmes, que jadis personne n'aurait pu violer, sous quelques prétexte que ce soit, sont maintenant ouverts à la première sommation, lorsqu'on a des indices qu'ils servent de refuge à des coupables ; j'ai été moi-même autorisé d'en faire ouvrir beaucoup pour y chercher des déserteurs, que l'on suppose s'y être réfugiés. Je n'ai cependant jamais voulu me

prévaloir de ce droit, et je me contentais d'y envoyer des vieilles femmes auxquelles j'avais confiance.

Le *Mirakor* a sous ses ordres le *Lindarty-Bachi*, qui est l'intendant des selleries, plus le *Djelaudar-bachi*, chef des palfreniers; le *Ouzeugoa-Kourd-chidi-bachi*, teneur de l'étrier, dont les subalternes sont assez nombreux.

Le *Kodjar-Bachi* (*); ou chef des eunuques a aussi une très-grande influence, et les personnes les plus éminentes de la cour lui témoignent une grande considération. Ses fonctions l'appellent au harem, comme on a vu dans le chapitre précédent. Il fait parfois des tournées dans les différentes parties du royaume, où ses correspondans lui annoncent de belles filles; et il oblige en quelque sorte, ceux ou celles à qui elles appartiennent, à les envoyer au harem royal. Il parcourt aussi ceux des grands, pour voir si dans le nombre de ces belles recluses, il en trouvera qui puissent convenir au Roi, où à quelques-uns des Princes. On doit bien penser que ce n'est pas une des plus petites branches de son revenu, par les présens considérables qu'il reçoit de ceux qui veulent avoir de leurs créatures dans le harem du Souverain, ou dans ceux des Princes ses fils.

Le *Narer-Bachi* ou intendant de tous les revenus

(*) Le mot Kodjar signifie vieillard, et les Persans en ont fait un synonyme avec eunuque, quoique ce soit moins le cas en Perse que partout ailleurs.

particuliers du Roi, est chargé d'administrer ses biens: il a l'inspection générale de l'intérieur de la maison et de la totalité des domestiques subalternes qu'il choisit et renvoie à son gré, quand il n'en est pas content.

L'*Odondar-Bachi* ou maréchal des logis du Palais: il surveille le service qui s'y fait, prend et transmet les ordres de départ pour les chasses, et a sous ses ordres le *Mikil-Bachi*, qui est l'officier chargé de l'éclairage et le chef des portes flambeaux.

Le *Chikkial-Bachi* ou Grand-veneur est chargé de tout ce qui a rapport aux chasses; il a sous ses ordres le *Seyban-Bachi*, chef des valets de chiens et des meutes: *le Taous-Kona-Aga* est le chef de toute la fauconnerie.

Le *Monadzim-Bachi* ou chef des astronomes, veille à la rédaction de l'almanach et tient un journal de l'influence des astres. Il doit le consulter chaque fois que le Roi veut aller en voyage, à la chasse, ou seulement faire une visite, afin de savoir si l'heure est bonne pour sortir de chez lui: dans le cas où il la juge mauvaise, il s'oppose de tout son pouvoir à ce que le Roi dépasse seulement le seuil de sa porte. On sera sans doute étonné que *Fatey-Aly-Schah*, qui est homme d'esprit, puisse ajouter foi à de semblables absurdités; mais il est certain qu'il y tient au point qu'il resterait dix ans chez lui, si son astronome ne lui permettait d'aller prendre l'air. Ce rusé charlatan est aujourd'hui le personnage le plus en fa-

veur à la cour; comme il sait profiter de la faiblesse du Roi, qui croit à toutes ses sornettes, il lui fait faire à-peu-près tout ce qu'il veut.

Le Prince *Abas-Mirza* son fils est loin d'être aussi crédule à cet égard, et quoique par politique il fasse consulter quelquefois l'almanach, ce n'est jamais que par un *Monadzim* qui lui est entièrement dévoué. Cet astrologue se tient pour averti, car s'étant un jour avisé de trouver l'heure mauvaise pour un départ que le Prince avait projeté, celui-ci le fit venir en particulier et le gratifia de cinquante coups de bâton sous la plante des pieds, en lui en promettant autant, toutes les fois que les heures ne seraient pas favorables. Depuis ce temps il n'en existe plus de contraires pour lui; cependant le Prince se sert souvent de ce moyen pour relever le courage abattu de ses soldats, quand ils ont éprouvé quelques revers.

L'*Ambarder-Bachi*, ou Préfet du palais, est chargé de toutes les provisions de bouche : il a sous ses ordres le *Baehpass-Bachi*, ou officier de bouche, et le *Karedji-Bachi*, qui est celui chargé des desserts, du café, du thé et des *Schourbets*.

Le *Sandoukdar-Bachi*, ou Garde-magasin de la garde-robe et des présens du Roi : il tient registre de ceux que le Roi reçoit et de ceux qu'il donne. Il présente tous les mois la balance entre les recettes et les dépenses au *Narez-Bachi*, qui vise les comptes et qui présente ensuite pareillement ses livres au grand trésorier de la maison, qui n'est comptable qu'envers le Roi.

Le *Schotter-Bachi*, ou Chef des coureurs: il a le commandement de cent jeunes gens qui marchent ou courent à pied devant le Roi, chaque fois qu'il monte à cheval. Ils ont un bonnet particulier et un bâton court à la main, qui leur sert de balancier et de contenance. (Pl. 35.) Quand le Roi marche en cérémonie, ils se tiennent de chaque côté de son cheval, rangés sur deux files, leur chef à la tête, qui marque la cadence du pas et qui a soin d'empêcher que personne n'approche le Roi, sans avoir préalablement parlé au *Nach-Zartchy-Bachi*, qui suit continuellement son maître lorsqu'il sort de son palais.

Viennent ensuite les grandes dignités militaires, qui sont quelquefois occupées par des Princes du sang, et qui se réduisent à deux; celle de *Sardar*, qui signifie Général; et comme il y en a naturellement plusieurs, le premier est désigné par le titre de *Bujuek-Sardar* (grand général ou général en chef;) ensuite à celle de *Topchi-Bachi* (grand maître de l'artillerie). Je parlerai de toutes les autres, quand j'en serai à l'état militaire du royaume.

Il n'est pas de pays, où le cérémonial et la subordination soient aussi scrupuleusement observés qu'en Perse, non-seulement par les militaires et les employés civils, mais encore par tous les individus quelconques. Quelque soit la fierté et la morgue d'un Persan, il ne s'avisera jamais de prendre le pas sur ceux qui lui sont supérieurs en considération dans la société, ou même en fortune. Ce sentiment est si profondément enraciné dans

les troupes irrégulières, qu'il faillit être un grand obstacle à l'établissement d'une discipline hiérarchique. Il arrivait souvent que de simples sous-officiers étaient des personnages plus distingués que certains officiers, et ce n'est qu'avec beaucoup de peines que je parvins à faire comprendre aux premiers, que ces mêmes officiers étant devenus leurs chefs, il devaient leur céder le pas et les traiter respectueusement, il ne fallait pas moins que la docilité des Persans et le vif désir qu'ils avaient de devenir militaires, pour obtenir d'eux cette victoire sur leur amour-propre. Ceci était cependant sujet à une restriction à laquelle je ne pouvais pas m'opposer. Lorsque ces mêmes hommes quittaient l'uniforme, comme cela était toléré pour aller dans le monde, les distinctions sociales reprenaient toute leur force et l'officier supérieur était souvent obligé de se tenir debout devant son inférieur.

Quand les Ministres, les Gouverneurs ou les *Khans* attachés à la Cour vont dans quelques lieux éloignés de leur domicile ordinaire, y ils reçoivent les honneurs du *Stick-Ball*, qui consistent en ce qu'on va au-devant d'eux en nombre considérable, jusqu'à une certaine distance; plus on va loin, plus on marque de déférence. Ils reçoivent ensuite la visite des Gouverneurs, s'ils sont leurs supérieurs en dignité, si non, celle des *Darogas* et des autres officiers de la Cour des *Beglierbeys*, qui presque toujours leur envoyent aussi des cuisiniers et les défrayent de toutes leurs dépenses pendant le séjour qu'ils font dans leurs résidences. Si ce sont des individus

attachés à la personne du Roi, ils leur font des présens pour les disposer en leur faveur auprès du Souverain. Ensuite, comme chacun de ces Gouverneurs a un grand intérêt à ce que des étrangers de cette importance soient contens d'eux, ils leur donnent aussi des *Mehemandars*, chargés de veiller à tous leurs besoins et de prévenir leurs moindres désirs, pendant tout le temps qu'ils passent dans leurs Gouvernemens. Quand ils arrivent sur le territoire d'une autre province, les *Méhémandars* y sont relevés par d'autres du Gouvernement dans lequel on se trouve, et qui agissent de même que les précédens. En un mot, chacun étant également jaloux de recevoir les honneurs que sa qualité et son rang lui assignent, est très-exact à traiter les autres avec les mêmes égards, et cet usage s'étend jusque dans les villages, où parmi les simples paysans chacun paye à son voisin, le tribut de considération qu'il lui doit et en reçoit celui qu'il a droit d'en attendre.

CHAPITRE XXV.

DES BEGLIERBEYS, DE LEUR AUTORITÉ ET DE LEURS REVENUS.

Les Beglierbeys dont j'ai déjà eu occasion de parler plusieurs fois, sont des Khans des premières familles de l'Empire, qui de père en fils, ont pour l'ordinaire rendu quelques services à l'état, ou plus souvent, comme cela se voit sous le Roi actuel, des parens de ses femmes ou de ses maîtresses.

Ils sont chargés du gouvernement d'une ou de plusieurs provinces; leur autorité porte souvent ombrage au Souverain, avec d'autant plus de raison qu'ils se rendent indépendans sans le moindre scrupule, aussitôt qu'ils se croyent assez forts pour pouvoir le faire avec impunité, et présenter des prétextes plausibles à un peuple toujours inconstant et avide de nouveautés: la formation des troupes régulières rendra désormais la chose plus difficile.

Pour se mettre à l'abri de ce danger, le Roi confie à ses fils les gouvernemens considérables ainsi que ceux dont la population est assez turbulente pour faire craindre un événement de ce genre. Il se rappelle que ce fut ainsi que commença la révolution qui renversa le trône de *Schah-Husseim*, et que si ce Monarque qui

avait beaucoup d'enfans, qu'il retenait dans l'inaction, au lieu de s'en faire une suite aussi inutile que dispendieuse, les eut mis à la tête des provinces qui les premières secouèrent le joug, il n'eut pas été dans la triste nécessité d'abdiquer, après avoir vu que son fils *Thamas-Mirza*, le seul qui se fut échappé d'*Ispahan*, avait été méconnu dans les provinces sur les secours desquelles il comptait le plus.

Fatey-Aly-Schah a donc donné aux plus agés et aux plus instruits de ses fils les grands gouvernemens; tels que ceux d'*Azerbidjan*, du *Korassan*, de *l'Irack-Adjémi*, du *Farsistan*, du *Mazandéran* et du *Kermanchah*. Chacune de ces grandes provinces a encore trois ou quatre gouverneurs d'un rang inférieur, qui ont également le titre de *Beglierbey*, mais qui sont sous l'autorité immédiate des Princes, investis des vice-royautés. Celle de l'*Azerbidjan* est la plus considérable, car elle comprend, outre la presque totalité de l'ancienne *Médie*, près des deux tiers de l'*Arménie*, devenue aujourd'hui provinces d'*Aran*, du *Guilan* et du *Chassevan* qui fesaient partie de l'ancienne *Hircanie*. Quant aux Princes trop jeunes encore pour diriger un grand gouvernement, ils ont pour appanages de simples cantons, d'autres seulement une ville, tels sont ceux qui gouvernent *Zendjan*, *Casbin*, *Béroudjerd*, *Astrabad*, &c.

La capitale de cette vice-royauté est *Tébris*. Le Prince-Royal y fait sa résidence, et les chefs-lieux des provinces qui en dépendent sont *Khoï*, *Ourouméa*,

Maraqua, *Erivan*, *Sofian-et-Aher*. Chacune d'elles est gouvernée par un Beglierbey, dont l'autorité a été fortement réduite, depuis que le Prince-Royal les surveille de près: cela ne les empêche cependant pas de commettre de temps à autre des exactions exorbitantes, qui échappant à sa connaissance restent alors impunies.

Les *Beglierbeys* qui ne relèvent que du Roi, jouissent dans leurs gouvernemens d'un pouvoir égal au sien. Ils y ont une autorité absolue, qui s'étend jusqu'au droit de vie et de mort. Ils ont une cour nombreuse, et des gardes qui ne prennent cependant que le titre modeste de *Neuker* (domestiques). Ils donnent assez souvent le nom de *Vizirs*, à ceux de leurs *Mirzas*, qu'ils chargent de l'administration des affaires. Ceux-ci, à qui leurs maîtres s'en rapportent presque toujours pour tout ce qui concerne leur gestion, ne sont à bien dire que les espions des ministres, dont ils sont les créatures: ils les instruisent en conséquence de toutes les actions de leurs maîtres, et surtout de leurs dispositions à l'égard de l'autorité royale.

Chaque *Beglierbey*, pour conserver sa faveur, est obligé de faire tous les ans, après les récoltes, un présent considérable au ministre. Celui-ci envoye des domestiques de confiance chez tous ceux qu'il protège pour ramasser les sommes qu'ils prétendent recevoir. Elles sont souvent fort considérables, car le *Kaima-Khan* qui ne tire à *Tébris* ces sortes de rétributions que du petit nombre des gouverneurs qui dépendent

de l'*Azerbidjan*, ne s'en fait pas moins un revenu de quarante mille tomans, tandis que ses appointemens réguliers ne sont que de sept cents.

La manière de percevoir les contributions est toujours arbitraire et souvent atroce; aussi est-il peu d'habitans qui n'enfouissent une partie de leur fortune.

Quand un gouverneur a besoin de quelques mille tomans, soit pour le Prince, soit pour lui-même, il charge son *Daroga* de les lui procurer, et celui-ci envoie ses subalternes chez chacun des contribuables pour leur signifier qu'ils aient à fournir aussitôt telle somme. Ceux à qui on les demande ont quelquefois payé deux ou trois fois; mais comme on ne leur communique jamais les registres qu'on tient à cet égard, et que par conséquent ils ne peuvent justifier les faits, on les oblige à payer de nouveau. Si le contribuable s'y refuse, comme cela arrive souvent, autant par entêtement que par impossibilité, il est conduit chez le Gouverneur, qui lui fait appliquer la bastonnade sur la plante des pieds jusqu'à ce qu'il consente à payer; et on ne lui laisse pas un instant de repos, jusqu'à ce qu'il se soit procuré la somme à laquelle il a été imposé.

Quand la contribution est trop considérable pour être fournie tout à-la-fois, et qu'on en a un besoin pressant, les *Darogas* font venir les doyens de chaque métier ou de chaque branche de commerce, et ils les obligent à trouver et à compter ces sommes dans quelques heures au plus tard. Les doyens parcourent aussitôt les boutiques de leurs coadministrés, et en

tirent à l'instant même leur quote-part. S'ils sont sans argent, ils saisissent leurs marchandises et payent pour eux. Quant aux simples ouvriers, ils sont battus jusqu'à ce qu'ils consentent à emprunter pour satisfaire sur-le-champ à leur part de contribution.

Lorsque dans les gouvernemens, des personnes riches et d'un certain rang négligent de venir rendre leurs devoirs aux *Beglierbeys*, ceux-ci prennent prétexte de cette négligence pour imposer des amendes considérables, qui doivent être payées de suite, et à leur profit. Il est cependant des seigneurs qui les leur refusent et qui les bravent ; mais cela n'est pas sans danger, dans un pays où le vent de la faveur est si variable.

Il est excessivement difficile, pour ne pas dire impossible, de connaître les revenus des gouverneurs de provinces; toutes sortes d'exactions leur étant permises, ils gardent pour eux tout ce qui excède le revenu du Prince, qui n'est souvent pas la dixième partie de ce qu'ils prélèvent. Ils ont des espions chez tous les artisans, au moyen desquels ils sont instruits de tous ce que ceux-ci font ou débitent, et pas un article n'est exempt de payer quelque chose.

Les gouverneurs ont assez ordinairement la surintendance des *Nomades*, qui sont nombreux, et qui payent en raison des troupeaux qu'ils possèdent. Les *Curdes* habitent des montagnes extrêmement froides en hiver, et où leurs bestiaux périraient s'ils ne les en fesaient sortir pendant cette saison; ils la passent

dans quelques provinces de la Perse un peu plus tempérées, où ils trouvent continuellement des herbages et de l'eau excellente (*).

Les tribus de *Hékary*, et de la plaine, qui sont sous la dépendance et la protection du Prince-Royal, sont celles qui viennent plus particulièrement chaque année avec des troupeaux immenses, profiter des excellens paturages qu'offrent les vallées et les plaines de la Perse. Elles sont gouvernées par des *Begs* qui, en temps de guerre, fournissent au Prince un certain nombre d'hommes à pied et à cheval, mais dès l'instant que ces milices touchent le territoire de la Perse, elles sont complètement entretenues par le Roi.

En 1813 le *Beglierbey d'Ouroumêa* se permit chez ces peuples quelques exactions ; ils se réunirent aussitôt et firent dans son gouvernement des incursions si terribles, en ravageant et pillant tout, qu'à la fin le Prince-Royal instruit des motifs qui avaient provoqué cette vengeance de leur part, retira l'intendance de leurs tribus à cet avare Gouverneur, et la rendit à *Asker-Khan* l'Afchard, dernier Ambassadeur de Perse à la Cour de France, qui l'avait possédée avant d'accepter cette mission. Celui-ci perçoit très-exactement les revenus du Prince, qui lui en abandonne le dixième. Il convoque, en cas de besoin, le contingent de chaque district et il en conserve le commandement, tant que dure la guerre.

(*) Les Curdes tributaires du Prince-Royale et qui lui fournissent des troupes en temps de guerre, sont exempts de tout impôt dans l'étendue de l'Azerbidjan.

Les *Beglierbeys* ont aussi le revenu des espèces de douanes établies sur les routes, mais elles sont si mal organisées et si mal servies, que les misérables qui les afferment n'y restent jamais plus d'un an, parce que la totalité des recettes suffit à peine à leurs propres besoins et que la majeure partie d'entre eux expire sous le bâton, faute de pouvoir satisfaire à leurs engagemens.

Les bains publics sont aussi sujets à payer des droits, et comme ils appartiennent souvent aux communes, les Gouverneurs y placent quelques uns de leurs domestiques, qui perçoivent de chacun des baigneurs une rétribution toujours très-onéreuse à la classe du peuple, parce qu'elle est en sus du prix des bains, déjà assez chers à cause de la rareté du bois dans la majeure partie de la Perse.

Autrefois l'autorité des *Beglierbeys* s'étendait sur les troupes dont ils disposaient pour ainsi dire à leurs volontés, sans que le Souverain osât y trouver à redire; mais aujourd'hui l'armée organisée régulièrement, et à la dévotion absolue du Prince-Royal a porté un coup mortel à leur pouvoir et fait enfin respecter l'autorité royale, au grand mécontentement de ces orgueilleux Gouverneurs qui se voient forcés de mettre un terme à leurs exactions, parce que les troupes protègent les contribuables contre leur tyrannie qui étouffait les plaintes les plus justes. C'est ainsi que des armées permanentes, objet de terreur pour certains peuples policés, sont le seul moyen peut-être pour établir l'ordre public dans des états moins avancés.

CHAPITRE IXXVI.

LITTÉRATURE, POÉSIE, MUSIQUE, COMÉDIE ET DANSE DES PERSANS.

Autrefois les belles lettres étaient cultivées en Perse avec un soin extrême; mais depuis que les guerres civiles ont désolé ce vaste Empire, elles sont bien dechues, et même presque oubliées.

Il reste cependant une quantité prodigieuse d'excellens écrits, la plupart très-anciens; mais outre que les exemplaires en sont rares, il serait aussi fort difficile de les multiplier dans un pays où l'imprimerie n'est pas connue. D'un autre côté, la plupart de ces précieux manuscrits appartiennent à des Grands, qui ne s'empressent pas de les prêter, surtout à des Européens, depuis qu'ils ont vu l'empressement que ceux-ci mettaient à les rechercher.

Les poésies de *Sady*, d'*Hafis* et de *Ferdusy*, y sont singulièrement estimées, et il n'est personne qui n'en ait quelques vers gravés dans la mémoire. La langue persane étant riche et sonore, la poésie en tire un avantage précieux, d'après le rapport de savans orientalistes en état d'en juger sainement. Un des plus estimables, *Sir William Jones* l'auteur de la grammaire anglaise et persane, à qui nous devons l'inté-

ressante traduction de la vie de *Nadir-Schah*, par *Mirza-Mahadi*, paraît regretter que Voltaire n'eut pas connu la langue persane, pour nous présenter, dit-il, *en habit européen*, les excellentes productions de ce pays, qui passeraient chez nous comme ailleurs, pour des chefs-d'œuvre inimitables : Messieurs Langlès, de Sacy, et plusieurs autres orientalistes distingués se sont occupés avec beaucoup de succès à remplir cette tâche.

Leurs fables allégoriques ont surtout un sens moral extrêmement délicat, et l'on y retrouve avec plaisir le goût et les formes douces de ce peuple jadis si distingué et si digne d'admiration. *Sir William Jones* en a traduit quelques unes en anglais, qu'il a insérées dans sa grammaire. Je me contenterai de rapporter la suivante de Sady, traduite littéralement, pour faire connaître le genre de cet homme célèbre, que les Persans ont surnommé le Roi des poëtes.

« Un jour que j'étais au bain, un ami me présente « un morceau de terre parfumée (*) ; je le pris, et lui « dis, es-tu donc du musc ou de l'ambre, toi qui « charmes aussi délicieusement mes sens ? il me répon- « dit aussitôt : hélas ! je n'étais qu'un simple morceau « de terre ; mais ayant été quelque tems en société

(*) *Sir Williams Jones* à traduit *terre parfumée* par les mots *scented clay*, et j'observerai comme lui qu'on distingue par là de petits morceaux de terre calcaire résinée et pétrie avec des parfums, dont on se sert souvent aux bains de préférence au savon.

« avec la rose, elle m'a communiqué ses douces qua-
« lités, j'en ai retenu quelques unes; ce sont elles qui
« causent aujourd'hui ta surprise, et m'attirent ton at-
« tention; sans cela, je ne serais encore qu'une mé-
« prisable parcelle de terre, ainsi que je te parais
« l'être. »

Les Persans sont très-sententieux, parce que leurs poëtes ont fait une infinité de proverbes, qui sont en grande partie traduits dans toutes les langues de l'Europe. Ils employent dans leurs romances et dans leurs poésies, des comparaisons gigantesques, qui sont néanmoins remplies d'esprit et de goût. Ils n'y chantent presque jamais que les femmes, le vin, les fleurs, et les rossignols; comme on peut le voir d'après plusieurs traductions faites par MM. d'*Herbelot*, *Petit de la Croix* et autres savans orientalistes.

Les langues en usage en Perse sont la *persane*, *l'arabe* et la *turque*. Chacune d'elles a un emploi différent, car la plus grande partie des personnes qui connaissent parfaitement le persan, préfèrent cependant parler le turc, qui est la langue de l'armée, et celle avec laquelle on peut le plus facilement parcourir toute l'Asie. L'arabe ne s'emploie plus guère que pour les objets de religion, bien qu'on trouve partout des traductions du *Koran*. Mais la langue persane est réellement et uniquement celle de la littérature. Depuis la mer Caspienne jusqu'aux extrêmes limites de l'Inde, l'on n'écrit qu'en persan et la majeure partie des habitans de ces vastes contrées ne connaissent pas

d'autre langue. Elle est cependant distinguée par trois caractères différens, savoir: le *taleeb*, le *niski* et le *schekestab*. Le *niski* est le plus beau, le plus correct et celui qui est généralement usité en Perse. Les deux autres quoique employant les mêmes lettres, les présentent néanmoins d'une manière imparfaite. Ce qui les rend, (particulièrement le *schekestab*,) excessivement difficiles à lire, même pour les Persans, c'est que les points qui doivent établir une différence entre deux lettres semblables, quoique ayant une signification différente, y sont totalement omis, et ce n'est qu'après avoir lu dix fois une phrase et s'être bien pénétré de son sens, qu'on parvient à la comprendre; c'est cependant de ce caractère que tout le monde se sert et particulièrement les Princes de l'intérieur de la presqu'île de l'Inde dans leurs relations avec le gouvernement anglais; d'après cela la compagnie a cru devoir ordonner à ses agens d'apprendre la langue persane, dans un certain laps de temps, passé lequel ils ne peuvent remplir aucune des fonctions qui les mettent en relation avec les naturels du pays.

Il n'y a pas de musique en Perse, car je ne profanerai pas ce nom, en le donnant á des sons barbares, sans cadence ni mesure, et qui ressemblent plus à des cris de bêtes fauves qu'à de l'harmonie. On y connaissait cependant les notes, mais je crois qu'elles y sont absolument oubliées aujourd'hui, et pendant près de trois ans, je n'ai jamais vu personne en faire usage.

Leurs instrumens sont peu nombreux et tellement

informes que je serais tenté de croire qu'on n'y a rien changé depuis le règne de Cyrus, avant lequel ils semblent avoir été inventés. Ils sont comme chez nous divisés en deux classes, les uns pour la musique militaire et les autres pour le concert. Les premiers se composent de trois instrumens, savoir: des espèces de clarinettes aigues et qui ressemblent assez à celles avec lesquelles les Calabrais viennent à l'époque de Noël écorcher les oreilles des Napolitains; de grandes trompes qu'il nomment *Kernets*, et dont les sons ressemblent aux cris des chameaux quand ils sont en colère. Les tubes ont neuf à dix pieds de long et les pavillons en ont près de trois de diamètre: ils sont composés de plusieurs corps, rentrans les uns dans les autres comme ceux d'une lunette, afin de les porter plus commodément. Les troisièmes instrumens sont des tambours dans le genre de nos timbales, mais beaucoup plus petits; ils ne les battent qu'avec les mains, et quand cette soi-disante musique commence à jouer, il faut, pour peu que l'on ait soin de ses oreilles, s'en éloigner au moins à deux cents pas. (Pl. 36.)

Chaque ville où il y a un Beglierbey a une pareille musique qui doit jouer tous les matins et les soirs devant le Bazard pendant une demi-heure avant le lever et le coucher du soleil; c'est le signal pour ouvrir et fermer les boutiques et appeler à la prière.

La musique du Prince est fort considérable et le devance chaque fois qu'il sort de sa résidence. Chaque musicien alors est monté sur un chameau qui porte

comme ceux des *Zombarecks*, dont je parlerai plus tard, un petit pavillon sur le devant de sa selle.

Cette musique réunie marche deux cents pas en avant de S. A. R. et joue tant que dure la marche, à moins qu'il ne leur soit ordonné de se taire. Quand on est au camp ou en route, elle se rassemble tous les soirs en forme de demi-cercle, à une centaine de toises de la tente royale et y joue jusqu'à nuit close. Les Persans qui sont grands amateurs de cette bruyante harmonie accourent de toutes parts, et encouragent les musiciens par des applaudissemens continuels. Celle du roi se compose de cent cinquante hommes, dont trente ont des *Kernets*; ce qui fait qu'en temps calme on peut l'entendre de plus d'une lieue.

L'harmonie se compose d'abord de chanteurs ou pour mieux dire de hurleurs: celui qui crie le plus fort et qui devient bleu à force de contorsions, est réputé avoir le plus de talent; ils se défigurent au point, que pour cacher les hideuses grimaces qu'ils sont obligés de faire pour élever la voix, ils se cachent leur visage derrière une feuille de papier qu'ils ont à la main. On y joint une espèce de violons en forme de pots ronds, auxquels on a ajouté un manche et des cordes; des guitares à-peu-près semblables à des mandolines italiennes et des tambourins ornés de plaques de cuivre, fort larges et très-sonores qui approchent assez de ceux des basques.

Quand ces musiciens sont appelés quelque part, ils s'accroupissent dans un coin du salon et c'est au son de

leurs chansons ou romances que les danseurs font briller leurs talens.

Ces baladins sont de jeunes gens qui ont la tête complètement rasée, à l'exception de deux grandes mèches de cheveux qui leur tombent le long des oreilles; ils sont vêtus à-peu-près comme nos femmes et ont dans chaque main de petites plaques de cuivre, creuses et épaisses de quelques lignes, dont ils se servent comme les Espagnols de castagnettes. Il n'est sorte d'attitudes indécentes qu'ils ne prennent, et comme ils dansent à deux pour l'ordinaire, ils présentent des tableaux de tout ce qu'on peut imaginer de plus sale et de plus crapuleux. Ils font aussi, quoiqu'assez maladroitement, quelques tours de souplesse dans le genre de nos sauteurs, mais outre qu'ils y sont très-novices, leur costume ne leur permet pas d'avoir la légèreté que cet exercice exige.

Les danseuses qui, comme je l'ai dit ailleurs, n'exercent jamais leurs talens que dans les *harems*, sont infiniment plus décentes. (Pl. 37.) Elles sont ordinairement fort jolies et dansent avec beaucoup de légèreté; leurs attitudes sont voluptueuses sans indécence, elles se servent des mêmes castagnettes que les hommes pendant que des femmes chantent en s'accompagnant de la guitare. Cet exercice leur fournit l'occasion de déployer leurs bras avec beaucoup de grace. Leurs cheveux tressés, sont relevés avec élégance et soutenus à l'exception des grandes nattes, par un mouchoir de gaze brodé en or. Elles ont pour tout vêtement un *arkala* léger con-

tenu par une ceinture de soie dont les bouts pendent par devant; la chaussure du pays, déjà très-incommode pour marcher, n'est pas faite pour la danse, aussi dansent-elles avec des chaussons (Pl. 38.) ou même pieds nuds; et comme elles les ont teints avec le henné jusqu'au-dessus des orteils et tout autour à un pouce en dessous des chevilles, on les dirait chaussées avec des souliers oranges.

Les danseurs et les danseuses n'ont pas de résidence fixe; ils vivent en nomades, parcourant toutes les parties du royaume, logeant toujours sous la tente et menant avec eux, chaque fois qu'ils changent de place, leurs bestiaux chargés de leurs ustensiles et de leurs bagages. Ils sont instruits à l'avance des fêtes et des mariages qui doivent se célébrer dans telle ou telle province et s'y rendent à temps qu'elle que soit la distance. Ces troupes sont souvent appelées par les Grands qui veulent donner quelques divertissemens pendant le cours de l'année, mais au *newrouze*, premier de l'an, chaque troupe se rend dans quelque ville, elle y reste ordinairement plus d'un mois, et y fait d'assez bonnes affaires.

On appelle comédie, en Perse, de mauvaises farces représentées dans des jardins ou des appartemens, (on n'y connaît pas les théâtres,) par des misérables, qui sont souvent pris au hasard dans le nombre des ouvriers à la journée. Ces pièces rappellent les bouffonneries italiennes, il n'y est question que d'escrocs fins et adroits, qui employent toutes sortes de dégui-

semens et de langages pour voler des bergers ou des marchands, mais particulièrement ceux de crême et de confitures. Cela donne lieu à des scènes assez burlesques semées de bons mots; et ces acteurs sans être des comédiens de profession, seraient cependant en Europe d'assez bons bas-comiques. Ils joignent les gestes aux paroles, et c'est là que brille leur esprit et leur adresse, car les pièces sont improvisées, et il leur suffit de convenir d'un plan, si le maître de la maison qui les fait jouer ne leur fournit lui-même le sujet qu'il désire faire représenter. C'est à eux ensuite à faire et dire tout ce qu'ils veulent; mais ils seraient à jamais perdus dans l'opinion publique, si leurs propos s'écartaient du sujet convenu, ou s'ils restaient courts. Les voleurs doivent toujours être plus rusés que les marchands et avoir des réponses prêtes à toutes les questions, souvent embarrassantes que ceux-ci pourraient leur faire, et ce qui rend la chose assez piquante, c'est qu'ils gardent entr'eux le secret de leurs moyens d'attaque ou de défense; ainsi tout est improvisé à l'instant même. Il faut encore qu'ils soient assez adroits pour trouver des prétextes pour entrer dans les boutiques ou dans les bergeries qui sont surveillées par les maîtres, car à défaut de bonnes raisons, ils en sont réellement chassés à bons coups de bâton, au grand plaisir des spectateurs qui crient alors *hur*, *hur*, *frappe*, *frappe*, comme pour leur faire sentir que leur maladresse mérite cette punition. Le voleur revient toujours à la charge sous de nouveaux déguisemens. J'en ai vu qui étaient chargés de trente cos-

tumes à-la-fois qu'ils quittaient avec une agilité surprenante en passant avec rapidité derrière un paravent et s'exprimant chaque fois avec un jargon différent. Au reste la pièce ne finit jamais avant qu'on n'ait trouvé le moyen d'escamoter un mouton, quelques pots de crême ou de confitures.

CHAPITRE XXVII.

DES ATHLÈTES ET DE LEURS EXERCICES.

Les exercices des athlètes, leurs danses, leurs luttes sont aussi des spectacles dont les Persans sont fort curieux ; mais il n'y a guère que les riches qui puissent en jouir. Les hommes voués à cet état se font payer fort cher et n'exercent jamais en public ; les amateurs de ce genre d'amusemens doivent avoir un local convenable et les faire venir dans leurs maisons.

Les athlètes persans ont une manière de vivre totalement différente de ceux des Grecs et des Romains qui se livraient continuellement à des exercices violens, pour se tenir en haleine et accroître leurs forces.

Ceux-ci au contraire semblent éviter tout ce qui peut leur causer la moindre fatigue. D'abord ils ne se marient pas et n'approchent jamais des femmes. Ils font cinq ou six repas par jour, ne sortent qu'une fois le soir, marchant aussi doucement qu'un malade ; et évitant de se donner la moindre secousse, ils ne remuent jamais la tête ni les bras en se promenant, et quelque soit la saison, ils sont toujours vêtus aussi chaudement qu'en hiver et enveloppé d'un large *kurk*.

Quand ils doivent travailler, ils s'y préparent en restant huit jours au lit sans faire le moindre mouvement.

Les lieux où ils exercent sont de grandes salles carrées, creusées à six pieds de profondeur, ayant au tour et au ras du plein pied des galeries que l'on nomme *Zourkoua* pour les spectateurs. Ces espèces d'arènes ont environ trente pieds de long et autant de large, c'est-à-dire cent vingt de tour; le fond et les côtés sont recouverts de terre calcaire bien battue, parfaitement unie et lissée. Il y en a qui sont matelassées tout autour et dont les planchers sont recouverts de *ketchès* épais, mais fortement attachés et bien tendus pour que l'on ne puisse pas s'y accrocher. Aussitôt que les athlètes y sont appelés ils sautent dedans avec une légèreté dont on ne les croirait pas capables, quand on ne les a vus que dans les rues (*). Ils sont nuds, ayant seulement un simple demi caleçon de cuir fortement attaché sur les hanches et qui ne descend que jusqu'au milieu des cuisses; ils descendent ordinairement une vingtaine à-la-fois et commencent leurs exercices par une danse où ils font toutes sortes de contorsions, prenant à chaque instant différentes postures difficiles qui sont les mêmes que celles où ils pourront se trouver pendant la lutte, dont

(*) Quelques-uns y sautent sur une seule jambe, et restent ainsi quelques instans en équilibre, quoique la chute soit de plus de six pieds de haut.

cette pantomime semble n'être que le prélude. Ils continuent cet exercice en augmentant graduellement la vivacité des mouvemens jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés de fatigue; et celui qui reste le dernier debout est regardé comme le vainqueur de la danse et reçoit le prix qui est assigné pour cet exercice. Ils se reposent peu de temps et reparaissent bientôt armés de deux énormes pièces de bois de chêne, une dans chaque main, faites en forme de poire alongée, ayant près de trois pieds de longueur, y compris le manche, et dont le gros bout a souvent plus de quinze pouces de diamètre (Pl. 39.). Ils les manient et les font passer en tout sens l'une après l'autre sur leurs têtes, les enlevant toujours d'une manière différente et toujours sans balancement ni élan. A de certains points d'orgue que marque la musique, ils restent sur une jambe, les bras étendus en croix et soutiennent pendant quelques secondes ces deux énormes massues avec une force incroyable. Cet exercice dure quelquefois plus de deux heures, pendant lesquelles ils changent souvent de pièces de plus en plus pesantes; enfin les dernières qui sont rarement soulevées, pèsent plus de soixante livres et sont beaucoup plus difficiles à supporter qu'un fusil d'infanterie par le bout de la bayonnette. Le Kaïma-Khan m'assura que ces exercices étaient de la plus haute antiquité en Perse, et qu'ils avaient été inventés pour délier les bras des jeunes gens, et les accoutumer de bonne heure à manier des armes lourdes.

Celui qui a manié les plus grosses et qui reste le

dernier dans l'arène est le vainqueur de ce fatiguant exercice et reçoit de même des présens de toutes les personnes qui assistent à ce spectacle.

Viennent ensuite les lutteurs; ceux-ci se frottent tout le corps avec de l'huile pour se rendre plus souples et donner moins de prise à leurs adversaires. Quand ils sont prêts à en venir aux mains, ils se saluent cordialement, se portent réciproquement la main droite sur la tête et la baisent; après quoi ils se saisissent d'une manière égale, passant réciproquement un bras en dessus et l'autre en dessous de chaque épaule. Ils ne sont pas long-temps dans cette position sans se laisser tomber sur les genoux ou sur le ventre; car comme la lutte ne consiste pas à renverser un homme, mais bien à le mettre sur le dos, les plus adroits saisissent le plutôt qu'ils peuvent le moment de se jeter sur les genoux les deux mains par terre, position dans laquelle ils sont souvent plus dangereux que debout (Pl. 40.), et qui suivant eux est fort difficile à prendre, leurs adversaires saisissant ordinairement cet instant pour les renverser.

Quiconque ne connaît pas ce genre d'exercice croirait sans doute qu'il doit être facile à celui qui est sur ses jambes de jeter l'autre sur le dos, mais on ne se fait pas d'idée de l'adresse et de la souplesse que ces gens déployent dans ces occasions, d'autant qu'il leur est libre de se saisir par la ceinture du caleçon, quand ils le peuvent. Si l'un des deux est plus fort que l'autre il cherche à profiter de cette

licence, ce qui lui réussit néanmoins très-rarement, car il a beau enlever son homme en tout sens, celui-ci retombe toujours sur ses jambes comme un chat; et il n'a pas plutôt touché terre, qu'il devient plus dangereux à son adversaire, qui s'est épuisé en cherchant à le soulever. S'il est difficile de renverser sur le dos un homme qui est sur les genoux, il l'est sans comparaison bien davantage quand il est sur le ventre, et pour le croire il faut avoir vu toutes les ruses employées de part et d'autre pour arriver à ce but; car celui qui est couché et qui semble souvent n'être que sur la défensive, culbute quelquefois son adversaire par un saut de carpe aussi léger qu'imprévu et fort difficile à parer. D'autres ont la finesse, étant couchés, de paraître céder du côté où on les pousse et puis par un élan vigoureux, ils tournent eux-mêmes sur le dos et entraînent ainsi l'assaillant, qui n'a d'autre ressource que de saisir la balle au bond et de se relever par un même élan, ce qui lui réussit quelquefois quoique assez rarement. En un mot, tout ce que l'adresse et la force peuvent inventer est mis en usage par ces hommes dans ce genre de lutte, qui présente d'autant plus d'intérêt que jamais il n'y a de hasard qui puisse entraîner une chute accidentelle.

Aussitôt qu'un des deux athlètes a mis son homme sur le dos, le vaincu reste dans cette position jusqu'à ce qu'il ait remercié l'autre; alors ils se relève, le salue profondément, touche son front avec la main droite et la baise. Le vainqueur ne lui rend aucune de

ces politesses et reçoit avec beaucoup de gravité tous les complimens qu'on lui fait, mais qui sont néanmoins de peu de conséquence, car comme il est obligé de prêter le collet à tous les athlètes, il arrive souvent qu'il est vaincu à son tour, et ce n'est jamais que sur le dernier vainqueur que tombent les éloges et l'argent, qui arrive en proportion du nombre des lutteurs qu'il a battus: car s'il est entré le premier dans l'arène et qu'il y ait dompté tous les autres, il est fêté, conduit en triomphe et il reçoit des présens souvent considérables: tels que des chevaux, des habits, des schals et de l'argent. Ce cas est excessivement rare, je l'ai vu cependant arriver un jour à un Turkoman qui culbuta vingt-quatre lutteurs. Les présens qu'il reçut à cette occasion, montaient à plus de deux mille *tomans*.

L'exercice de la lutte est fort estimé par les Grands, qui bien souvent descendent eux-mêmes dans l'arène et prêtent le collet à quelques-uns de leurs amis ou à de simples athlètes. On sent bien que ceux-ci se laissent toujours battre et que cette petite condescendance leur rapporte dix fois plus que s'ils avaient vaincu cinquante adversaires de leur espèce. Il est cependant quelques amateurs de cet exercice qui battent réellement tous les athlètes de profession, et j'ai vu un officier anglais (*), qui en pelotait autant qu'il s'en

(*) Le major Christie du régiment de Madras de la Compagnie des Indes-Orientales: il fut tué à l'affaire d'*Oslenduz*, le 1er Novembre 1812.

présentait ; aussi jouissait-il parmi tous ces artistes d'un degré de considération extraordinaire, et il ne se donnait pas une seule lutte dans le royaume qu'il n'y fut solennellement invité : il s'y distinguait presque toujours par de nouveaux exploits et la fête finissait rarement sans qu'il n'eut rossé toute la société. Ce brave et excellent officier, quoique d'une force athlétique, était d'une douceur et d'une patience admirable. Il avait en dernier lieu renoncé à cet exercice, pour avoir eu le malheur de briser la nuque d'un de ses adversaires qui mourut sur-le-champ. Il était inconsolable de cet accident, et il donna une forte somme à la famille du défunt pour la dédommager de la perte que très-innocemment il lui avait fait éprouver.

CHAPITRE XXVIII.

DE LA PROMENADE ET DE LA CHASSE.

Les Persans aiment singulièrement la promenade, et c'est encore en quoi ils diffèrent des Turcs, dont le bonheur est de rester des journées entières en contemplation devant une fenêtre, sans dire un mot et sans faire un geste.

Les hommes de la classe moyenne sont pour ainsi dire toujours à courir. Dès le point du jour ils se rendent aux bazards, ils y rencontrent des connaissances avec lesquelles ils restent jusqu'à l'heure de leur déjeuné. Aussitôt qu'il est fini, ils vont chercher des nouvelles aux bains, ou font quelques visites jusqu'à midi; alors comme dans tous les pays chauds, chacun rentre chez soi et y reste à dormir jusqu'à trois ou quatre heures. On profite ensuite de la fraîcheur; et pour en jouir, on va dans les jardins, sur les places ou aux promenades.

Les personnes de qualité se promènent ordinairement à cheval et font ainsi chaque jour plusieurs milles, précédés de leurs *jelandars* (piqueurs) *schoters* (coureurs) et d'une grande quantité de *féraches* (laquais) marchant tous à pied, une moitié devant et l'autre derrière leurs maîtres.

Les *Schotters*, un bâton à la main, devancent les autres de plus de cinquante pas et font ranger toutes les personnes de la classe du peuple, qui se trouvent sur le chemin, ils sont suivis de plusieurs *féraches*, qui garnissent toute la largeur de la rue quand ils traversent pour faire paraître leur nombre plus grand. Les *jélandars* marchent ensuite à la tête des chevaux de leurs maîtres et portent sur l'épaule un morceau de drap carré, brodé et garni de franges de soie, qu'on nomme *zinne-pouche* (couvre-selle) et qui sert à couvrir les chevaux aussitôt que les maîtres en sont descendus. Ceux-ci restent ordinairement à la promenade jusqu'à nuit close; ils sont attendus à la porte de la ville par six ou huit de leurs domestiques, qui portent de grandes lanternes d'une forme particulière qu'on nomme *fanus*, avec lesquelles ils les éclairent jusqu'à la maison. Leurs courtisans assemblés dans la salle du divan les y reçoivent très-respectueusement et passent une partie de la soirée avec eux pour leur débiter les nouvelles du jour.

Quand les Grands sortent, soit pour faire quelques visites, soit pour se rendre chez le Prince ou chez le Gouverneur, ils ne le font jamais qu'à cheval, dans le même ordre que pour la promenade, précédés du même cortège, mais se faisant de plus suivre dans ce cas de leurs *pich-kadmets* qui portent les cailliaux.

Les Persans aiment passionnément la chasse; aussi les Grands y passent-ils des semaines et même des mois entiers.

Ces chasses sont fort différentes de celles qu'on voit en Europe, et comme les plus intéressantes sont celles du Roi ou du Prince-Royal, je me permettrai d'en donner une description un peu détaillée.

Soit qu'on chasse au poil ou à la plume, c'est toujours à cheval. Cette dernière y est très-intéressantes, parce qu'elle ne se fait qu'au faucon et qu'il n'est pas de pays où l'on instruise ces oiseaux aussi parfaitement qu'en Perse.

Quand le Roi ou le Prince prennent ce divertissement, ils se font accompagner de plusieurs domestiques qui, aussitôt arrivés sur le terrain où l'on veut commencer la quête, mettent pied à terre et devancent les chasseurs de quelques pas et dans le plus grand silence. Ces derniers forment en marchant une espèce de croissant d'une fort grande étendue, chacun d'eux a sur la main droite un faucon contenu par les serres avec une courroie à deux branches de cuir léger.

Quand on aperçoit des faisans ou des perdrix, on les approche d'aussi près qu'il est possible et on les entoure: alors les chasseurs s'arrêtent et étendant tous ensemble les bras sur lesquels sont les faucons dans la direction de la place où est le gibier pour le leur faire apercevoir; on fait alors partir le gibier sur lequel ces oiseaux se jettent avec avidité et il est rare que chacun ne saisisse pas sa proie. Les domestiques courent alors pour s'en emparer, ce qui se fait sans difficulté, mais on en éprouve un peu plus pour faire rentrer les faucons; on y parvient cependant au moyen

d'une poule que chaque fauconnier tire de son havre-sac; il la fait crier, et la voracité, plutôt que l'attachement, ramène les faucons sur les poings de leurs maîtres.

Les faisans sont très-grand en Perse et ils ont le vol pénible. Dans les parages où ils sont en grande quantité, tels que le *Mogan*, on les chasse à coup de bâton: des domestiques armés de longues gaules, cernent la place où il y en a quelques-uns et se rapprochant peu-à-peu en forme de cercle, forcent ces oiseaux de se rassembler ou de prendre leur vol; dans ce cas-ci, comme ils volent très-bas, les hommes sur les têtes desquels ils passent, les abattent à coups de gaules; s'ils les manquent, ils courent à la remise qui n'est jamais bien éloignée. Les faisans fatigués partent rarement une seconde fois et se laissent assommer en fuyant dans les ronces et les buissons. On ne chasse pas le lièvre en Perse, quoiqu'il y soit très-commun; mais personne n'en mange; aussi sont-ils peu sauvages, et il est assez facile de les prendre vivans surtout en hiver.

Le grand gibier de toute sorte est excessivement abondant, il se compose de *cerfs*, *daims*, *chamois*, *chevreuils*, *vaches de montagnes*, *antilopes*, &c. &c. Ces paisibles animaux vivent très-bien ensemble et quand ils descendent dans les plaines, c'est souvent en si grand nombre, que de loin on les prendrait pour d'immenses troupeaux de brebis. Ils se tiennent habituellement dans les montagnes, d'où ils sortent toutes les nuits pour aller pâturer.

Quand le Roi ou le Prince veulent chasser à la grosse bête, ils envoient deux ou trois jours à l'avance, quelques milliers d'hommes à cheval, qui cernent la plaine pendant la nuit, gardant toutes les gorges et les petits sentiers où ces animaux pourraient passer pour s'échapper au point du jour.

Quand la chasse est arrivée, ces hommes se rapprochent les uns des autres et forment ainsi une enceinte au milieu de laquelle il y a quelquefois plus de dix mille têtes de gibier. Alors le Roi ou les Princes commencent à tirer, ainsi que les Grands de la cour. Leurs domestiques portent chacun deux fusils, qu'ils chargent tandis que les maîtres abattent le gibier.

Le Prince-Royal, qui est extrêmement adroit à tirer de l'arc, s'exerce souvent à courir et à tuer quelques pièces à coup de flèches, avant de commencer le feu; mais une fois le signal donné, on n'entend plus pendant quatre ou cinq heures, que dure la chasse, qu'un bruit continuel de mousqueterie. Les hommes qui forment l'enceinte ne peuvent tirer que quand le gibier veut s'échapper, et c'est ce qui arrive rarement, car le cordon est ordinairement si serré, qu'à peine si un chevreuil trouverait à passer entre deux chevaux.

L'usage du petit plomb n'est pas connu en Asie: tous les chasseurs tirent à balle et au grand galop des chevaux. Mais quelque soit l'adresse singulière des Persans pour faire le coup de fusil à cheval, ces chasses finissent rarement, sans qu'il y ait quelqu'un de blessé et même tué.

La quantité de gibier abattue dans ces chasses est immense et passe souvent deux et trois mille pièces. Le Prince se fait apporter les plus belles et les envoie en présent à différens seigneurs de sa cour ; le reste est abandonné aux golams et aux domestiques qui se trouvent à la fête.

Il est encore en Perse une autre sorte de chasse, c'est celle du courre, elle s'y fait avec de grands chiens levriers que l'on nomme *Tazis*; elle consiste, ainsi que chez nous, à faire courir le gibier à vue, avec la seule différence qu'en Europe et particulièrement en Espagne (où cette chasse est très-usitée), on ne la fait ainsi qu'aux lièvres, tandis qu'en Perse les *tazis* ne courent que la grande bête et manquent rarement de la prendre.

On trouve des sangliers en quantité dans les montagnes, mais ils ne sont chassés que quand ils descendent dans les plaines et que certains fanatiques les aperçoivent. Alors ceux-ci les galoppent avec une sorte de rage et s'ils sont assez heureux pour les tuer, il ne le font jamais sans leur adresser des invectives, qui feraient croire qu'ils viennent de se défaire de leur plus grand ennemi. Je courrus un jour un de ces animaux dans les environs de *Lankaran*, sur les bords de la mer Caspienne, et j'eus toutes les peines du monde, après l'avoir tué, de le soustraire à la fureur de ceux de mes cavaliers qui le virent et qui voulaient absolument le mettre en pièces à coup de sabre.

On fait aussi quelquefois dans le *Mazanderan* et le *Guilan* la chasse des tigres, mais ils commencent à y

devenir rares, et ce qu'il en reste se montre peu et reste caché dans des steps, dont l'herbe touffue a souvent plus de quatre pieds de haut.

Les chats tigres sont très-communs dans ces provinces, mais on les chasse de manière à les attraper vivans pour les conserver par curiosité. Comme ils ne sont pas très-farouches et qu'ils se privent facilement, on en voit dans beaucoup de maisons, d'absolument libres, et qui parcourent les rues comme les chiens sans jamais offenser personne. Il ne faut cependant pas les fâcher en jouant avec eux; car le moindre coup de patte emporte la pièce.

La Perse abonde en *Jakals*, espèce de chiens sauvages qu'on chasse plutôt pour se délivrer de leurs cris ennuyeux et lugubres, que pour se préserver des dommages qu'ils pourraient faire. Ils ne se font entendre que de nuit et toujours assez loin des camps et des villages, pour qu'on n'en ait rien à craindre. L'extrême poltronerie de ces animaux les rend peu dangereux et il est douteux qu'ils eussent le courage d'attaquer un enfant à moins qu'ils ne fussent poussés par la faim. Ils s'attachent plus volontiers aux cadavres, qu'ils déterrent avec beaucoup de dextérité et qu'ils mettent bien vite en pièces, quand on n'a pas eu la précaution de les couvrir de chaux vive.

Les chasses que font les Grands sont à peu de chose près semblables à celles que j'ai décrites, mais n'employant pas autant de monde, ils n'abattent pas une aussi grande quantité de gibier. Certains Beglierbeys en

ſont cependant de très-brillantes, et tuent quelquefois plusieurs centaines de pièces dans un jour.

Pendant l'hiver, quelques uns chassent les oies et les canards sauvages, mais comme ils n'en mangent jamais, ce n'est que pour le plaisir de tirer. Ces oiseaux aquatiques sont en si grand nombre dans les environs d'*Ouroumèa* et particulièrement près du lac de ce nom, que sans avoir des chiens, j'ai tué quelquefois plus de deux cents pièces dans un jour, parmi lesquelles une grande quantité de bécassines d'une espèce particulière, beaucoup plus grosses et infiniment meilleures que les nôtres. Elles sont juchées sur des pattes très-fines, qui ont près de huit pouces de hauteur, étant du reste conformées comme celles d'Europe.

Lorsqu'un Persan a tué deux cents pièces de grand gibier avec le même fusil, sa religion l'oblige à l'enterrer profondément dans un lieu secret où personne ne puisse le trouver. Cette obligation est presque toujours éludée par les gens de la classe du peuple qui ne se soucient pas de perdre de bonnes armes, d'autant qu'elles sont rares et fort chères dans ce pays; mais elle est pratiquée fréquemment par les Grands. Leur amour-propre est flatté d'annoncer de temps à autre, qu'ils ont tué ce nombre de pièces, ce qui peut être n'est pas vrai; c'est le prétexte d'une cérémonie brillante, dans laquelle ils annoncent à leurs courtisans qu'ils doivent enterrer leurs fusils, qui sont fort beaux et garnis én or ou en argent. Les Persans aiment l'ostentation et il serait difficile de les en guérir.

CHAPITRE XXIX.

DES VOYAGES ET DES PÈLERINAGES.

Il n'y a point de pays où l'on voyage autant et avec aussi peu de commodité qu'en Perse. L'Espagne même, qui est connue pour être la plus détestable contrée de toute l'Europe sous ce rapport, est merveilleuse en comparaison de la presque totalité de l'Asie.

On n'y connaît aucune sorte de voiture et les routes sont fort mauvaises. Tout le monde est donc obligé de voyager à cheval, quelque temps qu'il fasse. Les caravansérais sont, comme je l'ai déjà dit, une pauvre ressource pour les voyageurs ; et ceux qui n'ont pas les moyens de traîner avec eux des tentes et toutes les choses qui sont indispensables pour camper au milieu des plaines, sont obligés de forcer de marche afin de gagner quelque village pour y passer la nuit.

Les Persans vont souvent d'une extrémité de l'Empire à l'autre sans autre but que celui de visiter leurs amis, mais les voyages qu'ils font de préférence et qui d'ailleurs sont recommandés par un article du Koran, ce sont les pèlerinages. La plupart sont assez insignifians, et ils ne les entreprennent que par désœuvrement ou par

partie de plaisir; tels sont ceux de *Mesched-Ferumad* (1), en Khorassan, *D'ardebil*, en Azerbidjan, de *Mesched-Hossein* et *Mesched-Aly* dans l'*Irack-Arabi*. Mais il n'en est pas de même de celui de la *Mecque*; tout homme qui jouit d'un peu de fortune le fait au moins une fois dans sa vie. Il prend avec lui toute sa famille, et tous ses domestiques, ce qui fait un train considérable et toujours embarassant.

Comme il ne serait pas facile de faire vivre des caravanes aussi considérables si elles n'avaient, pour se procurer tout ce dont elles ont besoin, que les villes et villages qui se trouvent sur leur passage, chaque particulier riche qui entreprend ce voyage, s'y prend de la manière suivante.

Il a un certain nombre de chameaux; les uns sont chargés de vivres, tels que farine, riz, beurre, fruits secs, volailles, café, sucre, etc. et les autres de gros bagages. Ces animaux se reposent peu et vont toujours le même train; le maître voyage à cheval avec ses femmes et ses enfans, suivi seulement de quelques domestiques, et il se fait devancer chaque jour de deux heures, par une bonne partie des autres, montés sur des *Yabous*, (chevaux de charge) qui portent les tentes et les bagages de première nécessité, tels que les lits, les tapis, les ustensiles de cuisine, le bois et les *sacas* (2).

(1) Tombeau.

(2) Grands sacs de cuir, avec lesquels on va chercher l'eau et dans lesquels on la conserve.

Aussitôt arrivé, les féraches dressent les tentes qui sont au nombre de trois : une pour le maître, une autre pour les femmes et les enfans, et la troisième pour les domestiques.

Quand ces caravanes campent près de quelque village, elles s'y procurent, à fort bon marché, des volailles et des moutons que l'on fait suivre, quand on doit être quelques jours sans rencontrer de nouvelles habitations, et il faut s'y attendre dès qu'on a dépassé Bassora, qui touche au grand désert.

Le maître qui est deux heures en arrière des équipages, marche fort doucement de manière à n'arriver que quand les tentes sont prêtes à le recevoir. Les femmes voyagent à cheval, mais quand elles sont incommodées, comme elles ne peuvent se servir du *Tack-tirevan* exclusivement réservé pour les femmes du Roi et des Princes, elles font usage d'espèces de paniers qui bien que très-incommodes le sont pourtant moins que les chevaux. Ce sont deux petites caisses de bois, recouvertes en osier, faites à-peu-près de la même manière, quoique beaucoup plus petites, que celles de nos cabriolets; elles sont posées comme deux ballots sur le dos d'un mulet, et chacune contient une femme, qui est cachée par un voile, masquant l'intérieur de la caisse. (Pl. 41.) Les mulets qui les portent sont conduits par des domestiques qui tiennent ces animaux la bride haute pour les empêcher de faire de faux pas.

Plusieurs personnes en Perse voyagent par spéculation et seulement pour se procurer une existence

agréable, l'hospitalité étant pratiquée partout avec une sévère exactitude. Ceux qui se vouent à ce genre de vie errante, peuvent visiter tous les coins de l'Asie sans qu'il leur en coûte un sol; arrivés dans quelque ville ou village, ils s'arrêtent devant la première maison qui leur convient et mettent pied à terre; leurs chevaux sont aussitôt pris et soignés par les domestiques du maître de la maison, qui ne se permet pas de faire la moindre question aux arrivans, avant de les avoir accueillis par les mots *Koch-Guialdy*, soyez le bien venu; ils sont dès cet instant ses *Konacs* ou convives et en conséquence respectés et servis par les domestiques qui, à l'exemple des maîtres, ont pour eux toutes sortes de déférences. Ils sont nourris, hébergés, ont de bons lits, leurs chevaux sont parfaitement entretenus, et ils peuvent rester ainsi en chaque lieu autant de temps qu'il leur plaît, sans que personne soit tenté de leur faire sentir qu'ils sont à charge; quand ils parlent de départ, ils sont souvent et assez franchement priés par leurs hôtes de prolonger leur séjour de quelques semaines, surtout si, comme cela arrive communément, ces étrangers sont des gens d'esprit, gais et amusans, qui attirent nombreuse société chez les personnes qui les ont reçus.

Quand les voyageurs ont des femmes avec eux, elles sont aussitôt conduites dans les harems, où elles reçoivent un accueil tout aussi amical. On les y traite aussi bien que leurs maris le sont dans les divans. On s'empresse surtout à leur faire prendre des bains et à les parfumer, on leur offre le café, le caillau, des scheurbets

et pendant tout le temps qu'elles sont dans les chambres particulières des femmes, le maître de la maison a l'attention de ne pas s'y présenter. Le soir après souper, on prépare les lits des étrangères dans des appartemens séparés et quand elles y sont retirées leurs maris viennent les joindre. Ils en sortent le matin d'assez bonne heure, pour ne pas rencontrer les femmes de leur hôte et ne pas en être vus.

Mais on abuse de tout et ces vertus hospitalières sont quelquefois assez mal récompensées. Ces étrangers si cordialement accueillis sont souvent des espions que les Grands envoyent chez leurs ennemis, pour connaître à fond leurs dispositions. En effet ce qui dans le divan échappe au mari est bientôt découvert au harem par la femme.

Les Persans qui font le pèlerinage de la Mecque prennent le titre de *Hadjis* et pour qu'on sache qu'ils entreprennent ce saint voyage, ils se ceignent le front, par dessus leurs bonnets de peau d'agneau noir, d'un mouchoir blanc qu'ils ployent en forme de bandeau, et qu'ils conservent ainsi jusqu'à leur retour. Les Pélerins qui se rendent à la Mecque, se rassemblent à Bassora; ils se réunissent en caravanes, et partent delà pour traverser en ligne directe l'Arabie déserte, dans sa plus grande largeur, qui a dans cet endroit plus de 300 lieues; pendant lequel trajet on ne rencontre que onze puits, dont neuf seulement donnent de l'eau potable; les deux autres, qui sont situés entre *Anizeh* et *Harem-Baglar*, ne fournissent que de l'eau

saumâtre, très-malsaine, même pour les animaux que la soif force d'en boire.

Les Grands qui font ce voyage emmènent quelquefois avec eux, outre leurs domestiques, une certaine quantité de personnes qui les suivent à cheval, sous la seule condition d'en être nourris ainsi que leurs chevaux ; ce qui fait qu'il y a souvent des caravanes d'une seule famille et qui forment néanmoins un total de plus de 300 personnes, dont la moitié à cheval et armée précède l'autre, dans laquelle se trouve les femmes, les enfans et des domestiques ; ceux-ci conduisent plus de deux cents bêtes, tant chevaux de main et de charge que mulets et chameaux, chargés des nombreux bagages de cet immense cortège. Ce grand appareil qui est un peu de pure ostentation, a cependant son utilité, surtout maintenant qu'outre les *Arabes* et les *Curdes* qui exercent un brigandage continuel envers les voyageurs, l'on a encore à craindre les *Vechabites*, qui se sont rendus si redoutables qu'il est à présumer qu'ils finiront par lever un tribut semblable à celui que les Pachas de Damas et de Bassora imposent aux pélerins, ainsi qu'à toutes les caravanes qui traversent leur gouvernement pour objet de commerce.

CHAPITRE XXX.

DE LA SERVITUDE.

J'ai déjà dit que le Roi était le maître absolu de tous ses sujets ; néanmoins les lois ayant perdu beaucoup de leur force, on voit des propriétaires de villages qui se permettent quelquefois de disposer des paysans qui les habitent, et de les prendre pour leur service personnel ; alors ils ne sont pas obligés de les payer ; ce droit ne s'étend pas jusqu'aux filles, et ils ne peuvent se les approprier que d'après des arrangemens particuliers pris avec les parens, surtout dans les villages qui sont de religion chrétienne. Dans aucun cas il ne leur est permis de donner ou de vendre un individu quelconque ; mais ils peuvent le chasser des villages qui leur appartiennent, si le fermage des terres qu'il cultive ne lui est pas assuré par un contrat qui en garantisse la continuité à ses enfans, tant qu'ils en payent la rente ; ou bien si ces terres ne lui appartiennent pas en propre. Au reste la propriété foncière ne dispense pas du payemens des rentes envers le Prince et le seigneur.

L'esclavage est beaucoup moins fréquent aujourd'hui que par le passé et l'on ne rencontre presque plus en

Perse d'autres esclaves que des Géorgiens, pris de temps à autre, dans les incursions faites sur leur territoire pour enlever des individus et des bestiaux. Ils nomment ces courses *Tchapaau* et ils en reviennent rarement les mains vides. Ils ont pour ces sortes d'expéditions une passion extrême, et les plus grands dangers ne sauraient les retenir. On demandait à un Persan s'il ne serait pas bien aise de connaître le Paradis; «Oui certainement, dit-il, je « voudrais bien savoir si l'on y fait des *Tchapaau.* » Tout individu pris dans ces expéditions est vendu et il appartient alors à celui qui l'a acheté, quelques fussent les réclamations que l'on en ferait de la Géorgie. Les Persans s'y permettent souvent des courses de cette nature quoiqu'en pleine paix, autant pour satisfaire leur goût favori que par l'espoir du pillage. Ils en font aussi de semblables sur le territoire turc, mais plus rarement et ils ne s'en soucient guère. Le pays étant misérable et les femmes peu jolies, ils ne sont pas tentés de s'exposer en pure perte, puisqu'avec moins de danger, la plus misérable course en Géorgie peut leur rapporter plus de profit. Les femmes prises dans ces expéditions sont également vendues et assez chèrement, d'après le goût général des Persans pour les femmes étrangères et particulièrement pour les Géorgiennes, dont la langueur et la nonchalance leur plaît beaucoup plus que la vivacité persane.

Il ne faut cependant pas croire que toutes celles qui peuplent les harems d'une partie de l'Orient, sont

enlevées de cette manière; le plus grand nombre est vendu par leurs pères et mères, et pour le faire avec plus d'avantage, les parens géorgiens prennent autant de soins pour développer la beauté de leurs filles que nous en apportons à l'éducation des nôtres; et comme elles sont très-précoces, on les présente dès l'âge de dix à douze ans à des marchands qui, à de certaines époques, viennent dans le pays pour des emplettes de ce genre.

Depuis que la Russie a acquis la souveraineté de ces contrées, l'exportation de cette marchandise est prohibée; mais quelque soient les précautions prises pour empêcher ce commerce, il n'a guère perdu de son activité, et la contrebande pourvoit les Bazards d'Erivan, de Kars et d'Arzurum, avec presqu'autant d'abondance que par le passé.

On n'a nulle part autant de domestiques et nulle part on n'est plus mal servi qu'en Perse; l'homme engagé pour dresser les tentes refusera de tenir la bride d'un cheval, sous prétexte que cette branche de service ne le concerne pas. Les Grands en ont en quantité dont une partie se contente de se présenter le matin à leurs maîtres pour les saluer, après ce simple acte d'apparition ils rentrent chez eux pour le reste de la journée. Ils ont aussi deux *Mirza* ou secrétaires dont le premier est considéré comme l'intendant de la maison et tient en conséquence note de toutes les recettes et dépenses qui s'y font. Il règle aussi les comptes des *Kadkoudas* dont les villages appartiennent à son maître,

et lui présente aussi le sien tous les matins ; après quoi il soumet à sa signature (*) les lettres, bons, reçus ou quittances qu'il doit expédier dans la journée.

Les seconds *Mirzas* sont spécialement chargés de tout ce qui a rapport aux affaires extérieures avec le Souverain et les Beglierbeys, en un mot de tout ce qui est relatif à la politique, aux intérêts des gouvernemens ou des provinces qu'ils habitent. Les autres domestiques sont d'abord le *Nazer* ou intendant, celui-ci règle tous les détails de la maison, fait toutes les dépenses, tient les clefs des magasins extérieurs, règle les comptes de tous les domestiques et soumet lui-même les siens au Mirza intendant.

Viennent ensuite les *Pichs-kadmets* qui en outre des soins que leur donnent les cailliaux sont considérés comme les valets-de-chambre; les *Féraches* ou laquais qui dressent les tentes en campagne, ils sont toujours en assez grand nombre, et pour ainsi dire inutiles tant qu'on habite la ville, où ils n'ont d'autre besogne que d'accompagner leurs maîtres quand ils sortent et de les éclairer le soir quand ils rentrent tard. Les *Schoters*, du service desquels j'ai déjà parlé; les *Jélandars* (écuyers), les *Methers* (palefreniers), les *Hachpass* (cuisiniers), les *Servadars* (chameliers et valets de bagage), les *Kodjas* (eunuques), les *Sacas*

(*) Les Persans comme tous les Orientaux ne signent point mais revêtissent leurs lettres d'un cachet; ils en ont de plusieurs sortes, dont chacun est spécialement affecté à un genre d'affaires.

(porteurs d'eau), puis des valets de chiens, des fauconniers, des portiers et une infinité d'autres individus dont les fonctions se réduisent à bien peu de chose, mais qui n'en portent pas moins le titre de *Neukers* (domestiques) de tels ou tels seigneurs et jouissent en conséquence d'un certain degré de considération parmi le peuple, et surtout dans les Bazards où ce titre leur fait obtenir toujours quelque crédit.

On serait porté à croire qu'un Grand se ruine ayant autant de monde à sa charge, mais cette sorte de luxe n'est pas très-onéreuse dans un pays où les domestiques ne coûtent pour ainsi dire rien à leurs maîtres.

On a vu plus haut que les revenus des riches propriétaires se payent en productions fournies par les villages qui leur appartiennent, c'est en grande partie du blé et de l'orge, ce sont ces mêmes denrées qui servent au payement de leurs domestiques. Car à trois ou quatre près, qui habitent la maison du maître et qui trouvent à vivre des débris des repas, les autres ont des logemens particuliers où ils se retirent chaque soir avec leurs familles. En conséquence les premiers domestiques tels que les *Mirzas* reçoivent chaque année 10 *Karwards* et 7 ou 8 tomans d'argent, les *Nazers* et les *Pich-kadmets* auxquels on ne donne que rarement du comptant, reçoivent seulement dix à douze *karwards*; tous les autres indistinctement n'en ont que de 4 à 6, et un habillement complet tous les ans, lequel est composé d'une paire de brodequins, d'une robe, d'une

capotte et d'un bonnet, le tout coûtant-à-peu-près deux tomans par tête. Les robes sont en *Kadeck*, grosse toile de coton teinte, qui est à fort bas prix dans le pays.

Les étrangers qui veulent des domestiques doivent les payer beaucoup plus cher et s'attendre à en être encore plus mal servis que les naturels du pays. Ils sont d'ailleurs très-fidèles et l'on peut leur confier toutes les clefs sans avoir à craindre qu'ils en abusent. Depuis que le Roi et le Prince-Royal ont pris la résolution de punir de mort toute espèce de vol, l'on n'y en voit plus commettre aucun et l'on peut aujourd'hui traverser la Perse, chargé de millions, sans y rencontrer un seul voleur et sans risquer une avanie; état bien différent de la Turquie, où l'on ne peut voyager que bien armé et en nombreuse compagnie.

Un esclave mâle ne coûte pas très-cher, à moins qu'il ne soit habile dans quelque métier qui puisse rapporter beaucoup au maître qui ferait valoir sont talent.

Les femmes sont plus chères à proportion et sont vendues quelquefois jusqu'a 5 ou 600 tomans. Il est cependant facile de s'en procurer de fort belles à bien meilleur compte: et à Erivan, marché ordinaire des Arméniennes, Géorgiennes et Circassiennes, on trouve de belles vierges au prix de 60 à 100 tomans la pièce.

Les grands sont obligés de s'en procurer une certaine quantité, parce que chacune de leurs femmes veulent en avoir pour leur service particulier, et je connais des harems qui se composent, sans compter les maîtresses, de plus de cinquante personnes.

L'entretien de ces esclaves est peu coûteux; tant qu'elles ne sont pas distinguées du maître elles sont vêtues des vieilles robes de leurs maîtresses, qui ne sont pas fâchées de les voir sales et peu attrayantes. Mais du moment qu'une d'elles obtient un regard du mari, elle devient souvent plus brillante que les femmes légitimes; on lui donne alors un appartement et elle n'est plus soumise à aucune espèce de travail.

CHAPITRE XXXI.

DES CHEVAUX ET DES AUTRES ANIMAUX DOMESTIQUES DE LA PERSE.

Les animaux domestiques de la Perse, sont à-peu-près les mêmes que nous voyons en Europe ; on s'y sert également de chevaux et de mulets; mais comme à défaut de voitures, on est obligé d'employer pour toute espèce de transport des bêtes de somme, on y fait un grand usage de chameaux, qui à la lenteur près, me paraissent bien préférables aux voitures, pour transporter quelque objet que ce soit.

Ces animaux ne coûtent presque rien à leurs maîtres, ils ne vivent que de ronces et de chardons desséchés qu'ils préfèrent à la meilleure herbe. Ils ne sont pas plus embarrassans pendant l'hiver; on se contente de leur mettre une simple couverture sur le corps en-dessous de leur bât et on les lâche ainsi sur le penchant des collines où ils savent fort bien trouver leur nourriture en écartant la neige avec leur museau. Quoique cet animal paraisse être né pour ne vivre que dans les pays chauds et même dans les sables brûlans, il est cependant certain qu'il n'est jamais plus gai ni aussi folâtre que lorsqu'il cherche la pâture à travers les neiges. Lorsque marchant en caravane et fortement

chargés on s'aperçoit que quelques uns commencent à se fatiguer, on leur donne une boule de pate de farine d'orge, pesant trois à quatre livres, cela suffit pour les ranimer et ils continuent leur voyage avec le même courage qu'auparavant.

Il n'existe pas d'animaux plus précieux et en même temps plus sobres, plus serviables et plus posés. Un seul homme en conduit jusqu'à sept, et ils marchent ainsi d'un pas égal, attachés les uns derrière les autres sans jamais dévier de leur chemin; ils ont le pied sûr partout, quoiqu'ils ne voyent pas où ils le posent, marchant le né trop au vent. En un mot, c'est un vrai trésor pour les Asiatiques et les Arabes qui l'ont bien désigné en le nommant *le vaisseau du désert.*

On parle beaucoup en Europe des chevaux persans auxquels la renommée, souvent peu fidèle, accorde une grande réputation; mais je déclare ici que la Perse proprement dite n'en a que de fort mauvais et qu'on en fait rarement usage, si ce n'est pour les transports; mais du moment qu'il sont employés à ce genre de travail, ils perdent le titre de cheval et ne sont plus désignés que par celui de *Yabous.*

Les chevaux les plus estimés en Perse, et les seuls qui servent de monture sont Arabes et Turkomans, et les plus pauvres cavaliers du royaume en possèdent de superbes, qui seraient d'un très-grand prix en Europe quoique d'une valeur assez médiocre sur les lieux.

Les ânes sont très-communs et d'un grand usage, de haute taille et très-vigoureux; malgré une charge

considérable et un homme par-dessus, ils font de longues routes et vont plus vîte que le grand pas des chevaux. Ils sont la monture ordinaire des *Seids* ou prêtres, qui par humilité vraie ou feinte leur donnent la préférence.

Les autres animaux dont on fait usage sont les mulets, les buffles et les bœufs; quand les Nomades changent de station, ils les utilisent tous pour transporter leurs tentes et leurs bagages; dans ces occasions les vaches, les veaux et les génisses sont également chargés en proportion de leur force.

Les chevaux arabes dont on se sert en Perse, sont de la plus grande race, excessivement forts et d'une grande vitesse; ils peuvent courir pendant cinq heures, sans beaucoup diminuer de leur allure. Quoique très-estimés ces animaux ne sont pas d'un prix excessif, et l'on peut s'en procurer de très-beaux pour cinquante à soixante tomans, cependant on en trouve aussi qui coûteraient six fois autant.

Les chevaux turkomans sont plus communément employés dans toutes les parties de la Perse, comme étant plus hauts et moins chers que les arabes; ils sont bons à tout et c'est sans doute après ces derniers les meilleurs du monde pour faire la guerre. Ils sont un peu froids et ressemblent assez en cela aux chevaux anglais; ils ont comme ceux-ci le défaut de butter, mais cela n'est pas bien dangereux, car ils ne s'abattent jamais. Le cheval de course anglais et le Turkoman ont tant de ressemblance entr'eux, (car le cheval arabe pur

est petit) que je serais porté à croire que les Anglais ont formé leur race privilégiée avec le cheval turkoman. Celui-ci est de ce beau bai clair que l'on nomme *Guilding*, il a la tête sèche, l'encolure longue et effilée, les jambes fines et la queue bien détachée. Il faut dire cependant qu'il est souvent fort en ganache et long jointé, défauts qu'on trouve rarement dans les chevaux anglais et arabes.

Tous les chevaux sont conservés étalons et causent par là beaucoup de trouble dans les camps et dans les bivouacs, quand quelque jument de *Yabous* s'en approche. Pour prévenir les inconvéniens qui pourraient en résulter, on attache tous les chevaux avec deux longes nouées à de grandes cordes tendues, fixées à terre par le moyen de fortes chevilles de fer, enfoncées à grands coups de massue. On laisse entr'eux la distance nécessaire pour le passage d'un homme. Pour les empêcher de se donner des coups de pied, on leur entrave les jambes avec des cordes bifurquées, également fixées à terre avec des chevilles en fer. Ils bivouaquent continuellement. Quand on est en campagne ou en route et en toute saison, ils sont couverts de la même manière; c'est-à-dire, que chacun d'eux a sur le corps une grande couverture en étoffe de laine fourrée, et par dessus un tapis de feutre fort long, que l'on retrousse sur le cou et sur la croupe de l'animal pendant le jour, et avec lequel on lui enveloppe tout le corps et la tête pendant la nuit, pour le préserver de l'humidité qui est fort dangereuse dans ce pays. Ces couvertures sont

ſixées sur les chevaux, avec des sangles longues de vingt-cinq à trente pieds qui passent sous la poitrine et sous le ventre, pour qu'ils soient bien et également couverts; on ne les détache que deux fois le jour, pour les panser, les faire boire et les promener; ils sont nourris pendant neuf mois de l'année avec de la paille hachée et de l'orge et mis au vert pendant trois autres mois. Mais pour ne pas répandre ces fourrages devant eux, ils mangent continuellement dans des musettes d'étoffe de laine, dont le tissu est fait en forme de filet, pour laisser la respiration libre.

Les Orientaux ainsi que tous les peuples du midi, ne battent pas le bled; mais ils le font fouler aux pieds des animaux pour en détacher le grain. Les Persans font outre cela rouler dessus une machine, armée de roues dentelées en fer, qui brisent la paille et la rend presque aussi menue que le grain même. C'est dans cet état qu'elle est donné aux chevaux, qui la mange avec avidité, et j'ai reconnu depuis long-temps que cette nourriture, ainsi que l'orge, est de beaucoup préférable au foin et à l'avoine. Ce qui semble justifier cet ancien proverbe des vieux cavaliers: cheval de paille! cheval de bataille!

Les chevaux de charge ou *yabous*, les mulets ou mules vivent de la même manière et ne quittent jamais leurs bâts pendant toute une campagne, les Persans prétendent que cela durci la peau du dos et les empêche d'être blessés. Je ne sais sur quoi ils fondent cette opinion, mais il est certain que l'on y en voit fort peu qui le soient.

Les Persans qui sont très-superstitieux en tout, le sont bien plus encore, sur ce qui concerne leurs chevaux. Si par un accident quelconque, soit chûte ou blessure, un de ces animaux a rendu du sang par le nez, ils ne veulent plus le monter, et les palefreniers mêmes se refusent à leur donner des soins, dans la crainte qu'il ne leur en arrive quelque malheur; et comme ils sont fortement persuadés qu'un pareil accident est toujours le présage d'un évènement sinistre, ils croyent ne pouvoir mieux le prévenir qu'en abandonnant les chevaux à qui cela arrive. On en voit donc de vendus à des prix très-médiocres, et les personnes moins scrupuleuses en profitent pour se monter parfaitement et à bon compte.

Les buffles sont d'un très-grand service en Perse pour le labourage, ils sont de grande taille; ils m'ont paru plus lents que dans les autres parties de l'Orient. Ils sont généralement plus fort que les bœufs et durent plus long-temps; les Arméniens en mangent souvent mais la viande en est dure, coriace, sans goût et fait du bouillon noir comme de l'encre. Les mules et mulets n'y viennent pas très-grand. Ils sont d'ailleurs très-vigoureux et d'une méchanceté dangereuse.

Malgré l'horreur des Musulmans et particulièrement des Persans pour les chiens, il n'est cependant aucun pays au monde, j'en excepte la ville de Lisbonne, où on en voye autant qu'en Perse. Il y en a de toutes les races, et bien qu'elles soient bien distinctes on ne les connaît cependant que sous les noms de *Toulas* et de *Tazis*.

On entend par *Toulas* tous les chiens quelconques qui ne sont pas des levriers Les paysans les employent dans les villages à garder les maisons, sur les terrasses desquelles ils sont à poste fixe et d'où ils ne bougent jamais, soit en hiver, soit en été, il y en a une quantité prodigieuse dans les villes et même dans les champs; ils n'ont pas de maîtres et je ne sais comment ils vivent. Les chasseurs en prennent souvent quelques-uns au hasard et les intruisent promptement, quelque soit leur race, comme chiens couchans ou chiens courans, et chose singulière, ils réussissent très-facilement: j'ai vu souvent l'un à côté de l'autre, un chien loup et un dogue, en arrêt sur des perdrix ou des faisans et aussi fermes, que pourrait l'être le meilleur *braque* espagnol.

Les *Tazis* sont des levriers fort hauts avec le museau beaucoup plus alongé que ceux de nos pays et les dents bien plus aigues. Ils sont singulièrement légers; on ne les emploie qu'à courir le grand gibier et ils le manquent rarement, lorsqu'ils ne l'on pas lancé de trop loin. Une particularité qui distingue aussi cette espèce, c'est d'avoir le corps couvert de poils fins et doux comme celui d'une souris, tandis que ceux des oreilles et de la queue sont longs et unis comme de la soie.

Il y en a de toutes les couleurs, mais les plus estimés sont les blancs, les noirs et les fauves (Pl. 42.), il ne mangent jamais de pain et ne sont nourris que de têtes de mouton ou de gibier crues. Les Persans prétendent qu'ils en courent mieux et que cela les excite à gagner la bête dont ils savent que cette partie doit leur revenir. Les

chiens sont après les porcs, les animaux pour lesquels les Persans ont le plus d'aversion ; ils les regardent comme tellement impurs, qu'ils prennent les plus grandes précautions pour n'en jamais être approchés de trop près ; si par exemple, les valets en conduisent quelques-uns, c'est au bout d'un grand bâton, qui les tient toujours assez loin d'eux, pour qu'ils ne puissent pas toucher leurs robes. Il en est beaucoup qui ne leur mettraient ou ne leur ôteraient pas leurs coliers pour tout l'or du monde, et quand quelques-uns de ces pauvres animaux ont le malheur d'entrer dans les appartemens où il y a des tapis, comme personne ne voudrait plus s'y asseoir, avant qu'ils n'eussent été lavés, les domestiques que cette besogne contrarie, les assomment sur la place, ou les rossent si bien, qu'ils ne sont plus tentés d'y revenir.

Ils ont cependant un grand soin de leurs *Tazis* parce qu'ils coûtent fort cher et qu'ils sont des objets de luxe souvent très-difficiles à renouveler, surtout pour allier parfaitement les couples qui doivent être de même couleur. En conséquence ils ont de fort bons chenils, on les nourrit bien, pendant l'hiver ils sont vêtus avec des couvertures faites comme celles des chevaux et qui les enveloppent de même.

CHAPITRE XXXII.

DE L'ARMÉE, DE SES CHEFS, ET DE SES CONSEILS.

L'ARMÉE de Perse est composée de troupes régulières et de troupes irrégulières. Celles-ci ne sont pas permanentes et elles quittent l'activité du moment que la paix est faite. Cependant comme il y a une grand différence entre la composition de l'armée actuelle et ce qu'elle était autrefois, je prendrai ce sujet quelques années en arrière en suivant pas-à-pas les divers changemens qui ont eu lieu jusqu'à nos jours.

Les peuples persans se sont de tout temps distingués par un caractère éminemment guerrier: l'histoire en fait foi, et lès Romains même ne furent pas toujours heureux contre eux. Valérien fut pris pas Sapor Ier et Romain-Diogène tomba au pouvoir d'Alp-Arslan, qu'il avait bravé.

La Perse a eu, comme presque toutes les nations du monde, ses époques de gloire, et chaque fois qu'elle a été gouvernée par des Rois guerriers, elle est toujours sortie avec assez de succès de l'apathie qui lui est naturelle en quelque sorte, et qui a failli causer si souvent sa perte.

Il paraît cependant que dans les temps anciens ses progrès dans l'art militaire furent au-dessous du médiocre ; elle ne sut jamais profiter des rudes leçons que lui donnèrent à différentes époques les Grecs et les Romains, et depuis *Cyrus* jusqu'à *Nadir-Schah* on ne saurait apercevoir aucune trace de tactique dans sa manière de faire la guerre. Ce sont des batailles livrées, sans plan et sans but; beaucoup d'acharnement à la vérité, mais point d'ordre; quelquefois des ruses fort grossières, mais bonnes pour ces temps-là. Il en résultait de grandes fautes pour l'un ou l'autre parti et le plus heureux en profitait pour exterminer son ennemi et le détruire complètement.

Il paraît néanmoins que du temps de Bélisaire les armées persanes observaient une grande discipline, comme on peut en juger par la harangue que le général fit à ses troupes, après un avantage qu'elles venaient d'obtenir sur les Perses; tandis qu'à cette époque les Romains n'en avaient plus aucune.

Quand le fameux *Thamas-Kouly-Khan*, depuis *Nadir-Schah*, voulut convertir en armées les hordes avec lesquelles il avait exercé le brigandage et désolé le Korassan, il introduisit parmi elles une organisation et une discipline qui, sans pouvoir être comparée avec la tactique européenne, lui donna néanmoins un grand avantage sur toutes les troupes qu'il avait à combattre. Telle fut la principale cause des prodigieux succès qu'il obtint pendant tout le cours de sa vie. Il ne perdit qu'une seule bataille, et ce fut celle qu'il livra

imprudemment à *Topal-Osman* devant Bagdad dont il faisait le siège, et que ce revers l'obligea de lever aussitôt, en abandonnant son artillerie et ses bagages; tandis que s'il fut resté dans ses lignes, il est à présumer que la place qui était aux abois, se serait rendue sous peu de jours, et que *Topal-Osman* se serait empressé d'effectuer de bonne heure sa retraite, pour ne pas avoir aussitôt cette reddition, toute l'armée persane sur les bras. Ce fut cependant dans cette occasion que Nadir montra la profondeur de son génie et la grandeur de son courage, car deux mois s'étaient à peine écoulés, qu'il revint prendre une revanche sur cette même armée turque qu'il détruisit entièrement, et dans laquelle ce même *Topal-Osman* perdit la vie. Alors, comme long-temps auparavant, les soldats persans n'étaient que des hommes pris au hasard dans toutes les classes et dans toutes les parties de l'empire, qui restaient à l'armée tant que cela leur plaisait, qui ne se battaient que quand ils le voulaient bien, et à telle place que bon leur semblait. Mais *Nadir* qui était homme de sens, sachant bien que les avantages marqués qu'obtenaient les Européens sur les Turcs, n'avaient d'autre cause que leur discipline et l'ordre avec lequel ils fesaient la guerre, se fit d'abord instruire de ces méthodes étrangères autant bien que possible; il se procura secrètement quelques officiers français et commença par créer une artillerie, la fit mettre sur un aussi bon pied que ses ressources en ce genre pouvaient le lui permettre, et pour en hâter l'organisation,

il en donna la direction et le commandement à ces mêmes officiers qu'il avait attirés à son service.

Il fit ensuite une ordonnance pour déclarer, que l'armée devait désormais se considérer comme permanente, et que celui qui quitterait son poste, sans en avoir reçu la permission, serait puni de mort : il réunit les différentes tribus et les fit toujours combattre ensemble, afin d'exciter par ce moyen leur émulation. Il forma des espèces de brigades de deux mille hommes, au chef desquels il donna le titre de *Sarangue* ; chaque bataillon, qui était de dix compagnies, fut commandé par un *Min-bachi* (chef de mille) et chaque compagnie par un *Yous-bachi* (chef de cent) ; il fit également des sous-officiers, qui ayant chacun dix hommes sous leur commandement, furent nommés *On-bachi* (chef de dix), il classa l'infanterie en *Serbas*, qui fut considérée comme celle de ligne, et en *Toufang-chis*, (fusiliers) qu'il fit servir comme tirailleurs ; il les arma à cet effet de longues carabines à fourches, avec lesquelles ils pouvaient tirer fort juste à des distances considérables : il établit de même quelques règles pour la cavallerie : mais comme cette arme n'était en grande partie composée que des domestiques, esclaves, ou soudoyés des Khans et des riches propriétaires qui les commandaient, il donna à chacun de ces chefs de parti le titre de *Sultan*, puis les réunissant au nombre de dix à douze, il les mit sous les ordres d'un chef, qu'il nomma *Serkiardar ;* il créa de plus des généraux, qui avaient sous leurs ordres les uns cinq, les autres dix mille

hommes, et les distingua par les noms de *Beche-min*, et de *On-min Sardary* (général de cinq ou de dix mille hommes).

Il fit enfin une loi concernant la subordination, la police du camp, l'ordre des marches et le mode de fourager, ce qui soulagea beaucoup les malheureux habitans, et mit une grande économie dans les ressources.

Il récompensa toujours avec magnificence, mais ne fit jamais grâce aux coupables qu'il punissait souvent d'une manière trop cruelle. Il réunit à son armée des Arabes, des Curdes, des Turcomans, des Afgans, des Indiens, et par ce moyen il excitait l'émulation des Persans, qui naturellement orgueilleux et ne pouvant souffrir que les succès de leur chefs fussent attribués à d'autres qu'à eux, se battaient alors dix fois mieux que s'ils eussent été seuls et qu'ils n'eussent pas eu d'étrangers à éclipser ou au moins à égaler.

Après la mort de ce conquérant, l'armée déjà fatiguée depuis long-temps par les longs et pénibles travaux qu'il lui avait fait faire, se désorganisa et se dispersa par petites bandes, lesquelles profitant des troubles auxquels la Perse était alors livrée se répandirent dans toutes les parties et y exercèrent les plus affreux brigandages, pour satisfaire leur inclination destructive et se procurer une existence, que le travail, l'agriculture et les arts ne pouvaient plus leur offrir.

Depuis cette époque l'état militaire de Perse ne fit que décheoir graduellement, sous tous les différens compétiteurs qui s'en disputaient la souveraineté. Les

guerres qu'ils se faisaient se bornaient à quelques rencontres de cavalerie où il restait rarement une centaine d'hommes sur la place ; et comme la discipline dégénérait de plus en plus, il est probable que si la guerre avec la Russie ne se fut pas rallumée, les Persans auraient tout-à-fait perdu la connaissance des armes et auraient été subjugués par leurs voisins, et notamment par les Turcs qui se seraient empressés de se ressaisir des belles possessions qu'ils avaient, avant *Nadir-Schah*, dans l'Azerbidjan et d'où il les chassa plusieurs fois assez honteusement pour leur faire désirer de s'en venger.

Aga-Mohamed-Khan fut celui qui depuis ce conquérant redonna un peu de lustre aux armes persanes, et malgré qu'il fut eunuque, il n'en était pas moins doué, ainsi que fut le célèbre Narsès, son compatriote, de qualités mâles et énergiques, réunies à de grands talens militaires. Il châtia toutes les provinces rebelles dont ses prédécesseurs n'avaient pu venir à bout, reconquit le Korassan, quoiqu'en déshonorant ses victoires par sa conduite avec le vénérable Schah-Roch, qu'il fit torturer jusqu'à la mort, pour lui faire déclarer où il avait déposé ses trésors. Il fit une expédition en Géorgie qui aurait donné un grand lustre à ses armes, s'il ne l'eut pas ternie par sa cruauté, faisant piller, sacager et brûler la malheureuse ville de Téflis, sa capitale, uniquement pour se venger du Prince *Héraclius*, qui avait préféré la protection de la Russie à la sienne. Quelque temps après sa mort,

plusieurs déserteurs russes vinrent se réfugier en Perse et donnèrent les premiers principes de l'exercice européen, ils furent faits officiers et encouragés par un certain *Amed-Khan*, alors Beglierbey de la province de Tébris, ils formèrent quelques bataillons organisés d'une manière si imparfaite, qu'au bout de quelques mois il ne restait pas un homme aux drapeaux.

L'état militaire de Perse retomba donc encore une fois dans le plus grand désordre; et entre cette époque et le moment où l'Ambassade française vint organiser de nouveau et d'une manière bien imparfaite quelques corps d'infanterie, on ne voit pas ce qui a pu empêcher l'armée russe de marcher sur *Téhéran* et de s'emparer de toute la rive gauche de l'Araxe pour laquelle on s'est disputé si long temps et qu'on n'a néanmoins obtenu qu'en partie par la paix dernière : il est certain que les troupes qui lui furent opposées jusqu'en 1800, ne se composaient que de quelques mauvais soldats d'infanterie irrégulière, et de bandes de cavalerie qu'on employait plutôt à faire des incursions en Géorgie pour désoler le pays et en détruire les ressources, qu'à faire une guerre réelle. L'artillerie (elle existe encore aujourd'hui) se bornait à quelques petites pièces d'une et demie et deux livres de balle, portées à dos de chameau. Tous ces moyens réunis n'étaient pas assez redoutables pour empêcher des soldats comme les Russes d'entrer et de se maintenir en Perse, s'ils eussent été commandés par des hommes qui connussent la valeur réelle des Persans, leur manière de se battre, et surtout

la nature de leurs ressources, chose qui n'a jamais existé en Géorgie. A l'exception de Mr. de *Tzitzianoff* aucun des officiers généraux revêtus de cet important commandement n'a connu le système convenable à employer contre cette nation qu'on peut vaincre aisément et réduire en peu de temps, sans user de grands moyens. Cette extrême foiblesse n'aura cependant pas échappé à l'attention du commandant actuel, aussi distingué par ses qualités militaires que par ses connaissances qui constituent l'homme d'état.

Ce fut à cette époque que le Roi envoya en Azerbidjan son second fils *Abas-Mirza*, quoique fort jeune encore, pour diriger les opérations militaires, et dès ce moment tout prit une face nouvelle. Le Prince mit le plus d'ordre possible parmi les soldats irréguliers, qui étaient pour ainsi dire les seuls dont il pouvait disposer. Il accueillit tous les déserteurs russes, les chargea de former plusieurs corps et d'exercer les hommes; il commença à s'instruire lui-même, avec un zèle étonnant et une rare activité, il fit entrevoir dès ce moment les talens et les brillantes qualités qui l'on si éminemment distingué depuis.

L'organisation gagna ainsi sous sa direction de jour en jour, mais ce ne fut réellement que quand le général Gardanne arriva avec quelques officiers français, qu'on eut quelque chose qui ressemblait à des soldats, quoique ceux qui furent formés alors se ressentissent de la négligence des organisateurs qui en fesaient une plaisanterie. D'un autre côté, le manque d'armes et

d'argent empêchait le Prince de les mettre dans un état supportable, et comme il n'avait pas les moyens de leur donner des uniformes, il y pourvut, en leur faisant faire des robes toutes de la même couleur et boutonnées devant la poitrine pour leur donner l'air un peu plus militaire; il fit mettre des bayonnettes à tous les fusils qui pouvaient les recevoir; on répara les vieilles armes qui depuis *Nadir-Schah* dépérissaient dans les arsenaux; au lieu de giberne on donna à chaque homme, pour y mettre ses cartouches, un petit sac en cuir attaché par devant en dessous de la ceinture, ce qui était aussi dangereux qu'incommode (Pl. 43.); en un mot, on fit tout ce que de petits moyens pouvaient permettre, et ce n'est qu'en dernier lieu, quand les circonstances mirent la Perse en relation intime avec l'Angleterre, et en reçut des subsides, qu'elle porta son armée au point où elle est actuellement, et dont je parlerai plus tard quand j'en serai à l'article des troupes régulières de toutes armes.

Le Prince commande toujours l'armée quand elle est employée en totalité, mais quand on en détache quelque partie pour des expéditions qui ne demandent qu'un certain nombre de troupes, il en donne le commandement à des *Khans*, qui ne lui font jamais que des bévues, et qui sont presque toujours le plus ridicule assemblage d'orgueil, de sottise, d'ignorance et même assez souvent de lâcheté. Cela n'a pas empêché, malgré tout ce qu'on a pu lui dire à cet égard, qu'il ne leur ait continué sa confiance dans bien des

occasions; et plus ils ont fait de fautes, plus il a semblé leur marquer de bienveillance. Je lui en fis moi-même un jour des représentations très-sérieuses, au sujet d'une expédition dont il donna le commandement à un de ses parens, et de laquelle je devais être. Comme il ne voulait rien entendre la-dessus, je finis par le prier de donner mes troupes à qui bon lui semblerait, en l'assurant que je n'irais pas servir sous les ordres d'un homme qui avait fui lâchement plusieurs fois et causé la perte de deux corps qu'on lui avait donnés à conduire. Le Prince voyant que j'avais pris mon parti fut assez bon pour suivre en cela mon avis, et me rendit indépendant de son cher cousin, avec les troupes régulières qui étaient sous mes ordres.

L'entêtement du Prince dans cette circonstance était d'autant plus blâmable que, depuis qu'il a acquis des connaissances militaires, il est à même de sentir combien il est important de ne confier des commandemens de cette sorte qu'à des hommes capables de les conduire et qui aient au moins une idée de géographie, ce qui n'existe cependant chez aucun des généraux persans. La plupart n'ont jamais vu de cartes, le peu qu'on y en trouve, ont été apportées par les Européens, encore sont elles toutes fort inexactes. Au reste, quand elles seraient de la plus grande perfection, à quoi pourraient-elles servir à des gens qui n'en ont pas la première idée, et qui en les voyant demandent ce que signifie ce barbouillage et à quoi il peut être utile? Telle était la question que fit un

jour le *Sardar-Emin-Khan*, cousin du Prince, à qui on en présentait une. Ces soi-disans généraux ne font la guerre que sur des ouï-dire, marchent en aveugles et ne savent même pas s'orienter. Ils vont d'un lieu à un autre sans avoir une idée des localités, en se faisant simplement guider par des misérables qui se disent pratiques des pays où l'on agit et qu'ils sont forcés de croire sur parole; aussi arrive-t-il quelquefois que ces guides, qui ne sont pour la plupart du temps que des émissaires de l'ennemi, après s'être rendus utiles pendant quelques jours, finissent par conduire des corps entiers dans des embuscades, après quoi ils disparaissent. Nous en eûmes malheureusement un exemple dans la campagne de 1812, dans laquelle un détachement de six cents cavaliers fut entraîné de cette manière au milieu du camp russe, où il fut taillé en pièces, à l'exception de quatre ou cinq hommes, qui vinrent en porter la nouvelle à *Tébris*.

Mais la manière de tenir conseil et de délibérer sur les opérations de guerre est bien autrement singulière, et quelque soient les inconvéniens qu'ils en aient éprouvé, on n'a pu réussir jusqu'à présent à les faire changer de méthode.

On croirait sans doute que quand le Prince-Royal veut combiner un plan il y met tout le secret possible, et que tout ce qui se dit ou se fait à cette occasion est à huis-clos: c'est précisément tout le contraire; il assemble les Grands, les Ministres, entre en matière avec eux, mais quelque soit la nature de la délibération, l'usage du pays

veut que les domestiques soient continuellement aux portes et même dans l'appartement. On a eu beau dire, on n'a jamais pu, même dans les circonstances les plus importantes, décider les maîtres à les faire éloigner. Il suit de-là, qu'à la fin d'une conférence, qui aurait dû être très-secrète, où l'on a décidé qu'on ferait telle ou telle opération, deux heures après c'est le bruit de tout le camp, et pas un seul soldat n'ignore quelle sera la marche de l'armée. Aussi les Russes ont-ils toujours été parfaitement instruits de ce que l'on devait tenter contre eux, et se sont par conséquent toujours trouvés en mesure de bien recevoir les Persans, qui croyant les surprendre se trouvaient presque toujours surpris eux-mêmes. Les grandes pertes qu'ils ont faites en plusieurs occasions semblables ne les ont pas corrigés et ils ont continué à suivre la même routine.

Le Prince-Royal le reconnut une fois dans une occasion qui pensa lui être bien funeste. Dans le mois de Septembre 1812, on eut avis qu'un corps russe, commandé par Monsieur de *Kotlérowsky*, se portait sur l'*Araxe* pour venir reprendre le fort de *Lankaran*, que j'avais surpris quelques mois avant, et pénétrer dans *Ardebil*. Le Prince prit de suite et publiquement la détermination de marcher à sa rencontre ; j'étais alors absent et n'en appris la nouvelle qu'à mon retour le lendemain. S. A. R. me fit appeler et me fit l'honneur de me demander mon avis sur cette opération, je fis mon possible pour la dissuader de l'entreprendre, lui faisant sentir combien elle était inconséquente, et

lui représentant que les Russes obligés de venir chercher un gué à *Oslanduz* avaient à traverser beaucoup de mauvais pays qui les fatigueraient, qu'ensuite après leur passage, il serait facile d'inquiéter leurs derrières, en jetant dans le *Mogan* un corps considérable de cavalerie qui intercepterait leurs communications et les priverait de vivres, qu'ainsi ils seraient obligés de se retirer avant même d'avoir vu son armée qui, placée au point central d'*Ahar*, serait à même de se porter en un jour ou deux sur les points qui sembleraient sérieusement menacés. Le Prince ne voulut rien entendre et me dit crument que pour cette fois il en ferait à sa tête; je me doutai bien qu'il n'avait pris cette résolution, que d'après les conseils de deux jeunes officiers anglais, dont l'un commandait une batterie de 20 pièces d'artillerie à cheval, et que ceux-ci n'agissaient que du consentement de leur Ambassadeur, (*) qui avait ses raisons pour en agir ainsi; je lui dis donc que puisqu'il était absolument résolu de faire une telle démarche, je lui conseillais de prendre de bonnes précautions et qu'en conséquence il me permit de rassembler toute la cavalerie, avec la-

(*) Celui-ci avait reçu depuis long-temps, par Mr. de *Vezelago* capitaine de haut bord et commandant les forces maritimes de S. M. L'Empereur, sur la mer Caspienne, la ratification officielle de la paix, entre cette dernière puissance et la Grande-Bretagne; il n'en continua pas moins à opposer les officiers anglais à l'armée Russe, malgré toutes les observations qui lui furent faites à cet égard, et desquelles il ne tint aucun compte. A l'époque dont je parle, et quand le Prince voulut partir pour se rapprocher de

quelle je pourrais au moins protéger la retraite à laquelle il serait immanquablement forcé, et qui pourrait bien se convertir en déroute si elle n'était soutenue par cette arme. Il était tellement persuadé du succès qu'il me railla, disant qu'il avait déjà donné à toute la cavalerie l'ordre de se porter sur un autre point, n'en ayant aucun besoin dans cette occasion. Vivement piqué de cette réponse, je l'assurai en me retirant que sous peu de jours il rendrait plus de justice à mon expérience. Je n'eus malheureusement que trop raison : Monsieur de Kotlérowsky instruit de ses desseins et prévenu de tous ses mouvemens, au lieu de passer l'*Araxe* à *Oslanduz*, comme il en avait d'abord eu le projet, effectua son passage quelques milles plus haut et vint, le 1 Octobre à 10 heures du matin, attaquer en même temps le flanc gauche et les derrières de l'armée persane. La confusion se mit partout, malgré les efforts du brave major Christie qui se battit fort bien, mais qui blessé et pris par les Kosaques qui le reconnurent pour Anglais, fut mis en pièces, d'après un manifeste de Monsieur de Kotlérowsky. Ce général avait su qu'au mépris de la nou-

l'*Araxe*, Messieurs L..... et C.... qui tenaient beaucoup au commandement de leur corps, furent chez leur Ambassadeur pour savoir de quelle manière ils devaient se conduire dans cette circonstance; celui-ci mis la main devant ses yeux, disant qu'il ne voulait rien voir, et qu'ils pourraient faire comme ils voudraient. Il savait bien que ces jeunes officiers n'auraient pas renoncé volontiers au commandement de leurs troupes, et encore moins aux énormes émolumens qu'elles leur rapportaient.

velle alliance qui unissait les deux nations, ces officiers étaient dans les rangs ennemis et il avait ordonné de les saisir morts ou vifs. Le capitaine L.... aussi prudent que son compagnon était brave, lacha le pied dès le commencement de l'affaire et abandonna toute son artillerie dont les Russes s'emparèrent ainsi que des munitions et de tout le camp. Les débris de l'armée persane se sauvèrent à *Tébris* où je commandais alors. Le Prince me fit l'honneur de m'écrire, en me témoignant le regret de n'avoir pas suivi mes avis, il me recommandait de mettre tout en usage pour faire renouveler promptement le matériel de l'artillerie qui était complètement perdu; et d'envoyer des tentes dont on n'avait pu sauver une seule.

Les soldats russes firent dans cette action un immense butin, tant en or et argent qu'en pierreries, vaisselle, schals, robes, plateaux, caillaux, etc. Tout cela se vendait quelques jours après dans le camp à vil prix. Les effets des officiers anglais ainsi que ceux de leur chirurgien s'y trouvaient également compris. Quoique Sir G. O. les eut tacitement autorisés à se trouver à cette affaire, au mépris de la nouvelle alliance, cela n'empêcha pas qu'il n'écrivit officiellement aux généraux Retischeff et Kotlérowski pour réclamer les effets de ces officiers, sous prétexte qu'ils n'étaient là que pour régler quelques affaires d'administration. Cependant le major Christie avait bien évidemment été blessé et pris à la tête du corps qu'il commandait.

L'armée persane est plus ou moins forte suivant l'en-

nemi auquel l'on a affaire. Elle est peu nombreuse si l'on n'a que des Turcs à combattre, ceux-ci ne sont pas à redouter dans la *Natolie*. Les Curdes qui se trouvent entr'eux et les Persans peuvent suffire pour les contenir. Pendant toute la guerre dernière avec la Russie les Persans ont mis plus de *cinquante mille* hommes en campagne dont les deux tiers étaient composés de cavalerie irrégulière; cependant si le cas l'exigeait la Perse pourrait fort aisément en mettre deux cent mille bien armés sur pied, dont cent cinquante mille de cavalerie; et dans celui d'une invasion, toute la population devant prendre les armes, le nombre des combattans doublerait et au-delà, surtout si les provinces aujourd'hui indépendantes, telles que le *Korassan* n'étaient plus en rebellion et se mettaient de la partie. La Perse peut encore disposer dans ce cas de plus de 30,000 Curdes, qui ne sont certainement pas leurs plus mauvaises troupes, car selon moi leur cavalerie est aussi bonne que celle des Mameloucks.

J'ai dit plus haut que l'armée irrégulière n'est jamais permanente, mais à bien prendre, l'armée régulière ne l'est guère davantage. Le Prince par des raisons d'économie renvoie toujours la moitié des hommes de chaque régiment dans ses foyers. Du moment où ils y sont arrivées, il ne leur donne plus ni paye, ni vivres; les soldats ont des congés pour trois, quatre ou six mois, à l'expiration desquels ils doivent se représenter aux drapeaux. Si la paix continue, on les licencie tout-à-fait, mais ils sont néanmoins toujours

soldats et reçoivent en conséquence tous les ans, chacun deux ou trois *karwards* de grains ; ils sont donc obligés de rentrer dans les cadres de leurs corps à la première réquisition qui leur en est faite.

Lorsque la guerre est peu active, ou pendant les quartiers d'hiver, on se contente de les rassembler une fois par mois pour les exercer deux ou trois jours, ils reçoivent alors les vivres; mais pour ce temps seulement, et la ration est composée de pain et de fromage.

Les officiers sont payés en temps de paix comme en temps de guerre et n'en font pas mieux leur service pour cela.

CHAPITRE XXXIII.

DES TROUPES IRRÉGULIÈRES ET DE LEUR MANIÈRE DE COMBATTRE.

Les troupes irrégulières de l'armée sont divisées en beaucoup de classes, et comme chacune d'elles a une composition particulière, je décrirai ici leur organisation, leur nombre, et leurs différentes manières de faire la guerre.

La principale force de la Perse consiste, ainsi que chez tous les Orientaux, dans la cavalerie, qui est toujours chez eux trois ou quatre fois plus nombreuse que l'infanterie.

La première cavalerie du royaume est celle des *Kazal-bach* ou cuirassiers irréguliers ; la forme de leurs armes est fort ancienne, on la retrouve à peu de chose près sur d'antiques trophées perses et sur quelques bas-reliefs, qui furent faits pour éterniser quelques-unes de leurs victoires. Ces cuirassiers sont au nombre de 20,000 répandus dans tout l'Empire, et 4,000 sont toujours près de la personne du Roi en campagne et en route ; ils sont réputés fort braves quand il se battent contre les Turcs, mais comme ils n'ont jamais eu affaire à des troupes européennes, ils ne peuvent s'accoutumer au canon dont le bruit les importune et

les déroute absolument. Ils sont tous fort bien montés sur de grands chevaux turcomans, ils ne se servent jamais d'armes à feu et ne font usage que de la lance et du sabre; ils ont pour armes défensives des casques de fer doré, autour desquels sont des garnitures de mailles d'aciers qui leur garantissent le cou et qui retombent sur leurs épaules. Leurs cuirasses sont également faites de côtes de mailles en forme de chemise dont les manches ne descendent que jusqu'au coude pour éviter un trop grand poids; l'avant bras gauche porte un bouclier rond fait en forme d'écu, et au droit un brassard terminé par un gantelet armé (Pl. 44.). Les lances dont ils se servent sont fort légères, le fer en est aigu et les bâtons assez généralement faits de bambous élastiques de 13 à 14 pieds de longueur, mais d'une dureté telle qu'on a beaucoup de peine à les couper avec le meilleur sabre; ils ne les manient pas comme les Européens en-dessous du bras droit; mais seulement à la main, le poignet levé au-dessus de la tête comme s'ils voulaient les lancer bien loin en avant.

Quand ces troupes ont affaire aux Turcs elles n'employent jamais cette arme que pour les rompre et seulement jusqu'à ce que l'ennemi ait tourné le dos, alors ils font usage de leurs sabres avec lesquels ils deviennent bien plus redoutables, car il est peu d'hommes qui puissent se vanter de les manier aussi bien qu'eux.

Le Prince leur donne comme à tous les cavaliers

irréguliers, une fois pour toute, des armes et un cheval qu'ils sont obligés de remplacer de leurs propres deniers, quand il est hors de service ou s'il vient à crever, à moins que ce ne soit à la suite des évènemens de la guerre, car alors le Souverain leur en fournit d'autres ou leur donne 20 tomans pour les remplacer. Ils en ont 24 de solde pour se nourrir et s'entretenir eux et leurs chevaux; on y ajoute cependant 3 ou 4 *karwards* par an pour la subsistance de ceux-ci.

La seconde cavalerie est celle des *Golams* dont j'ai déjà parlé. Ce mot signifie esclave, et ceux qui le portaient jadis n'étaient que des misérables dont le Souverain se servait pour les emplois les plus vils: mais aujourd'hui c'est un titre respectable. Les *Golams* du Roi au nombre de quelques mille sont choisis parmi la fleur de la jeunesse persane. Les Princes ont aussi leurs *Golams* qui à la guerre prennent rang après ceux du Roi; ils sont tous montés avec des chevaux arabes et forment la garde particulière du Roi en campagne; ils s'exercent sans relâche, aussi sont ils d'une adresse inconcevable. Toutes les armes leur sont familières, mais ils ne se servent jamais à l'ennemi que de la carabine, du pistolet et du sabre. Leur solde n'est pas fixée et dépend entièrement de la volonté du Souverain; quelques-uns d'entr'eux n'ont que 20 tomans de solde, tandis que d'autres en ont jusqu'à 60. Cette différence dans le traitement est arbitraire et ne provient pas de celle des grades. Tous les *Golams* sont égaux et ne sont pas soumis à cette hiérachie de pouvoirs qui existe dans les

autres corps. Ils ne connaissent qu'un chef après le Roi et ne se battent en corps que lorsqu'ils sont conduit par lui. On leur fournit aussi quelques sacs de blé et d'orge, ainsi qu'à tous les autres cavaliers du royaume, ces grains proviennent des domaines particuliers du Roi.

La troisième cavalerie, et la plus utile, est celle des *Golams - Toufangchis*, ce sont des hommes qui ayant la même institution que les *Golams*, sont organisés, montés et armés comme eux, et qui, à l'instar de nos dragons européens, sont destinés à se porter avec rapidité sur un point quelconque pour y faire le coup de fusil à pied; en conséquence au lieu de carabines, ils ont de longs mousquets à canon rayés, qui portent à leur extrémité des fourches de bois à deux branches, pour les supporter quand ils ajustent. Quelques-uns d'entr'eux tiennent les chevaux et les autres se portent en avant à de certaines distances pour tirailler, leur position est alors singulièrement gênante et il ne faut rien moins qu'une longue habitude pour pouvoir s'y ployer. Au lieu de tirer debout, ce qu'ils ne font jamais, ils s'accroupissent ou se mettent sur leurs genoux, et toujours assez courbés pour que le canon du mousquet soit horizontal à deux pieds au-dessus de terre qui est la longueur de la fourche (Pl. 45.).

Quand le cas exige qu'ils montent à cheval et qu'ils chargent l'ennemi, ils redeviennent aussitôt cavaliers et rivalisent de bravoure, de force et d'adresse avec les *Golams* auxquels ils se joignent souvent dans ces occasions. Leur nombre est considérable et ils se sont

grandement distingués dans la guerre dernière, particulièrement à la reprise de *Lankaran* dont ils formaient la garnison et où ils ont bravement soutenu trois assauts vigoureux, commandés en personne par le lieutenant-général *Kotlérowski* qui, comme je l'ai déjà dit autre part, y fut dangereusement blessé et qui perdit dans cette action plusieurs officiers du brave régiment dont il était le chef (les grenadiers de *Kerson*). La solde des *Golams-Toufangchis* est en tout la même que celle des *Golams* auxquels ils sont assimilés, faisant comme eux partie de la garde royale.

Vient ensuite la cavalerie provinciale que l'on désigne tout simplement par le nom de *Hatly* (cavalerie) on y ajoute celui du pays auquel elle appartient et celui des *Khans* ou *Beys* qui les commandent. Cette troupe est très-nombreuse et forme la presque totalité des forces de l'empire : elle a un chef pour chaque province sous les ordres duquel sont les commandans particuliers qui ont chacun un nombre déterminé d'hommes qui leur sont subordonnés ; ils n'ont aucune régularité dans leurs armes, car quelques-uns portent des fusils tandis que les autres ont des lances. Cette troupe est très-médiocrement montée en comparaison des autres corps de cavalerie dont j'ai parlé, ce qui ne les empêche pas d'être fort braves et remplis de la meilleure volonté, une fois qu'ils sont hors de chez eux ; mais il n'est pas toujours facile de les en arracher, surtout en hiver. On les emploie à tout; ils ne sont cependant jamais bien redoutables, si on

ne les fait soutenir par quelques corps d'élite. Alors seulement ils rivalisent d'émulation et se battent avec acharnement; ils sont montés et armés par les mêmes moyens que les autres corps de cavalerie, leur solde est de 15 tomans avec 3 *karwards* à l'année; leurs places sont reversibles à leurs enfans, et quand ils ne peuvent ou ne veulent pas entrer en campagne, il suffit qu'ils mettent à leur place leurs fils, leurs neveux, ou quelques-uns de leurs parens pour satisfaire les chefs, qui tiennent plutôt au nombre qu'à la qualité des hommes.

L'*hatly* de la province d'*Ouroumêa*, c'est-à-dire, les *Afchards* fait cependant exception sous le rapport de la désorganisation qu'on reproche à ces corps. Les hommes sont tous choisis, bien montés, bien armés et par-dessus tout commandés par des braves. Cet état particulier a plusieurs causes; d'abord, ils sont Turcomans et par conséquent beaucoup plus curieux du métier des armes que les Persans proprement dits; ensuite comme voisins de la frontière, ils seraient continuellement exposés aux incursions des Curdes et des Turcs s'ils ne se maintenaient sur un pied respectable et capable d'en imposer à d'aussi mauvais voisins. Enfin jouissant de temps immémorial de la réputation justement mérité d'être les meilleurs et les plus braves cavaliers de la Perse, ils ont l'amour-propre de vouloir justifier l'opinion qu'on a d'eux à cet égard et ils sacrifieraient le nécessaire, plutôt que de ne pas paraître avec de beaux chevaux et de belles armes, qui font assez

souvent toute leur richesse. Il faut convenir cependant que la crainte de les perdre paralyse souvent le courage des plus braves soldats.

Ils sont divisés par classes, c'est-à-dire que ceux qui sont armés de carabines sont sous le commandement d'un chef particulier et ne se mêlent pas avec ceux qui ont des lances ; ces derniers sont égalément réunis en corps. Quelque soit la dextérité remarquable avec laquelle ils manient cette arme, ils sont incomparablement plus à craindre avec leur javelots, qui sont faits d'un seul morceau de fer de trois pieds et demi de longueur ; une des extrémités est terminée par une lame à trois côtés semblable à celle d'une lance très-aigue, et l'autre porte deux saillies ou boutons distans de six pouces l'un de l'autre ; ils portent toujours deux de ces javelots dans un fourreau placé presqu'horisontalement sous la cuisse droite et fixé après le quartier de la selle, par une double sangle bien serrée qui passe par dessus, comme celles que nous nommons *surfaix.* Ils emploient ces armes avec beaucoup de succès contre les Turcs qui les craignent singulièrement. Ce n'est qu'avec beaucoup de pratique et de force qu'on parvient à les lancer avec perfection. Les *Afchards* qui y sont fort experts, les saisissent par le milieu et les balancent perpendiculairement de devant en arrière, sans ajuster l'objet qu'ils veulent atteindre ; ils ne les portent en-dessus de la tête et ne les mettent en ligne horisontale que quand ils ont fait le mouvement nécessaire pour les lancer. On est étonné de voir avec quelle justesse ils lancent cette

arme à une distance de plus de 40 pas, au grand galop de leurs chevaux. La plûpart de ces hommes ne descendent pas de cheval pour les ramasser, et les saisissent à terre au grand galop, avec une adresse inconcevable. Les Turcs, pour les éviter, se couchent totalement sur les leurs, et regardant en arrière, autant que cette position peut le leur permettre, ils tendent le bras en arrière pour tâcher de les détourner avec leurs sabres, ce qui leur réussit bien rarement. (Pl. 46.)

La dernière cavalerie du pays, la plus mauvaise sans contredit est celle dite *Azary*. Elle est montée et armée par le Souverain, et les hommes qui la composent sont obligés d'avoir continuellement leurs chevaux disponibles. Ils n'ont point de solde, et s'il arrive qu'ils entrent en campagne, ils n'y reçoivent que les vivres et les fourrages. Cette misérable cavalerie est pitoyable à voir quand on l'assemble, ce qui n'arrive pas souvent; on n'aperçoit que des vieillards, qui n'ont quelquefois pas monté à cheval depuis plus de vingt ans, les uns armés de vieilles carabines couvertes de rouille, et dont les bois sont vermoulus, d'autres de sabres ou de lances, qu'on dirait n'avoir pas vu le jour depuis un siècle. Ceux-ci envoyent à leur place dans un aussi brillant équipage des enfans de dix à douze ans montés sur des chevaux boiteux ou borgnes, et aussi sur des jumens qui n'ont jamais porté la selle; ceux-là se font remplacer par leurs domestiques, et c'est encore ce qu'il y a de mieux; car pour peu que

ces gens aient à être employés, ils obligent leurs maîtres à leur donner de bons chevaux et de bonnes armes, afin de n'être pas pris pour le compte d'autrui.

Le Roi a aussi pour sa garde un corps d'infanterie de douze mille hommes, dont il a donné le commandement à un Géorgien, qui les a disciplinés jusqu'à un certain point. Ils sont choisis parmi les plus beaux hommes et les meilleurs tireurs du royaume, on les nomme *Djanbas*, ils sont tous vêtus uniformément de robes rouges très-courtes, et armés de longs fusils, sans bayonnettes, qui pèsent plus de vingt livres ; ils ne font pas usage de cartouches, et chargent simplement avec de la poudre et des balles sans boure, ce qui ne les empêche pas de tirer très-loin et fort juste. (Pl. 47.) Leur solde n'est pas considérable, parce qu'ils sont logés, nourris et vêtus par le Roi qui n'ajoute que douze tomans par an, avec un supplément de deux ou trois *karwards* à ceux qui sont mariés, pour les aider à entretenir leurs familles.

Le Roi a ensuite un autre corps d'élite de près de quarante mille hommes, dont la majeure partie est composée de *Kadjards*, et bien que ce corps ne soit pas permanent, il peut néanmoins être rassemblé en fort peu de jours, étant dispersé sur un rayon de quinze à vingt lieues autour de la capitale, ces gens sont fort braves, et à l'époque de la paix, le Roi avait déjà donné des ordres, pour qu'il en fut formé quarante bataillons réguliers qui, avec dix régimens de lanciers, qu'il voulait également avoir, devaient former un corps de réserve de trente mille hommes, auxquels il vou-

lait attacher 30 pièces de canon; ce corps devait rester continuellement près de lui à *Téhéran*, mais la conclusion de la paix empêcha la complète exécution de cette mesure qui avait déjà reçu un bon commencement, puisque son artillerie était déjà formée et bien servie. Ce corps de 40 mille hommes se nomme *Schay-Toufangchis* (fusiliers du Roi) ils sont armés comme les précédens, et ont la même manière de combattre, c'est-à-dire, sans ordre et sans principes.

Malgré leur mérite particulier et une sorte de faveur, ils sont pour la plupart fort misérables, et couverts de haillons; la solde entière de douze tomans ne leur est accordée que quand ils sont en campagne où ils reçoivent encore les vivres; mais en temps de paix ils sont réduits à six tomans auxquels on ajoute comme par grâce deux ou trois *karwards* pour leur subsistance.

La manière de faire la guerre de toutes les troupes irrégulières n'a pas subi d'altération depuis plusieurs siècles, elles se rassemblent par masses, s'excitent, s'encouragent mutuellement par des cris et d'affreux hurlemens auxquels l'ennemi répond avec la même fureur. On se fusille de fort loin et jamais l'infanterie n'en vient aux mains. La cavalerie par bandes énormes, se présente, tatonne toujours fort long-temps avant de se décider à charger, et n'en vient là que quand les cris les ont stimulés et que quelques uns d'entr'eux les enlèvent avec les mots *allaa*. Le parti qui fait tourner le dos à l'autre le poursuit avec acharnement, et comme dès lors on ne voit plus que confusion, une seule charge bien

fournie donne quelquefois la victoire si, comme cela arrive presque toujours, il n'y a point de réserve pour arrêter les vainqueurs. Ils sont fort adroits pour dresser des embuscades, et c'est peut-être le seul cas où l'on puisse obtenir d'eux un peu de silence. Quant à leurs ruses de guerre, elles ne sont pas bien dangereuses et il faut qu'ils aient affaire à des hommes aussi stupides dans ce métier que le sont les Turcs pour s'y laisser prendre, comme ils le firent en Azerbidjan dans leur dernière guerre contre *Nadir-Schah*. Celui-ci qui était beaucoup plus faible qu'eux et qui ne pouvait terminer cette campagne que par une bataille qu'il eut le talent de leur faire accepter et dans laquelle il les détruisit, avait dans une seule nuit fait creuser, sur une étendue immense, un fossé large et profond rempli de piquets aiguisés: il fit couvrir cette tranchée avec des claies d'osier, sur lesquelles on étendit de la terre. Il avait préalablement fait laisser çà et là, quelques passages étroits pour faciliter la retraite des hommes d'infanterie qu'il avait jeté de l'autre côté de ces embuches, et qui a un signal convenu devait feindre de fuir en désordre; il cacha dans un bois qui flanquait sa droite, un corps considérable de cavalerie, laissa peu de troupes et quelques pièces d'artillerie seulement, derrière le fossé, puis sur le soir il commença à faire escarmoucher par les tirailleurs qui étaient en avant, afin d'attirer les masses ennemies sur lesquelles il fit dès-lors faire un feu d'artillerie très-vif, pour les engager à la charge; voyant cependant que malgré leur nombre, elles ne se mettaient en mouvement qu'avec

beaucoup de précautions, il fit tout-à-coup retirer ses pièces ainsi que son infanterie et eut l'air de se replier avec confusion comme dans une déroute; les Turcs en voyant ce mouvement et croyant que *Nadir-Schah* voulait profiter de la nuit qui s'approchait pour leur échaper, chargèrent impétueusement avec toute leur cavalerie, et arrivés au fossé s'y abimèrent au nombre de 15,000 hommes. Le corps qui était dans le bois sortit alors brusquement sur les flancs et les derrières de l'armée et tailla en pièces la majeure partie de son infanterie, qui perdit dans cette occasion plus de 20,000 hommes, tant tués que prisonniers.

J'ai déjà dit que les troupes irrégulières faisaient la guerre sans aucun plan, en effet ils se portent toujours au-devant de l'ennemi sans songer aux difficultés qu'ils peuvent rencontrer pour le joindre; ils attaquent sans s'inquiéter des suites, et quand ils sont battus, ils sont presque toujours détruits, parce qu'ils ne prévoyent jamais la retraite ni les moyens de l'assurer. Il faut cependant convenir que cette manière de combattre a éprouvé des changemens avantageux sous le Prince *Abas-Mirza* qui n'ayant fait la guerre depuis quelque temps qu'avec les troupes régulières, s'est pénétré du système européen et qu'il entend déjà assez bien la tactique pour ne plus commettre des fautes aussi grossières; aussi obtiendra-t-il des avantages certains chaque fois qu'il n'aura affaire qu'à des Turcs, ou à toute autre espèce de troupes asiatiques.

CHAPITRE XXXIV.

DES TROUPES RÉGULIÈRES, DE LEUR ORGANISATION ET DE LEUR NOMBRE.

L'ARMÉE régulière de Perse est composée d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie: on a vu dans un des chapitre précédens, comment la première de ces armes avait commencé à être organisée; mais ne considérant comme l'étant réellement que les troupes qui ont été formées en dernier lieu, c'est-à-dire, depuis cinq ans, je ferai connaître ici les circonstances qui ont amené cet Empire à avoir une armée sur le pied européen, et celles qui se trouvant depuis en opposition avec la politique de l'Angleterre, engagèrent cette puissance à mettre tout en usage pour qu'elle fut détruite et que les lumières qui pourraient servir à la réorganiser de nouveau fussent à jamais éteintes; c'est cependant à quoi elle n'est pas parvenue et ne parviendra pas tant que le Prince-Royal *Abas-Mirza* existera, et qu'il conservera son goût pour la tactique européenne.

Le gouvernement anglais tout en affectant de présenter comme chimérique l'intention qu'il supposait à

la France de l'attaquer dans l'Inde, n'était cependant pas sans inquiétude sur une telle entreprise qui aurait pu le ruiner à jamais, et le forcer à une paix honteuse. Il mit donc tous ses soins à prévenir une chose, devenue d'autant plus possible, que les Persans semblèrent prendre tout d'un coup, sous la direction des officiers français qui accompagnaient l'ambassade du général Gardanne, une attitude militaire faite pour les rendre bien formidables à leurs ennemis, si l'ambassadeur n'eut pas joint à son incapacité naturelle, l'insouciance et l'ignorance la plus complette des usages du pays.

L'Angleterre n'eut donc d'autres ressources à cette époque que de contrebalancer avec de l'or l'influence qu'avaient prise les Français en Perse, et la compagnie des Indes y envoya à cet effet le général *Malcolm* accompagnée d'une suite nombreuse et brillante. Dès son arrivée il commença par semer l'or à pleines mains. Il donnait vingt tomans pour une simple commission, et cinquante pour un bain. Il faisait des cadeaux magnifiques aux ministres, aux Grands de la cour et aux personnes qui venaient lui offrir leurs bons offices près du Souverain. On sent bien que celui-ci, connu pour être grand amateur d'or et qu'on voulait éblouir avec ce métal, ne vit pas indifféremment arriver chez lui des gens qui employaient de tels argumens. Il ne tarda donc pas à prêter l'oreille, quoique d'abord secrètement, aux propositions qui lui furent faites d'éconduire les Français. Il était cependant fort embarrassé;

d'un côté il redoutait les Turcs, sur le cabinet desquels il savait que la France avait une influence bien marquée, et de l'autre la Russie l'inquiétait encore bien davantage. C'est ainsi que partagé entre la France et l'Angleterre, il ne savait comment se conduire pour se maintenir en bonne intelligence avec l'une et attraper l'argent de l'autre. Voyant cependant à la fin qu'il n'y avait pas de milieu et qu'il fallait faire un choix, il ne put résister aux nombreux et magnifiques présens qu'il reçut de l'ambassadeur et encore moins à la promesse d'un subside, mot si doux depuis long-temps aux plus superbes oreilles. Il promit donc tout ce qu'on voulut avec d'autant plus de sécurité, qu'il ne s'attendait pas que la connaissance de ce fait produirait un éclat aussi indécent que celui qui eut lieu. Le général Gardanne instruit de toutes les particularités de cette espèce de convention, se sachant soutenu de tous les Grands du royaume qui détestaient les Anglais, et qui ne le lui avaient pas caché; ce général, dis-je, s'il eut eu le moindre tact du métier qu'il faisait, aurait pu tirer un grand avantage de l'effet que fit cette publication sur l'esprit de la noblesse et des troupes pour décider le Roi à retirer sa parole, d'autant mieux qu'il n'en était pas fort éloigné et qu'il sentait fort bien que sa conduite dans cette affaire n'était ni noble, ni peut-être d'une saine politique. Mais le général Gardanne au lieu de faire les démarches convenables et de tourner adroitement cette circonstance à son avantage, pour acquérir plus

d'influence que jamais dans le pays, en se servant comme il l'aurait dû du nom de son maître assez puissant alors pour être redouté, fit tout le contraire et débuta par un éclat scandaleux, criant à tue-tête qu'il voulait partir à l'heure même. Cette conduite peu mesurée commença par indisposer beaucoup de personnes contre lui. Malgré cette maladresse tout n'était cependant pas perdu; le Roi était intimidé et il se serait incontestablement dédit, si le général Gardanne avait eu le bon esprit de se calmer et de redevenir ambassadeur après avoir fait le grenadier; mais il ne voulut entendre à rien quelles que fussent les représentations de tous les officiers attachés à l'ambassade, dans le nombre desquels il y en avait certainement d'un grand mérite, et il partit comme il l'avait annoncé. Le Roi lui envoya successivement les personnes les plus distinguées de sa Cour avec ordre de se jeter à ses pieds pour l'engager à revenir, lui faisant promettre sur son honneur qu'il serait satisfait en tout point, mais il persista dans son malheureux entêtement et retourna en France où il trouva le sort qu'il n'avait que trop mérité. Les Anglais se voyant alors sans concurrens, ne firent plus d'aussi grands frais et restèrent assez long-temps en stagnation, faisant seulement de temps à autre quelques présens d'argent pour conserver les bonnes grâces du Roi. Le général *Malcolm* fut bientôt rappelé, et sir *Harford Jones* eut sa place avec le titre d'ambassadeur du Roi et de la Compagnie. Ce fut sous lui qu'on commença

l'organisation de quelques corps, pour la formation desquels il donna de l'argent, mais en s'opposant par toutes sortes de voies à ce qu'on organisât de la cavalerie régulière. Son gouvernement ayant enfin décidé que le plénipotentiaire qui serait en Perse agirait seulement au nom du Roi, on remplaça sir *Harford Jones* par *sir G.... O....* Celui-ci fut chargé de faire un traité d'alliance avec le Roi, d'après lequel il lui serait payé un subside de deux cent mille livres sterlings, qui devait servir à lever et entretenir un corps de douze mille hommes d'infanterie et vingt-cinq pièces d'artillerie à cheval, pour se défendre des Russes ou de toute autre puissance qui tenteraient de pénétrer dans ses états. Cette artillerie devait être envoyée de l'Inde et la Compagnie promettait aussi des officiers, sous-officiers et soldats de toutes armes, pour organiser, exercer et commander ces troupes, ce dernier point n'a cependant pas eu son entière exécution, comme on le verra par la suite.

Le Roi ayant abandonné la totalité de ce subside au Prince-Royal, celui-ci l'employa à compléter les corps qu'il avait déjà organisés, et en augmenta par la suite tellement le nombre, qu'il finit par causer de l'ombrage à l'ambassadeur, qui ne vit pas de bon œil que contre les intentions bien connues de son gouvernement, et annoncées par son prédécesseur, on avait formé de la cavalerie régulière, chose que les Anglais redoutent le plus en Asie. Ils connaissent de tous temps quelle est l'audace des Orientaux dans cette

arme, la perfection dont elle est susceptible chez eux et le nombre immense d'hommes qu'ils pourraient employer à une invasion dans leurs possessions de l'Inde sans jamais attendre, ni livrer de bataille, et seulement en ruinant les uns après les autres leurs petits établissemens (*). Ce serait sans aucun doute, un moyen efficace de relever le courage des nombreux mécontens par l'appât du pillage et surtout en affranchissant les *Cypayes* du joug pesant auquel les Anglais les ont assujettis par une discipline mille fois plus sévère qu'en Europe, et qui fait le désespoir de ce peuple doux mais superstitieux. Quelque intéressant que soit ce sujet, il m'écarterait trop de mon but qui n'est autre que de faire connaître l'origine de l'armée régulière existante; je reviens donc aux différens corps qui la composent et je ne passerai sur aucun des détails nécessaires pour les faire bien connaître.

L'infanterie régulière consiste en vingt-deux régimens nationaux, et un de Russes, faisant partie de la garde du Prince - Royal, formant en tout cinquante

(*) Les forces des Anglais, en Asie, sont loin d'être aussi formidables qu'ils voudraient le faire croire en Europe. Si on en excepte douze à 15 mille Européens, réparti dans les trois présidences de Calcutta, Madras et Bombay, le reste de leurs troupes se compose de Cypayes, qui sont bien loin d'être redoutables, comme les Anglais nous l'ont fait connaître tant de fois eux-mêmes, en nous annonçant qu'avec quelques centaines d'hommes, ils avaient mis en déroute des armées nombreuses de ces indigènes.

bataillons. Quelques anciens régimens en ont trois, d'autres deux et même un seul : la troupe russe est dans ce dernier cas, quoiqu'il y en ait eu deux pour un moment.

Les noms de ces régimens sont :

Le 1er.	de Tébris	3	Bataillons
Le 2e.	d'Ourouméa.	3	dito.
Le 3e.	de Khoï	3	dito.
Le 4e.	de Maragua.	3	dito.
Le 5e.	d'Erivan	3	dito.
Le 6e.	de Marend	2	dito.
Le 7e.	d'Ahar	2	dito.
Le 8e.	de Nackchiavan . . .	2	dito.
Le 9e.	d'Ardebil.	2	dito.
Le 10e.	de Chaguaguis. . . .	2	dito.
Le 11e.	de Kaugaloux	2	dito.
Le 12e.	de Schassévan	2	dito.

Les dix régimens de nouvelle formation ayant chacun deux bataillons sont désignés par le titre de *Schay-Serbasi* (infanterie du Roi).

Le régiment russe d'un bataillon était en entier composé de déserteurs de cette nation, et commandé par des officiers également russes; nommés par le Prince-Royal. Il n'existe plus aujourd'hui : cerné par le corps du général Kotlérowski, il fut écharpé en partie, le reste fut rendu à la paix de 1813.

La cavalerie régulière appelée *Nisam-Athly* est composée de vingt escadrons dont quatre armés de

lances et un de carabines. Chacun de ces escadrons devait former le noyau d'un régiment, si la paix n'eut pas eu lieu.

L'artillerie est divisée en trois départemens. Le chapitre suivant sera entièrement destiné à traiter de cette arme.

L'infanterie est distinguée en deux classes, savoir *l'ancienne*, et *la nouvelle*, ou celle dite à la *française* et celle à *l'anglaise*.

On comprend dans l'ancienne tous les corps qui ayant été formés les premiers, ont conservé, quoique souvent licenciés, les mêmes cadres et les mêmes noms. Tels sont les régimens de *Tébris*, d'*Ourouméa*, de *Khoï*, de *Maragua*, de *Nackchiavan*, de *Marend*, d'*Erivan*, d'*Ahar* et d'*Ardebil*.

Les nouveaux sont ceux de *Chaguaguis*, de *Kaugaloux*, de *Schassévan* et les dix régimens d'infanterie du Roi. Les anciens, ou dits à la française, composés des neuf premiers désignés, sont ainsi nommés parce qu'ils ont été primitivement organisés par des officiers français qui les exerçaient suivant leur ordonnance et avec les mots de commandemens en leur langue. Ce mode aussi maladroit qu'impolitique a définitivement été changé d'après mes représentations au Prince-Royal et toutes les troupes ne sont plus maintenant commandées qu'en langue turque, au grand mécontentement des Anglais, qui avaient aussi introduit la leur parmi celles qu'ils ont organisées.

L'infanterie anglaise est celle qui a été formée et

disciplinée par les officiers de la compagnie des Indes, qui les commandaient en anglais.

Tous les régimens organisés sur le pied anglais, ont reçu jusqu'à la paix la même solde que les troupes anglaises ; mais comme depuis ce temps, le subside sur lequel on leur faisait cette augmentation a été supprimé, elles ne le sont plus que comme les autres, c'est-à-dire, à raison de quinze tomans par an, dont trois sont retenus pour l'habillement et la chaussure.

L'uniforme consiste en un habit veste croisé de drap vert, collets et paremens rouges, boutons jaunes, pantalons larges de toile de coton blanche et brodequins. (Pl. 48.)

L'hiver on donne de plus à chaque homme une espèce de manteau court, fait en étoffe de laine très-épaisse, et dont le dehors est recouvert de longs poils comme ceux d'une chèvre, les Persans les nomment *Yaponchis*, les Géorgiens et les Circassiens, qui en font aussi un grand usage, leur ont donné le nom de *Bourka.*

Toute la buffleterie est blanche et la majeure partie des fusils sont anglais, venus de l'Inde en payement du subside, ainsi que les draps et beaucoup d'autres articles dont j'ai déjà parlé.

La cavalerie régulière est totalement organisée à la française et peut sans contredit rivaliser en tout et pour tout, avec la première du monde. Les hommes qui la composent ont été choisis parmi les plus braves de la Perse, ils sont tous montés avec des chevaux arabes et

turcomans, qui sont bien les meilleurs connus pour la guerre ; ils ont conservé leurs selles, sur lesquelles ils sont beaucoup mieux que sur toute autre, on en a seulement changé les étriers orientaux pour y substituer ceux dits à la houssarde, on leur a également donné des éperons qu'ils ne connaissaient pas et qui les ont souvent impatientés, parce que n'ayant d'autre manière de s'asseoir que sur les talons, et oubliant qu'ils étaient bottés ils se fichaient les molettes dans les cuisses. Quand ce petit accident leur arrivait ils se relevaient lestement en maudissant de bon cœur cette invention diabolique, aussi nuisible, disaient-ils, aux hommes qu'aux chevaux.

Chaque cavalier est armé d'une lance terminée par une petite flamme cramoisi, d'un sabre et d'un pistolet attaché par un anneau qui termine la crosse, à une banderole de porte carabine, qui par sa longueur permet de faire feu sans l'en détacher (*).

Les lances ont été faites sur le modèle de celles usitées en Europe, excepté que les bois en étant plus légers et plus longs, elle en sont plus maniables. Une partie des sabres sont anglais et ont été donnés en présent au Prince-Royal par le général Malcolm, le même dont j'ai déjà parlé.

L'uniforme des lanciers est l'habit veste de drap bleu céleste, collets et paremens cramoisi, buffleterie blanche, portant, ainsi que toutes les troupes régu-

(*) Il y a long-temps que j'ai proposé d'armer ainsi les houlans, auxquels deux pistolets dans les foules sont absolument inutiles, et ne servent qu'à embarasser le cavalier et charger le cheval.

lières de Perse, le bonnet national qu'il n'a pas été possible de leur faire changer. (Pl. 49.)

A l'arrivée des officiers de la compagnie des Indes en Perse, ils firent conjointement avec l'Ambassadeur tout ce qu'ils purent pour déterminer le Prince à leur donner le commandement général de toutes les troupes dont j'ai parlé, et de permettre qu'elles fussent instruites et mises sur le pied anglais; mais le Prince, *alors assez bien conseillé*, n'y voulut jamais consentir, d'autant que les régimens qui appartenaient à différentes provinces étaient tous commandés par des Grands, qui pour tout au monde n'auraient pas voulu servir sous leurs ordres. Ce Prince ne pouvait décemment pas les leur ôter pour les donner à des étrangers qui n'avaient pas même pour eux l'opinion publique; et qui, loin de se faire aimer, se faisaient journellement détester par leur ton de suffisance; traitant les Grands du pays avec la même légèreté que les Indiens.

Ils se plaignirent alors au Roi, pour qu'il interposât son autorité, afin de leur faire obtenir ce qu'ils désiraient, mais le Prince-Royal y mit de l'opiniâtreté et préféra leur donner des hommes pour former de nouveaux corps, que de leur abandonner les anciens. Il leur désigna en conséquence les trois tribus des *Chaguaguis*, des *Kaugalaux* et des *Schassévan* qui furent converties en trois régimens; et malgré leurs efforts pour réunir les autres corps d'infanterie sous leurs ordres tout fut inutile; ils n'eurent jamais que ces trois jusqu'à l'époque où le Roi fit son voyage en Azerbidjan. Alors

seulement il ordonna une nouvelle levée pour former vingt nouveaux bataillons qu'il leur donna, et dont les commandemens furent aussitôt répartis entre les officiers qui étaient depuis peu arrivés de l'Inde.

Ce fut encore à la même époque que les régimens reçurent pour la première fois des drapeaux et des étendards semblables aux nôtres; ils avaient auparavant de grandes flammes en forme de comète, faites de toile peinte très-grossière, surmontées de la main d'Aly, ou d'énormes piques comme en ont encore les Turcs; et le Prince-Royal qui saisit avec avidité les occasions d'introduire les coutumes militaires européennes, en fit la distribution avec beaucoup de pompe. Ils furent d'abord bénis par le chef suprême des prêtres en présence de toute l'armée qu'on avait exprès assemblée; celui-ci fit un discours plein d'énergie concernant les devoirs de chaque soldat envers son Prince, leur rappelant l'obligation où ils sont de périr plutôt que d'abandonner les enseignes qui allaient leur être confiées et qui, semblables à l'étendard du prophète, accumuleraient des malheurs sans nombre sur leurs têtes et celles de leur famille, s'ils les laissaient jamais tomber entre les mains des infidèles.

Son Altesse Royale se rendit ensuite elle-même devant le front de chaque régiment, et après les avoir brièvement harangués sur les évènemens passés, elle leur fit sentir qu'avec un peu de persévérance ils finiraient par obtenir des succès non interrompus. Elle recommanda fortement la discipline, la subordination et donna à

chaque corps le drapeau qui lui était destiné; la même cérémonie eut lieu pour la cavalerie et l'artillerie, qui reçurent aussi leurs étendards: puis s'étant placé au centre, entourée de sa cour et d'un nombreux Etat-major, elle fit défiler toutes les troupes devant elle.

Les drapeaux et étendards persans portent les armoiries du pays, qui sont un lion couché devant un soleil levant, avec cette légende *Sultan Eb en é Sultan Fatey Aly Schah Kadjard:* ce qui signifie: *Sultan fils de Sultan Fatey Aly, Roi issu de la tribu des Kadjards.* Ils sont comme les nôtres, ornés de cravates de taffetas blanc avec des franges en or. Les drapeaux sont rouges, surmontés d'une main d'argent, celle d'Aly, et les étendards sont bleus surmontés de lances dorées, aussi aiguës que celles des hulans (Pl. 50.)

Le Roi étant arrivé dans la plaine d'*Oudjan*, désira que toutes les troupes régulières y fussent rassemblées et il se donna le spectacle, bien nouveau pour lui, des évolutions à l'européenne. Elles lui plaisaient au point qu'il passait la majeure partie des journées sur la terrasse d'une tour du Palais d'où il voyait distinctement tous les mouvemens. Il se les faisait expliquer par le Prince-Royal, et chaque nouvelle formation lui arrachait une acclamation de surprise qu'il accompagnait de fréquens *Barik-Alla* (à merveille). Mais quand vint le tour de la cavalerie et de l'artillerie légère, il monta alors à cheval pour la voir de plus près. Il y prenait un tel goût, qu'un jour qu'il ordonnait de remonter à cheval, je me permis de lui représenter combien je souf-

frais de la poitrine pour m'être égosillé six grands jours d'exercice. Il aurait fini par ruiner tous les chevaux ; car rien ne lui plaisait autant que les charges et les changemens de front exécutés au galop. Il faisait ordinairement durer ces violens exercices depuis huit heures du matin jusqu'à trois ou quatre heures après midi, sans un instant de repos ; et les hommes ainsi que les chevaux étaient sur les dents. Cependant il fut si complètement satisfait de tout ce qu'il avait vu, qu'il donna immédiatement l'ordre pour qu'il fut formée de suite douze autre régimens de lanciers semblables, lesquels feraient parti du corps de réserve qu'il voulait avoir à *Téhéran.* Cette mesure aurait certainement eu lieu, sans la paix qui arrêta l'exécution des projets que ce prince avait fait pour mettre sa capitale à l'abri du danger, dont elle avait été menacée l'hiver précédent. Il est certain qu'elle ne fut sauvée que parce que le corps russe, l'élite de l'armée de Géorgie, commandé par le général *Kotlérowski* passa après les blessures de cet officier, sous le commandement du lieutenant-général R.... qui ne connaissant pas le pays, se laissa probablement induire en erreur : car au lieu de marcher sur *Ardebil* d'où il n'était plus qu'à quelques lieues, pour recueillir les fruits de la pénible victoire que son prédécesseur avait payée bien cher à *Lankaran*, il retourna prendre ses quartiers d'hiver dans le *Talichy*, et permit ainsi au Prince de réunir les débris de son armée vaincue. La majeure partie s'était déjà sauvée jusqu'à *Ouroumèa*

quarante lieues de l'autre côté de *Tébris*, et un seul homme aurait à peine échappé aux Russes, s'ils n'eussent été arrêtés par le bataillon de la garde du Prince totalement composé de leurs compatriotes. Ils se battirent en désespérés et n'ignorant pas le traitement qui les attendait, ils aimèrent mieux se faire tuer jusqu'au dernier plutôt que de se rendre.

Malgré la discipline que l'on a introduite en Perse, la religion et plus encore les usages se sont opposés à ce qu'on établit dans l'armée un code pénal qui put contenir les hommes dans le devoir par la crainte des châtimens. Quels que soient les délits des soldats, on ne peut les punir qu'avec des coups de bâton sur la plante des pieds; car dans le cas de crime, le Prince seul a le droit de prononcer une sentence de mort. Il m'avait investi de ce droit à l'époque où j'organisai la cavalerie; mais quoique les occasions de prononcer des peines capitales ne me manquassent pas, je crus qu'il était plus prudent de renoncer à ce moyen de repression, parce que je me serais fait, comme chrétien, des ennemis de tous les Grands et surtout des Prêtres, qui n'auraient pas supporté patiemment que contre les préceptes du *Koran* un *infidèle* disposât de la vie d'un *vrai-croyant*.

Cependant, si j'avais des raisons particulières pour que les coupables ne fussent pas punis de mon autorité privée, j'en avais également de grandes pour que les punitions ainsi que les récompenses n'émanassent que du Prince-Royal, et je fis en conséquence

abolir la coutume qui mettait les troupes, quand elles étaient en garnison, sous les ordres immédiats des *Beglierbeys.* Je fis sentir à S. A. R., l'inconvénient de leur laisser prendre la moindre influence sur elles, étant bien certain que d'après leurs dispositions perfides à l'égard de l'autorité souveraine, et plus particulièrement encore sous le rapport de la licence, ils ne s'en serviraient que pour les corrompre et pour introduire le relâchement dans cette discipline qui faisait leur désespoir: que de-là s'ensuivrait l'oubli complet du systéme militaire européen, aussi favorable à l'autorité royal qu'il est contraire aux intérêts des *Beglierbeys* et dont il comprime tellement l'insolence, que ce systéme ne s'est établi que bien malgré eux et en dépit de tout ce qu'ils ont fait et dit pour s'y opposer. Je donnai donc à S. A. R. le conseil de nommer des commandans supérieurs militaires dans chaque province, qui auraient la police et l'inspection générale de toutes les troupes qui y seraient établies, même en garnison, et qu'on leur enverrait les rapports de tous les chefs de corps, ainsi que les réquisitions des gouverneurs, quand ils auraient besoin de la force armée pour le maintien du bon ordre, pour protéger la rentrée des contributions; enfin dans tous les cas qui dépendaient de leur service. Non-seulement S. A. R. apprécia mes raisons, mais elle voulut bien encore me nommer inspecteur-général de sa cavalerie, et commandant militaire de la province d'*Ouroumëa*; c'était le district et la ville, après *Tébris* et *Erivan*, où se trouvaient

la plus forte garnison, et j'eus souvent les occasions d'humilier l'orgueil du *Beglierbey*. Celui-ci au mépris des ordres positifs du Prince, voulait continuer à exercer sur les troupes une autorité arbitraire, telle que de faire prendre et conduire chez lui quelques militaires pour les y faire bâtonner. Le fils aîné de ce gouverneur tenait un jour divan à la place de son père, et comme lui, il détestait tout ce qui faisait partie de la cavalerie régulière, d'autant plus que j'avais été autorisé à prendre tous les cavaliers qui étaient sous ses ordres, pour les mettre dans mon corps. Il se permit de faire arrêter deux officiers du premier régiment de lanciers et fit donner à l'un d'eux trois cents coups de bâton sur la plante des pieds. Tous ses camarades justement indignés, se rendirent chez moi pour me demander justice d'un attentat aussi prononcé contre la volonté du Prince, qui les avait affranchis des caprices de ces insolens personnages et surtout de la punition corporelle, déjà fâcheuse pour un soldat, mais incomparablement davantage pour un officier. Je leur promis qu'elle serait prompte. En vertu de la loi du talion fort en usage dans le pays, je fis cerner le palais du gouverneur et saisir cet imprudent jeune homme auquel on infligea la même peine qu'il avait fait subir à l'officier plaignant. J'envoyai de suite un courrier au Prince, pour l'informer de ce qui était arrivé, en lui demandant, au nom de tous les militaires sous mes ordres, qu'outre la réparation qui avait été aussi publique que l'offense envers l'officier plaignant, il m'autorisât à lui imposer une amende de cent tomans à titre

de dommages. S. A. R. approuva sans hésiter tout ce que j'avais fait et m'accorda ce que je lui avais demandé. Je fis donc exécuter ponctuellement ses ordres; et cet exemple me délivra, par la suite, de toutes les contestations de ce genre.

Le Prince récompense les militaires comme en Europe, avec des grades, des décorations et de l'argent. C'est lui qui a engagé le Roi son père, à établir plusieurs classes de l'ordre du Lion et du Soleil; les diverses classes sont d'abord, la médaille d'argent pour les sous-officiers et soldats, portant une gratification de deux roupies par mois (5 francs) celle d'or pour les officiers subalternes qui en rapportent dix, la petite décoration qui rapporte le double de la dernière, et enfin le grand cordon qui est purement honorifique, mais que le Roi n'a encore accordé à aucun militaire persan, autre que son ambassadeur à la cour de Russie.

Ce Souverain par considération pour le dernier ambassadeur anglais, qui ne voulut pas recevoir l'ordre du soleil dont il avait décoré les officiers français, lui conféra celui du soleil et du lion, il lui envoya la plaque du grand ordre, et en même temps le petit à quelques-uns des officiers anglais qui servaient alors dans ce pays. Cet ambassadeur qui croyait sans doute que ce grand ordre avait été exclusivement créé pour lui, s'avisa de trouver mauvais que le Prince-Royal m'en eut décoré et dit à cette occasion que puisqu'on me l'avait donné, il ne porterait plus le sien. Je lui fis

assurer à mon tour, que sans m'affliger de sa résolution cela ne m'empêcherait pas de porter le mien. S. M. en décora également à la paix, les officiers russes qui avaient été employés aux négociations; il envoya le grand cordon avec une plaque de la valeur de 60 mille roubles à leur général, qui l'avait certes bien gagnée en lui faisant si bon marché de la paix. Les rubans en ont été changés plusieurs fois; les Français avaient d'abord adopté la couleur ponceau, pour l'ordre du soleil qu'ils avaient reçu; il fut ensuite orange, et enfin le Roi s'est fixé dernièrement au vert, comme étant la couleur favorite du prophête.

CHAPITRE XXXV.

DE L'ARTILLERIE ANCIENNE ET MODERNE, COMMENT ELLE EST SERVIE; DES ARSENAUX ET DES TRANSPORTS MILITAIRES.

On ne sait pas au juste à quelle époque l'artillerie fut introduite en Perse, mais d'après tous les renseignemens que j'ai pu me procurer à cet égard, il paraît qu'on n'y en fit usage, que bien long-temps après que les Turcs l'eurent adoptée. Elle fut long-temps, comme chez eux, dans un état d'imperfection qui ne la rendait pas bien redoutable, d'autant plus qu'elle était si peu maniable par son poids et si mal servie qu'on ne l'employait jamais, ou au moins que fort rarement dans les actions. Je ne la considère donc comme réellement adoptée que sous le règne de *Nadir-Schah*. Aussitôt qu'il eut des officiers français de cette arme à sa disposition, il fit fondre des pièces des différens calibres de bataille, alors en usage en Europe, et comme il eut toujours pour principe d'en avoir une fort nombreuse dans ses armées, ce ne fut pas une des moindres causes de ses succès. Il existe encore quelques pièces qui furent fondues sous son règne, mais comme on ne peut pas les comparer à celles dont on se sert aujour-

d'hui, on les a placées dans les villes qui par la construction de leurs murailles sont susceptible de s'en servir, telles sont les places *d'Erivan*, *d'Abas-Abad*, de *Tébris*, *Téhéran*, *Ispahan*, *Bender-Buchire*, &c. &c.

Depuis la mort de ce conquérant et lorsque l'état militaire de Perse fut dégénéré à un point excessif, on ne fit plus usage que de petites pièces portées à dos de chameaux, qui servaient en même temps d'affuts, puisqu'on ne déchargeait pas ces pauvres animaux pour tirer les pièces. Cette ridicule et insignifiante artillerie est appelée *Zombareks*, et depuis l'organisation de l'armée elle ne sert plus guère qu'à devancer les Princes et le Roi, pour faire de temps à autre, quelques salves quand ils sont en route: la manière dont elle est montée mérite une description.

Chaque pièce est juchée sur un chandelier de fer, fortement attaché lui-même à la courbe de bois qui forme la partie de derrière du bât d'un chameau, cette pièce de bois est très-massive et ferrée de manière à pouvoir résister au recul de la pièce quand elle fait feu. La culasse peut se lever et se baisser à volonté, par le moyen d'une semelle à charnière, attachée au chandelier et qui aboutit à des crans pratiqués en-dessous de la culasse de la pièce et permet de tirer à telle hauteur qu'on veut. En campagne comme en route, ces *Zombareks* sont renversés la bouche en bas, alors les artilleurs montent leurs chameaux et se portent très-rapidement où le besoin demande leur présence. Ils chargent en courant, chaque chameau portant

une vingtaine de coups, dans deux sacs de cuir en forme de besace qui sont attachés au bât. Le conducteur est armé d'un bâton de trois pieds de longueur qui lui sert à trois fins : d'abord de fouet pour châtier l'animal, puis de refouloir, et enfin de porte-mèche. Les chameaux des *Zombarcks* sont de ceux dits *de course*, lesquels vont fort vite, et peuvent lasser dix chevaux dans une journée, sans jamais diminuer de leur allure (Pl. 51.). Ils sont en grand nombre et une batterie est souvent composée d'une centaine de ces animaux, marchant tous de front quand le terrain le permet, s'il est question de faire feu, on les arrête tous assez bien allignés, faisant faire demi-tour aux animaux, s'ils marchent en avant. Aussitôt arrivés, ils s'agenouillent, alors les conducteurs pointent les pièces, font feu et restent dans la même place tant que les circonstances ne les obligent pas d'en changer. (Pl. 52.)

S'ils sont poursuivis par de la cavalerie ils font également feu en courant et on les prend bien rarement, même avec les chevaux les plus vîtes, pour peu qu'ils ayent de l'avance.

L'artillerie régulière dont on a, à l'instar de toute l'armée, entièrement réorganisé le personnel et le matériel, est aujourd'hui fort belle et peut sans contredit rivaliser pour les manœuvres et les évolutions de détail, avec beaucoup d'autres que je connais en Europe. Elle ne se compose que d'artillerie à cheval. Le Prince-Royal pour des raisons assez plausibles, n'a pas voulu admettre

de l'artillerie à pied. Cette arme a subi comme les autres différens changemens. La première organisation fut faite par les officiers qui accompagnèrent l'ambassade du général Gardanne; mais elle était si pitoyable, que j'en fus honteux moi-même et que les Anglais avec juste raison ne manquèrent pas de rire à leurs dépens, car il était impossible de voir rien de plus ridicule et de plus mauvais que le matériel dirigé par ces messieurs. A la vérité ils n'avaient pas des ouvriers en état de donner le fini, mais ce n'était pas une raison pour manquer les proportions, et il était facile de s'assurer qu'ils avaient mis dans toutes les parties de ce travail une négligence bien coupable, puisqu'on leur avait confié la direction de tout ce qui fut fait alors, tant en pièces qu'en affuts. Aussi ne purent-elles jamais servir, par plusieurs raisons. D'abord ils avaient adopté un calibre beaucoup trop petit, égal à-peu-près à celui dont se servent les Portugais pour leurs montagnes, ce qui était extrêmement ridicule en Perse, dont la majeure partie ne présente que des plaines et quelques montagnes, très-praticables (*): en second lieu les affuts étaient si imparfaits et si mal coupés, qu'on devinait aisément, que ce n'était pas l'ouvrage d'officiers d'artillerie français. Ensuite ces messieurs les avaient montées, pour je ne sais quelle raison, sur des roues dont les moyeux étaient très-saillans et l'essieu était à dix pouces de terre. En tout

(*) J'entends la partie de la Perse où était le théâtre de la guerre.

point cette artillerie était une chose très-ridicule. D'un autre côté, les métaux qui entraient dans la composition des pièces étaient si mal combinés, qu'il est très-probable qu'au lieu de onze livres d'étain par cent de cuivre, prescrites par l'ordonnance, on y en avait mis plus de trente, aussi une de ces pièces qu'on mit en épreuve fut-elle hors de service après seize coups tirés à boulets ensabotés.

Le personnel était aussi mauvais, les canonniers ne connaissaient pas la manière de servir les pièces. Ecouvillonner et pointer fort mal, c'était là toute leur science. Ils ne possédaient aucune de ces routines qui rendent un bon canonnier si précieux en campagne. Les officiers anglais ne manquaient aucune occasion de faire remarquer ces imperfections. Je proposai donc au Prince d'instruire une partie des nouveaux artilleurs qui étaient encore plus ignorans dans les détails que ceux formés par les officiers français : il y consentit et ordonna également que toutes les pièces fondues dans de mauvaises proportions de métaux fussent brisées. Cette destruction avait cependant une utilité réelle : il en résultait pour les fontes à venir un supplément de métal très-nécessaire et qui était alors si rare dans l'*Azerbidjan* que quelque temps après, pour couler six pièces de six, on fut obligé de mettre en réquisition les cruches de cuivre, les chaudrons, les bassins, &c., des habitans de *Tébris*.

C'est donc à l'époque de ce changement qu'on peut assigner la renaissance de l'artillerie et qu'elle fut mise

sur un pied respectable, mais comme il était impossible de pouvoir faire en peu de temps un nombre de pièces proportionné à celui des troupes déjà existantes, on en tira cinquante de l'Inde, dont quarante du calibre de six, et dix de celui de douze; chacune d'elles avait des harnais complets pour des attelages de six et huit chevaux. On s'occupa alors à former des canonniers et l'on aurait réussi sans doute, s'il n'y eut eu des ordres secrets pour n'obtenir que des demi progrès. On habilla ces canonniers et on les disciplina cependant à la manière anglaise. On leur apprit à marcher et à faire à pied des exercices de sabre, avec l'appareil théâtral des gens de *Franconi* et *d'Astley*. Les choses restèrent sur ce pied jusqu'à l'instant où j'organisai la cavalerie régulière; époque à laquelle le Prince mit sous mes ordres une partie de l'artillerie à cheval, que j'instruisis dès lors d'une manière beaucoup plus convenable.

Puis vinrent les affaires *d'Oslanduz* et de *Lankaran*, à la première desquelles le Prince confia le commandement de toute une batterie au sieur Lindzai, officier anglais attaché à la compagnie des Indes. J'ai déjà fait connaître les malheureux résultats de cette action dans laquelle cet officier abandonna treize pièces aux Russes, après avoir fait la sottise de les enfourner dans un petit fort des environs, au lieu de s'en servir pour protéger une retraite qui se convertit bientôt en déroute complète.

La perte de treize bouches à feu qui formaient alors

la presque totalité de l'artillerie du Prince-Royal, le mit dans une situation bien critique. Il ne lui restait plus que quelques pièces de douze, dont la majeure partie était enfermée à *Lankaran* où elles finirent par être prises. Voici quelles étaient alors les ressources de l'arsenal, d'après le rapport qui m'en fut fait par le garde-magasin d'artillerie: j'ai cru devoir conserver cette pièce comme étant un curieux document de l'état militaire du pays à cette époque.

Une pièce de neuf avec 150 coups à boulets et 50 à mitraille.	prise sur les Russes à l'affaire de *Soltamboz*, en Mars 1812.

Gargousses du calibre de six avec boulets ensabotés	800
Gargousses avec boîtes à mitraille	150
Boulets creux, chargés à balles	300
dito. vides	55
Etoupilles	3,000
Lances à feu.	25
Porte-feux	12
Pierres à fusil	10,000

On voit d'après cet énoncé qui ne peut être révoqué en doute, que si l'armée russe eut marché et poursuivi ses succès, la Perse était aux abois et ne pouvait rien espérer de plus heureux pour elle que de payer les frais d'une guerre de vingt ans et de céder la totalité de ses possessions sur la rive gauche de *l'Arrax*. Mais comme après la prise de *Lankaran* on laissa le Prince parfaitement tranquille, à son grand étonnement, il prit de

suite des mesures pour renouveler son matériel. Il fit rentrer trois pièces de douze qui étaient sur le chemin d'*Ardebil* et ramener quatre de six, qui par un accident particulier étaient restées en arrière quelques jours auparavant cette malheureuse affaire, et enfin celle de neuf qui se trouvait à l'arsenal. Il me dépêcha vers son père à Téhéran pour lui porter la nouvelle de ces pertes, avec le plus de ménagement possible, et surtout pour en tirer de l'argent qui était indispensable et quelques pièces de la réserve que le Roi gardait près de lui. A mon arrivée, je le trouvai déjà prévenu par quelques rapports indirects et vagues, mais il n'avait aucuns renseignemens positifs. Il était dans les plus grandes inquiétudes, et me fit appeler à l'instant. Il m'accabla de questions, et comme je le connaissais naturellement très-craintif, que j'étais sûr que le moyen d'en obtenir quelque chose était de l'effrayer un peu, loin de lui dissimuler le mauvais état des affaires, je le prévins que s'il n'y portait le plus prompt remède, il courrait le risque de recevoir la visite des Russes. Ce danger n'était pas imaginaire et j'y croyais moi-même sincèrement. Il n'en fallut pas davantage pour le stimuler et sur-le-champ il donna ses ordres pour qu'on envoya de suite en *Azerbidjan* tout ce que je croirais nécessaire. Je demandais en conséquence les vingt-cinq pièces de la réserve; mais les ministres qui sont toujours là pour mettre au rabais, ne m'en voulurent donner que dix-huit, et au lieu de cent-mille tomans que j'avais demandés, il ne m'en fut accordé que quatre

vingt mille. Aussitôt les ordres donnés, je retournai aussi vite que j'étais venu, laissant un officier pour conduire le convoi et sachant combien je ferais plaisir au Prince-Royal. Celui-ci qui, loin d'espérer la moindre chose du Roi son père, ne s'attendait au contraire qu'à des reproches de sa part, voulut à peine me croire quand je lui annonçai l'intéressant renfort que j'avais obtenu lequel arriva en effet quelques jours après. En attendant, on s'appliqua à réunir les canonniers; ils avaient été en grande partie sabrés, mais heureusement fort peu avaient été pris. On fit des harnais neufs, on acheta des chevaux, en un mot on parvint au bout de deux mois à avoir une artillerie plus belle et plus nombreuse que jamais. Il y avait encore une demi-batterie de quatre pièces de six à *Erivan*, mais le Prince ne voulut pas en priver ce point essentiel, d'autant plus exposé aux attaques des Russes, qu'ils venaient dans cette partie pour y chercher des bestiaux et surtout du sel, dont on manque en Géorgie. Le Roi qui depuis quelques mois avait fait au gouvernement de l'Inde une demande d'armes et de vingt pièces de canon, les reçut également dans ce temps, ainsi que douze mille fusils, ce qui remit tout-à-coup l'armée en bon état. Ce fut à cette époque que voulant former ce corps de trente mille hommes dont j'ai déjà parlé, le Roi fit venir à cet effet un officier et plusieurs sous-officiers d'artillerie anglais, pour former le personnel de cet arme. On y travailla avec une activité étonnante, et comme les hommes et l'argent ne manquaient pas, ce corps fut au bout de trois

mois complètement organisé : les canonniers connaissant parfaitement leur métier, excepté la manœuvre du canon. Il n'en était pas de même de la batterie que le Prince-Royal m'avait confiée, que j'avais instruite tout différemment et à laquelle j'avais donné une mobilité surprenante. Cette extrême activité ne fut pas d'abord du goût des artilleurs; mais je dois leur rendre la justice de dire qu'ils s'y livrèrent avec une ardeur incroyable, quand je leur eus fait sentir combien il serait honteux pour eux, que les Turcs, qui avaient fait de grands progrès dans cette arme, pussent se flatter d'y surpasser les Persans, qui les avaient toujours battus. En effet les Turcs ont une fort bonne artillerie à cheval; mais cependant de beaucoup inférieure à celle des Persans.

D'un autre côté, le Prince-Royal voulant se mettre en mesure de ne plus retomber dans les mêmes extrémités, donna des ordres pour la fonte de plusieurs pièces de six et de quelques obusiers, dont un de huit pouces. Les modèles furent fait en très-peu de temps, et les coulées réussirent parfaitement; on rétablit une machine à forer horizontale, faite par les officiers français, et en fort peu de temps les pièces purent être mises en batterie. Cette grande activité fut principalement due à un machiniste anglais que le Prince-Royal avait fait venir de Bombay, au moyen d'un fort traitement cet homme s'était engagé à rester six ans à Tébris comme chef d'atelier et à instruire cinquante ouvriers chaque année. On lui fit faire les affuts neufs et renouveler les vieux; et quoi-

qu'il n'en eut jamais fait de sa vie, cet excellent artiste s'en acquitta à merveille.

Les choses en étaient sur ce pied quand le Roi vint en *Azerbidjan* accompagné d'une bonne partie de ses troupes et de son artillerie, mais d'après la tournure que prirent les négociations qui commencèrent immédiatement il fit contremander la formation de la réserve. C'était une maladresse puisqu'il n'y avait rien d'assuré sur les conditions, et contre l'axiome: *si vis pacem para bellum.* Il fit aussi passer son escadron et ses pièces d'artillerie aux ordres du Prince-Royal, qui par là eut en sa possession:

Pièces de douze		8
d°.	de neuf	1
d°.	de six	36
d°.	d°. à Erivan	4
d°.	de quatre	4
Obusiers de six et de huit pouces		3
idem	petits de quatre pouces	10
Total des bouches à feu		66

Il n'était pas riche en projectiles, malgré qu'on en eut également reçu quelques uns de l'Inde, mais qui auraient tout au plus suffi pour une demi campagne. Mais si la guerre eut continué, le Prince était très-décidé à établir des forges aux environs *d'Ahar* où se trouvent les excellentes mines dont j'ai déjà fait mention dans un des chapitres précédent.

Le train était aussi fort beau, chaque pièce de douze

était attelée de six grands chevaux turcomans bien vigoureux; celles d'un moindre calibre, de quatre seulement ainsi que les obusiers. S'il manque quelque chose pour rendre cette artillerie complète, c'est le transport des munitions qui se fait encore à dos de chameaux. C'est un article sur lequel on n'a pu obtenir aucun changement, malgré les inconvéniens nombreux qui en résultent, tant par les dangers auxquels cette méthode expose journellement que par les retards qu'elle occasionne et le peu de mobilité des munitions qui sont presque toujours au moment d'être prises, par les difficultés et le temps qu'elles demandent pour être chargées.

Chaque pièce à seulement en campagne un coffret sur son avant-train, contenant de trente à cinquante coups et quand cette provision est consommée on est obligé d'attendre long-temps avant de pouvoir s'en procurer d'autre. Les chameaux vont lentement, chacun d'eux est chargé de deux caisses contenant chacune ou cinquante coups de six, ou trente de douze. Ces animaux marchent par cinquante à-la-fois, portant les mêmes calibres, et comme on est obligé de les décharger tous les soirs, on pose alors les caisses les unes sur les autres, on les couvre ensuite avec une énorme couverture de cuir pour les garantir du soleil et de la pluie; les Persans les désignent alors par le nom de *Gourkoua* (magasin à poudre.)

En cas d'alerte et qu'on soit obligé précipitamment de monter à cheval, surtout la nuit, on est presque toujours contraint d'abandonner ses munitions, faute de

pouvoir retrouver les chameaux qui sont souvent en pâture : fussent-ils réunis, on n'a presque jamais le temps de les charger, par la raison que les cinquante qui forment le convoi, n'ont que quatre ou cinq hommes pour en faire le service.

Le personnel de l'artillerie fut également mis sur un pied respectable et brillant ; et comme on voulut compléter son organisation, on forma de la totalité des canonniers trois escadrons, deux desquels avec l'Etat-major furent fixés à *Tébris*, une compagnie à *Erivan* et une autre à *Ouroumêa*. Leur uniforme se compose d'un dolima bleu de Prusse, collets et paremens rouges, tresses jaunes, larges pantalons blancs, buffleterie blanche, avec le bonnet national ainsi que les autres troupes (Pl. 53.)

Il n'y a dans toute la Perse que l'Arsenal de *Tébris* qui ait des ateliers. Lorsque le Roi eut conçu le dessein de créer un corps de réserve, son projet était d'en faire construire un second à *Téhéran*; d'y établir des fonderies de canon et des manufactures d'armes. Quoique cet unique arsenal de *Tébris* soit bien peu de chose, c'était bien pis à mon arrivée dans le pays; et l'on peut juger des ressources qu'il pouvait procurer par le tableau de ce qu'il renfermait à l'époque des malheureuses affaires dont j'ai déjà parlé. Cependant depuis l'arrivée du machiniste auquel le Prince en a donné la direction, cet établissement a pris un tout autre aspect, outre les fonderies, on y trouve à présent plusieurs machines très-utiles et des ateliers de charons, de forgerons, de sellerie, de peinture, une corderie. Il y avait un ancien

local nommé le *Jaber-Cona* où l'on faisait tout ce qui était nécessaire aux troupes irrégulières; le Prince l'a transformé en manufacture d'armes, de tambours, de trompettes, de buffleterie, de gibernes; il y a réuni les ateliers de cordonniers, de tailleurs, de bonnetiers, en un mot de tout ce qui concerne l'habillement, l'armement et l'équipement des troupes: il a mis ces établissemens sous la police supérieure du *Topchi-Bachi*, (grand-maître de l'artillerie), c'est un honnête homme, fort brave militaire et singulièrement passionné pour les usages européens auxquels il se conforme de son mieux.

Le Prince a encore fait construire depuis peu un moulin à poudre à une lieue et demie de *Tébris*, d'après le plan de ceux qui ont été établis à Constantinople par un officier du génie français. Cette opération est d'autant plus avantageuse, que faute de bien combiner les matières, on n'en obtenait que de la très-mauvaise, en petite quantité, au moyen de moulins à bras, dont l'usage n'était pas sans danger: celle qu'on fabrique à présent est au moins aussi bonne que la nôtre.

La Perse manque cependant de trois articles essentiels pour pouvoir faire la guerre sans le secours de ses voisins. 1°. Les projectiles: le manque de fonderies force le gouvernement à les acheter chèrement de la compagnie des Indes, à moins de les avoir en cuivre. 2°. Le chanvre pour faire des mèches et de bonnes cordes; on confectionne ces articles en coton,

substance qui ne vaut rien pour cet usage. 5°. Enfin, des pierres à fusils : on les achète fort cher des Arméniens et des Russes qui trafiquent le long des frontières. C'est négligence pure, car bien que le Prince prétendit qu'on n'en trouvait pas en Perse, je lui prouvai le contraire et j'en découvris d'une fort bonne espèce dans les environs du *Kurdistan*. J'en fis même tailler quelques unes qui, quoique bien loin d'avoir la perfection de celles qui sont travaillées en Europe, n'étaient pas moins d'un bon service. Si l'on voulait suivre cette découverte, on épargnerait des sommes considérables au trésor. On en manqua un moment pendant la dernière campagne, et celles qu'on put se procurer par quelques Tartares et Cosaques cantonnés le long de l'*Arrax* revinrent, tout calcul fait, à un *panabad* chacune, à-peu-près dix sols de France.

Le salpêtre est encore un article qui manque assez souvent en Perse, parce qu'il n'y a pas de nitrières établies. On est donc obligé de le tirer de l'Inde, les frais de transport le rendent coûteux, souvent on le reçoit avarié et par conséquent peu capable de donner de la bonne poudre.

L'art de l'artificier était totalement inconnu des Persans avant l'arrivée des officiers français qui leur en donnèrent le spectacle pour la première fois. C'est le plus beau qu'on puisse leur offrir et ils n'aiment rien tant que de voir brûler quelques fusées, pétards, chandelles romaines, ou pots à feux qui sont les seules choses dans ce genre qu'on y eut fait jusqu'alors. Les Anglais leur

ont montré depuis à perfectionner les fusées qu'ils nomment *Raquettes*. Ils s'en servent maintenant avec beaucoup de succès pour les signaux. Ils en ont fait en dernier lieu qui contenaient plus de dix livres de poudre et s'élevaient à une telle hauteur qu'on pouvait en apercevoir crever le bouquet à dix lieues de distance en terrain plat, ou quand on n'était pas masqué par les ondulations des montagnes.

CHAPITRE XXXVI.

DES MARCHES ET DES CAMPEMENS.

Les troupes irrégulières persanes marchent avec le plus grand désordre, aucun chef ne les contient dans la route, aussi arrive-t-il souvent que quand l'armée doit se rendre dans un lieu un peu éloigné, ce n'est quelquefois qu'un mois après la tête d'une colonne qu'on en voit arriver la queue. On ne peut faire aucun reproche aux traîneurs, et les chefs sont déjà assez contens, quand leur troupe ne se refuse pas absolument à les suivre. Ce mal allait toujours croissant et il était difficile d'en trouver le remède.

On a eu beaucoup de peine pour amener les troupes régulières à marchèr uniformément, surtout en été, mais elle s'y sont à la fin accoutumées et elles ne le font plus aujourd'hui qu'en colonne serrée, en toute saison et quelle que soit la route qu'elles aient à parcourir; c'est d'autant plus aisé dans ce pays, que les chemins simplement tracés dans des plaines immenses présentent rarement des obstacles qui forcent à marcher par le flanc.

Pendant l'été les troupes ne voyagent que de nuit

pour éviter les grandes chaleurs, et comme excepté dans les cas pressés, les stations sont très-petites, elles sont toujours arrivées avant le point du jour aux camps où elles doivent passer la journée. Au reste quand le cas exige qu'elles se portent avec diligence sur un point, elles marchent d'une manière étonnante, pour peu qu'on ait l'adresse de leur en faire venir la volonté; alors elles font jusqu'à quinze *pharsanges* dans un jour qui répondent à vingt lieues de France.

Les marches d'hiver sont un peu plus pénibles près des montagnes de l'*Azerbidjan* qui sont très-froides. Les hommes qui sont fort mal vêtus et mal chaussés pour cette saison, employent tous les moyens pour s'esquiver. Il se cachent dans les villages pendant toute une campagne, sans qu'on puisse parvenir à les retrouver.

Quand les armées régulières et irrégulières marchent ensemble, elles présentent un tableau fort singulier: la plupart des irréguliers sont portés par des ânes, des mulets, des chameaux; ajoutez à cela un train considérable de bagages marchant à travers champs, sans ordre et commettant dans leur propre pays des dégats incalculables, dont les habitans n'osent pas même se plaindre. Ils ont la crainte assez bien fondée d'encourir la vengeance des maîtres de ces pillards et qui souvent partagent avec eux les fruits de leur maraude.

Quand ces troupes doivent stationner dans quelques villes ou villages, chaque homme se loge comme il peut, mais presque jamais chez l'habitant, préférant coucher

dehors sur le seuil d'une porte plutôt que d'importuner quelqu'un pour demander le couvert. Il en est de même en route, pendant laquelle ils auront la paresse de ne pas déployer leurs tentes ni leurs tapis une seule fois avant d'arriver à leur destination.

Les Persans de toutes les classes et quelque soit leur rang ont hérité de leurs ancêtres le goût de la vie nomade et ne laisseraient pas écouler l'année sans aller passer quelques mois sous la tente. Ainsi dans la saison des grandes chaleurs et des fénaisons, tous les individus, à commencer par le Roi, désertent les villes pour aller dans quelques plaines désignées pour devenir camps de plaisance pendant un certain temps. Tout homme qui se pique de bon ton n'ose plus alors se montrer dans la ville; et en temps de guerre comme en temps de paix le Souverain, les Princes, la cour, l'armée et une grande partie de la population vont habiter sous la toile. Les camps ne font qu'augmenter journellement tant que dure cette émigration momentanée, sans paraître diminuer avant l'époque où les Grands commencent à regagner leurs habitations. Celui qui a lieu chaque année à Sultanie se compose quelquefois de plus de 150,000 ames, et pour le moins autant de chevaux, qui vivent néanmoins pendant plus de trois mois de l'herbe seule que produit cette immense plaine.

Les camps de paix ou de guerre des Persans présentaient à-peu-près le même aspect avant qu'on eût adopté le système européen; mais on a mis depuis un

peu d'ordre dans la manière de placer les tentes et l'on a suivi autant que possible nos principes à cet égard. Cependant comme il arrive rarement que les troupes régulières soient seules dans un camp, cela forme presque toujours l'assemblage le plus bizarre du monde par le contraste de l'ordre qui règne chez les uns avec la confusion qu'on trouve chez les autres ; mais quand on a été convaincu qu'on ne pourrait jamais changer une manière de vivre consacrée par un long usage, on a cherché à pallier du moins cet inconvénient, en plaçant les troupes régulières à une extrémité du camp et les irrégulières à l'autre.

On doit donc considérer les camps sous deux rapports, ceux de guerre et ceux de plaisance. Dans les premiers où l'on est presque toujours commandé par les circonstances et que d'ailleurs la crainte de l'ennemi empêche les curieux de se porter en avant, rien n'empêche de placer le camp où l'on veut sans être gêné par les importuns. Ceux-ci savent bien chercher leurs places derrière les lignes qui leur paraissent des remparts difficiles à franchir pour arriver jusqu'à eux. Rien au monde en effet n'est semblable à une réunion de ces troupes en présence de l'ennemi, et d'après la confiance qu'elles montrent dans ces occasions, je ne puis concevoir, surtout ayant affaire à des Russes, comment elles n'ont pas été détruites mille fois pour une.

Quelque soit leur nombre, elles placent en arrivant leurs tentes où bon leur semble, déployent leurs bagages, désellent leurs chevaux, chacun se couche par

terre et s'endort sans qu'il y ait une seule garde, un seul factionnaire, encore moins des patrouilles en avant: s'ils sont attaqués pendant la nuit, n'ayant ni front de bandière, ni places d'armes, ni points de rallîment, tous abandonnent leur camp, fuyant épars et augmentent encore la confusion par des cris et des hurlemens qui apprennent à l'ennemi la route qu'ils tiennent.

Les camps de plaisance ressemblent assez aux camps de guerre et présentent un peu plus d'intérêt par la seule raison qu'on y trouve un peu moins de désordre.

Le Roi part tous les ans au mois de Mai pour aller camper avec toute sa cour, et quoique toutes places lui soient bonnes, il a cependant une prédilection marquée pour la plaine de *Sultanie* qui produit d'excellens fourrages et d'où la vue est magnifique. Près de la place où il fait chaque année dresser ses tentes, il a fait bâtir un joli pavillon avec deux corps de logis pour les femmes; ces bâtimens sont à une portée de canon de la ville, sur un petit tertre, assez élevé cependant pour dominer toute la plaine et la ville même qui est extrêmement basse. Il passe quelquefois des journées et même des nuits entières dans ce pavillon; mais il retourne bientôt à ses tentes qui ont plus de logement et présentent plus de commodités que plusieurs de ses palais. On peut juger de leur étendue par la quantité de chameaux nécessaires à leurs transports: quatre cents suffisent à peine pour sa tente, celle des femmes et les enceintes, qui à la vérité sont fort considérables. Les corps extérieurs, à-peu-près comme

nos marquises, sont en toile de coton d'une blancheur éblouissante, relevées çà et là par des festons de satin de couleur tranchante qui font un fort bon effet; l'intérieur est doublé en velours bleu ou cramoisi brodé en or et relevé en bosse; elles ont cent pieds de long sur trente de large et elles sont supportées par six colonnes de bois doré de vingt pieds de haut. On y trouve un grand salon et quantité de petites chambres, toutes destinées à des usages différens; celles des femmes ont beaucoup de cabinets qui leur servent de chambres à coucher.

L'enceinte qui renferme ces tentes est faite de drap rouge tenue par des piquets que l'on dresse et maintient par des cordes tendues en dehors et en dedans. Le Roi et les Princes ont seuls le droit d'en avoir. Elles sont hautes de huit pieds et servent à dérober aux regards des curieux tout ce qui se passe dans leur intérieur. Ces enceintes forment des carrés longs dont les côtés sont parallèles à ceux des tentes. Le Roi en a deux pareilles, l'une pour le divan et l'autre pour le harem; un mur soigneusement fermé les sépare, et la dernière contient de plus que l'autre, une quantité de petites tentes pour les esclaves et les eunuques, pour les bains, les cuisines, etc. Les faces latérales de l'entourage ont trois cents pas de longueur et les autres à-peu-près cent. J'ai déjà dit que l'extérieur était toujours gardé par quatre mille hommes et l'intérieur par les eunuques de service qui veillent toute la nuit autour des tentes du harem.

Le camp du Roi ressemble assez à des tentes jetées çà et là, sans ordre et sans régularité.

Le Prince *Abas-Mirza*, établit ordinairement son camp de plaisance à *Dada-Begloo*, village situé à quelques lieues de *Ahar*, dans une vaste plaine arrósée par un ruisseau d'eau excellente.

Sa tente est toujours placée dans la grande rue qui sépare les troupes régulières des troupes irrégulières, elle est à peu de chose près comme celle du Roi, mais beaucoup plus petite. Elle est unique, attendu qu'il n'emmène jamais de femme avec lui au camp; elle est également fermée par une enceinte et une compagnie de sa garde fournit des factionnaires en avant de chaque face.

Les troupes régulières forment deux lignes, la cavalerie à droite, l'artillerie au centre, et l'infanterie à la gauche; chacune des tentes des soldats contient vingt hommes, elles sont dressées sur deux bâtons, sans traverses, mais contenus par deux grandes cordes, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière. Les tentes des officiers tant subalternes que supérieurs, le Colonel excepté, sont de même dimension: elles sont placées à-peu-près de la même manière, que nous avons coutume de le faire en Europe. Les chevaux sont en arrière, attachés sur deux lignes de la manière que j'ai déjà décrite dans le chapitre qui traite de ces animaux.

Le camp des troupes irrégulières est à la gauche et présente le plus bizarre assemblage d'hommes, de tentes, de chevaux, de mulets, de chameaux, &c. Les officiers y sont confondus avec les soldats qui logent presque toujours avec eux sans cérémonie et sous les mêmes tentes. Ces camps ne cessent d'offrir des

ressources étonnantes, car ils ne sont pas plutôt établis qu'on voit aussitôt un bazard qui semble sortir de terre, pourvu de tout ce qu'on pourrait désirer même à la ville. On y trouve des vivres de toute espèce et des artisans de tous les métiers, tels que bonnetiers, tailleurs, cordonniers, armuriers, selliers et surtout des maréchaux en grand nombre; ces marchés sont tout ce qu'on voit de plus régulier dans les camps persans. Les rues en sont larges et droites, les marchands et artisans se mettent tous sur une même ligne, avec chacun leurs tentes, mais ils exposent leurs marchandises en dehors et par terre, on ne peut se faire une idée de la foule qui se rassemble dans ces lieux et, excepté aux heures où le soleil darde ses rayons, il est impossible de s'y retourner.

Les ministres, les employés du divan, en un mot, tous les Grands qui accompagnent le Prince au camp placent leurs tentes derrière la sienne. Elles sont aussi fort grandes et très-commodes. Pour se mettre à l'abri de l'humidité et pour être moins exposé aux reptiles, on relève le terrain par six à huit pouces de terre, ce qui forme des espèces de terrasses sur lesquelles on met des pallaissons qu'on recouvre ensuite de tapis et de *ketchis*. Devant chaque tente on creuse des bassins qu'on remplit par le moyen de saignées qu'on pratique aux ruisseaux voisins; mais si les grandes chaleurs les ont trop réduit ou qu'ils soient totalemant à sec, on est forcé, pour parer aux besoins journaliers, à tirer l'eau de fort loin par les *sacas*, qui sont toujours en

fort grand nombre dans les armées orientales. Le Prince et tous les Grands ont les leurs en particulier, et c'est précisément au moment que les Persans sont privés d'eau qu'ils s'avisent de vouloir prendre des bains deux ou trois fois la semaine. Chaque *sacas* a un yabou chargé de deux énormes sacs de cuir faits en forme d'outre et dont les extrémités se terminent en boyaux, pour pouvoir verser l'eau qu'ils contiennent; elles sont terminées par des crochets en fer qui s'attachent à des anneaux fixés au bât pour pouvoir relever les bouts du sac et empêcher que l'eau ne se répande : à côté de ces anneaux sont placées les ouvertures principales de ces sacs, qui sont fort larges et qui se ferment avec une sorte de bavettes à boutons. (Pl. 54.)

Les camps persans ont aussi leurs bains publics qui sont exactement les mêmes que ceux que j'ai décrits au chapitre qui en traite, avec la seule différence qu'on les prend sous des tentes d'une façon toute particulière et uniquement faite pour cet objet. Elles sont d'étoffe de laine foulée, fermées bien exactement, de manière à ce que l'air ni le moindre vent ne puisse y pénétrer pour affaiblir la vapeur de l'eau chaude qui en fait le principal mérite. Elles sont divisées en deux compartimens; dans l'un sont les chaudières, sous lesquelles on creuse des espèces de fourneaux et dans l'autre les baigneurs; mais comme ils ne pourraient faire sur la terre la même cérémonie que sur le marbre des bains de ville, on couche dans toute l'étendue de la tente des *poutrelles* de six à huit pouces d'équarrissage, en-dessous

desquelles on pratique des rigoles qui aboutissent à des puits perdus pour l'écoulement des eaux. Ces poutrelles sont recouvertes avec des planches percées çà et là comme un crible, en suite on étend dessus des paillassons de roseaux qu'on échauffe avec de l'eau bouillante. Ces bains sont fort chers, car il faut quelquefois aller chercher le bois à plus de vingt lieues à dos de chameaux, ce qui fait monter le prix de ces bains à trois *réals* (sept livres dix sols.)

Il se passe peu d'années où il n'arrive dans les camps quelques accidens produits par les scorpions, car il n'est pas de pays où il y en ait une aussi grande quantité, aussi gros et plus vénimeux; au point que dans certains cantons on peut parier d'en trouver au moins un sous chaque pierre un peu grosse qu'on rencontre sur les pelouses, où l'on campe de préférence pour éviter les bas fonds si pernicieux en été par les fièvres intermittentes et les diarrhées qu'on y gagne facilement. C'est surtout pour éviter la visite de ces insectes qu'on élève le sol des tentes; mais comme souvent cela ne suffit pas, les personnes qui en ont les moyens font construire des *Takta-Poutche*, ce sont des espèces de cabanes carrées faites en planches juchées sur quatre poutrelles qui les élèvent à plus de vingt pieds du sol. On y monte avec des échelles. Outre qu'on y jouit toujours d'un air plus pur que dans les tentes, souvent fort mal saines par les malpropretés qu'on laisse séjourner près d'elles, on n'y est pas non plus autant incommodé par les mouches et surtout par les moustiques qui sont un vrai supplice pour

les malheureux qui n'ont pas le moyen de se défendre de la voracité de ces insectes malfaisans. On n'en trouve nulle part d'aussi affamés que dans les plaines de la Perse et particulièrement dans les environs de la mer *Caspienne*.

Quand un scorpion arrive dans une tente, pourvu qu'il soit aperçu par un seul individu, il fera son possible pour le saisir et le poursuivre à outrance; mais s'il n'y parvient pas, il fait aussitôt claquer ses mains et à ce signal, que tout le monde répette, chacun se lève et regarde attentivement du côté d'où est venu le bruit, et y eut-il cent mille hommes dans le camp, en moins de deux minutes; tous sont instruits qu'il a paru un scorpion sur tel ou tel point; la défiance qu'ils en conservent les empêche souvent de dormir; aussi arrive-t-il que, quand les scorpions sont communs, les claquemens de main ne cessent de se faire entendre pendant les trois ou quatre premières nuits, ils diminuent ensuite sensiblement, jusqu'à ce qu'ayant levé et visité toutes les pierres qui environnent les tentes on est certain de s'être débarassé de ces dangereux animaux, dont en effet le voisinage m'a souvent inquiété.

CHAPITRE XXXVII.

DE LA MÉDECINE, DE LA CHIRURGIE ET DES FUNÉRAILLES.

Ce qu'on appelle médecine en Perse n'est qu'une jonglerie grossière exercée avec une rare impudence. Cependant ceux qui s'y adonnent jouissent, surtout parmi les gens de la classe du peuple, d'un respect qui approche de l'adoration. L'orgueil de ces charlatans le dispute à leur ignorance, et leur unique talent consiste à se faire passer pour sorciers.

On sait que la religion musulmane apporte un obstacle insurmontable à l'étude de cet art, puisque le *Koran* considérant les cadavres comme des objets impurs, ils sont en une telle horreur qu'on ne les touche jamais. On ne peut donc acquérir aucune connaissance en anatomie; et la médecine, science si conjecturale par elle-même, n'est plus qu'un empirisme dangereux.

On ne connaît également pas les remèdes les plus communs; point de pharmacies ni de pharmaciens. Quand les médecins sont appelés auprès d'un malade, ils commencent, quel que soit leur état, par consulter des espèces de grimoires en faisant plusieurs contorsions et ils prononcent quelques paroles mystérieuses, qu'ils recommandent aux malades de répéter le plus qu'il leur

sera possible. Ils font ensuite appliquer sur quelques parties du corps, des chiens ou des chats écorchés, des vipères, des crapeaux ou telle autre bête pareille, afin de détruire, disent-ils, le *charme* de la maladie. Ils employent rarement la saignée ; s'ils croyent en avoir besoin, ils tendent le bras sans cérémonie au premier barbier venu qu'ils rencontrent dans la rue. Celui-ci fait promptement l'opération, avec une lancette longue comme un poignard, en faisant la ligature avec une corde s'il n'a pas autre chose sous la main, et ce qui paraîtra singulier, c'est qu'ils n'estropient jamais personne. Ils connaissent à peine les lavemens, les sangsues, les visicatoires, les cautères, ni enfin aucune des applications extérieures, qui sont quelquefois d'un effet si puissant.

La chirurgie est plus mauvaise encore s'il est possible. Dans la majeure partie de la Perse elle est entre les mains de quelques Juifs, aussi ignorans qu'ils sont misérables. Leur science se borne à appliquer sur quelques plaies que ce soient des espèces d'onguens rances dont les recettes qui passent de père en fils font tout le fond de leur talent et de leur fortune. La même drogue doit guérir l'ulcère et le coup de feu ; et les malheureux qui en reviennent doivent rendre grâce à la nature bien plus qu'aux remèdes de ces chirurgiens cricotomistes, qui pourraient cependant être un peu plus experts dans ce genre d'opérations d'après la pratique étendue que leur fournissent les têtes du pays. J'ai été moi-même dans le cas de juger de l'efficacité des

onguens de ces misérables. Blessé dangereusement et éloigné de toute espèce de secours, je fus obligé de passer par leurs mains et c'est un miracle que j'en sois revenu. J'avais perdu beaucoup de sang et j'étais trop faible dans le principe pour connaître ce qu'ils faisaient. Le premier résultat dont je m'aperçus fut une gangrène bien prononcée, qui céda heureusement au bout de deux jours à des fomentations de vinaigre; enfin après trois mois de souffrance, mon bourreau de juif s'attribua l'honneur d'une cure où la nature et mes soins avaient tout fait, car si j'avais continué l'application de son prétendu baume qui n'est qu'un composé de graisses puantes, j'aurais fini par être gangrené des pieds jusqu'à la tête avant un mois. Ces gens-là ne connaissent pas la réduction des fractures, et si quelqu'un a le malheur d'en avoir une, on le laisse tout bonnement sur le dos, à la grâce de Dieu, sans tendre le membre brisé qui finit à la vérité par se ressouder, mais en restant de travers et beaucoup plus court que l'autre.

Un membre cassé d'un coup de feu est presque toujours un cas mortel. Ces ignorans praticiens abandonnent ceux qui sont blessés de cette manière, et prétendent que cet accident est sans remède.

A la suite de l'affaire d'*Oslanduz* une cinquantaine de malheureux soldats étaient dans ce cas ainsi qu'un colonel nommé *Jaffar-Kouli-Khan*, fils d'un des plus grands seigneurs de la Perse, ils fureut soignés par le docteur Cornik, chirurgien anglais de beaucoup de mérite, et comme pas un seul d'eux ne resta

estropié, ses confrères persans en conçurent une telle rage qu'ils firent circuler partout qu'il avait fait un pacte avec le diable, mais cela n'empêcha pas les malades et les blessés de recourir à lui; sa réputation parvint même jusqu'au fond du harem du Prince, où il était appelé chaque fois qu'il y avait quelques maladies réelles ou de commande, telles que migraines, vapeurs, attaques de nerfs, &c.

Comme il est assez rare, surtout en Perse, de sortir des mains des médecins, sinon pour aller visiter les sombres bords, j'ai cru devoir placer ici l'article des funérailles, dont les cérémonies ne sont pas les choses les moins curieuses de ce pays.

Quand un homme meurt, tous les membres de la famille, ainsi que les domestiques poussent des hurlemens terribles, ils se roulent par terre, déchirent leurs vêtemens, parcourent la ville la figure couverte de boue pour faire connaître à tous quel est leur désespoir. Les femmes dans le harem en font autant et comme elles ne pourraient pas crier aussi fort ni aussi long-temps que l'usage le veut, elles font prier des amies ou des voisines, de venir les aider dans ces fonctions; et enfin elles louent des femmes qui en font métier et qui en outre vont tous les jeudis soirs répéter avec elles la même cérémonie au tombeau du défunt.

Quand les cris sont un peu appaisés; on s'occupe de purifier le cadavre, il y a des hommes dont c'est l'unique profession et que personne ne veut approcher

par la raison qu'ils touchent les cadavres qui sont réputés impurs. Ces hommes se nomment *Mourdé-Chouis*, et quoiqu'ils soyent d'une utilité indispensable, ils sont quelquefois accueillis dans les villes à coups de pierres. Tant que dure l'opération un *Molhaa* récite les versets du Koran qui concernent les morts. Les hommes chargés de la purification vont très lentement et sous l'inspection des plus proches parens qui doivent en être les témoins. Ceux-ci gardent un recueillement religieux pendant la cérémonie qui se fait en plein champ ou dans les jardins, mais jamais dans les appartemens. On commence par laver le corps trois ou quatre fois avec de l'eau chaude, on le parfume et on lui rase la tête, ensuite on jette dessus beaucoup d'eau froide qui est considérée comme les premières ablutions funèbres.

Les esclaves revêtissent alors le corps comme pour un jour de cérémonie et on le couche ensuite sur une estrade couvertes d'un magnifique tapis. Les pleurs et les cris ne doivent pas diminuer de la part des femmes, sinon elles seraient accusées de n'avoir jamais eu d'attachement pour le défunt. Après vingt-quatre heures d'exposition, tous les membres de la famille et les personnes de connaissance sont invités à l'enterrement. Les femmes se rassemblent dans le harem où elles recommencent à pleurer de manière à être bien distinctement entendues des voisins; les hommes se réunissent dans le divan, dont les croisées sont ouvertes. Quelques-uns des parens amènent le cheval favori du défunt parfaitement harnaché et à la selle duquel sont suspendus ses armes,

son bouclier et son Koran. Le *Molhaa* fait un sermon très-touchant sur les qualités du décédé, les vertus qui l'ont distingué pendant sa vie, puis il se résume en faisant envisager aux auditeurs la mort comme le terme à tout et comme le bonheur suprême pour ceux qui par leur conduite ont mérité les baisers des célestes *houris* toujours jeunes et toujours vierges. Ce discours souvent interrompu par les sanglots des auditeurs est terminé par les assurances qu'il donne que leur parent et ami jouit déjà des récompenses dues à ses vertus et que loin de le plaindre on doit plutôt envier son sort. Chacun porte alors la main droite sur la poitrine et répond par les mots *Inch-Allhá:* (Plut à Dieu.)

Les femmes arrivent voilées et recommencent leurs cris, chacune fait l'éloge du défunt et rappelle quelques traits de sa bienfaisance ; elles restent ainsi jusqu'au soir et tant que dure la journée un homme frappe toutes les cinq minutes sur un *tamtam* suspendu à la porte d'entrée; ce bruit porte à l'âme un sentiment de tristesse involontaire et qu'on ne saurait vaincre (Pl. 55.) Un peu avant l'enterrement les femmes prennent les devants et toujours pleurant se rendent au cimetière. Elles s'agenouillent en cercle et attendent ainsi le cortège, qui arrive bientôt après. Le cadavre précède, posé sur un brancard et porté par les esclaves; la famille et les amis viennent après dans le plus morne silence. Le corps arrivé près de la fosse, on le dépouille, chacun lui fait alors ses derniers adieux, le couvre de nombreuses ablutions et lui souhaite un bon

voyage. Ensuite on l'enveloppe d'un linceuil et on le dépose dans un cercueil carré qu'on descend dans la fosse, couché sur le côté gauche et la face tournée du côté de la Mecque, et non point debout comme beaucoup de personnes l'ont assuré. Le corps étant couvert de terre, on met par dessus une épitaphe que les femmes s'empressent à orner de fleurs. Ce genre de monument est beaucoup plus simple en Perse qu'en Turquie, où l'on se plaît à décorer magnifiquement les tombeaux. Presque tous ceux qu'on voit dans le vaste cimetière de *Scutarij* sont construits en marbre ou en albâtre et chargés d'ornemens dorés d'un assez bon goût. Les cyprès leur prêtent leur ombrage, ce qui achève de donner à ce lieu, un aspect aussi mélancolique qu'imposant et majestueux.

Les Turcs posent sur leurs fosses des pièces de marbre, qui les couvrent dans toute leur longueur, ils en dressent d'autres à la tête surmontées de turbans de forme pareille à celle que portaient les défunts ; d'autres pièces de forme oblongue indiquent leur nom et leur âge ; on y ajoute quelques versets du Koran, analogues aux qualités qui les ont particulièrement distingués.

Les cimetières en Perse sont d'un style moins riche ; à l'exception de quelques Grands, qui font construire sur leurs tombes de petits dômes supportés par quatre colonnes, les autres mettent simplement du côté de la tête des morceaux d'albâtre de deux à trois pieds

de hauteur, contenant les mêmes choses que celles des Turcs.

On voit encore quelques exemples d'une coutume bizarre, mais qui commence à passer de mode, et qui n'est plus suivie que par des têtes exaltées. Elles consiste à abandonner la maison qu'habitait le défunt, jusqu'à ce qu'elle tombe en ruine, pour prouver l'attachement qu'on lui portait. Ceux qui se piquent d'obéir à cet usage doivent être riches et uniques héritiers ; des cohéritiers seraient rarement d'humeur de partager cette fantaisie, d'autant plus que ce désintéressement superflu n'a maintenant d'autre résultat que de faire rire aux dépens de celui qui en fait parade.

Enfin un autre usage aussi extraordinaire et plus dangereux, c'est de rester un, deux et même trois mois sans se faire raser la tête ni la barbe ; de ne changer ni de linge, ni de vêtement, de se priver de bains pendant la plus grande partie de ce temps, de ne se nourrir que de mets grossiers et de ne boire que de l'eau pure.

Les femmes se traitent encore avec plus de rigueur dans l'espoir d'être citées comme des modèles d'attachement et de fidélité; elles se privent de bains, leurs cheveux restent dans le plus grand désordre, et de plus elles se fustigent matin et soir avec des martinets qui leur déchirent cruellement la peau. L'opération se fait en présence de leurs bonnes amies afin que toute la ville en soit instruite. Plus elles se maltraitent plus elles obtiennent de considération de la part des

hommes; mais les femmes, bien moins charitables et qui s'y connaissent mieux, poussent la médisance au point de traiter ces mortifications de pures grimaces, et de prétendre que ce sont des appâts pour attirer de nouveaux époux.

CHAPITRE XXXVIII.

DES CURDES.

Presque tous les Curdes sont aujourd'hui tributaires de la Perse, et je pense qu'à l'exemple des Turcomans ils finiront un jour par en faire partie intégrante, d'autant qu'ils y semblent assez portés par inclination. Je dirai donc quelques mots de leur caractère, de leurs habitudes ainsi que de leur manière de vivre qui diffèrent essentiellement de celle des Persans et plus encore de celle des Turcs.

L'origine de ces peuples est très-incertaine, on a dit qu'ils descendaient des *Scythes;* mais comme ni eux ni leurs voisins ne peuvent nous fournir les moindres lumières à cet égard, leur véritable origine nous est tout aussi inconnue que celle des anciens Perses, que nous ne connaissons peut-être un peu bien qu'à dater du règne de Cyrus.

Il est cependant certain, que les *Curdes* n'ont pas toujours occupé entre le *Tigre* et l'*Euphrate* le beau territoire, qui formait jadis cette délicieuse *Mésopotamie*, non plus que les montagnes du *Taurus* dont les valées fertiles forment aujourd'hui toutes leurs richesses.

Ayant vécu quelque temps parmi eux, j'ai eu les moyens de les apprécier et de les connaître bien particulièrement; et j'ai cru voir à leurs coutumes, à leurs usages, à leur langage, à leur vêtement même, qu'ils étaient d'origine arabe. Il existe encore une analogie et des rapports si parfaits entre eux et les *Bedouins*, que je serais tenté de croire qu'ils ne descendent que de quelques hordes de ces derniers qui, à l'époque des guerres de religion, et quand la Perse fut conquise par les Arabes, passèrent l'*Euphrate* et se fixèrent dans l'*Irack-Arabi*, puis s'étendirent au nord, le long du mont *Zagros*, jusqu'à la rivière du *Mourab*, qui les sépare aujourd'hui de l'Arménie turque.

Les Curdes sont divisés en plusieurs tribus gouvernées par des Beys avec un pouvoir absolu. Etant continuellement en guerre, la majeure partie d'entr'eux se sont mis sous la protection de la Perse, qui les a admis au rang de ses vassaux et reçoit d'eux un tribut. Ces peuples sont de haute taille, robustes, ils ont de fort beaux traits quoiqu'avec le teint cuivré. A la plus profonde ignorance ils joignent une barbarie naturelle, dont les effets sont souvent terribles. Ils sont encore plus menteurs que les Turcs, et c'est beaucoup dire: mais ce vice, loin de leur paraître condamnable, est à leurs yeux un talent et une preuve d'esprit. Plus farouches que tous les autres orientaux, ils en ont tous les vices sans en avoir les bonnes qualités; cruels et sanguinaires, perfides, hypocrites et voleurs intrépides, ils ne vivent que des brigandages qu'ils exercent sur le territoire de

leurs voisins. Je ne leur connais pour toute qualité qu'une extrême bravoure, mais elle n'est point raisonnée, ni due à un sentiment d'honneur; c'est plutôt la témérité de la bête féroce qui n'envisage que sa proye, sans réfléchir aux dangers qu'il court à sa poursuite. Ils ont cependant des mœurs assez hospitalières dans leur propre pays; et les mêmes hommes qui vous auront dépouillé hors de leurs frontières, peut-être aussi par la crainte des châtimens, seront les premiers à vous escorter et à vous servir de sauve-garde, quand vous êtes sur le territoire de la Perse.

Ils se réunissent de dix à vingt pour faire leurs courses et vont quelquefois rançonner des villages et des villes jusqu'au centre de la Natolie. Dans des expéditions un peu importantes plusieurs troupes se mettent ensemble: ils partagent le butin assez également, et retournent rarement chez eux sans rapporter quelque chose.

Les tribus du *Hékary*, du *Belban*, de *Méhervan* et de *Beilam* ou de la plaine, qui sont sous la jurisdiction immédiate du Prince-Royal ne sont pas autant que les autres livrées au brigandage, d'après leurs habitudes pastorales et les soins qu'ils donnent à leurs troupeaux; mais ils n'en sont pas moins fort dangereux à rencontrer hors de chez eux.

Les Curdes ainsi que les Persans sous le rapport des fortunes ne peuvent guère être divisés qu'en deux classes. Leurs richesses consistent uniquement en troupeaux et dans la possession de villages, qui sont pres-

que tous habités par des Nestoriens. La considération se mesure ici sur le nombre d'hommes armés qu'un Curde peut nourrir et entretenir. Le Maître envoie souvent ses gens faire des expéditions, ceux-ci rapportent exactement le butin qu'ils ont fait, sur lequel ils reçoivent la part qui leur a été promise.

Les Grands sont misérablement logés, car dans tout le *Curdistan*, à l'exception des châteaux fort des Beys, il n'y a pas une habitation passable; les maisons des plus riches particuliers ne valent pas mieux que celles des paysans de Perse; ce sont des masures basses sans fenêtres, recevant la lumière par des trous ronds faits aux toits et qu'on bouche la nuit avec des pierres plattes.

Les Curdes sont tous *Sunnites*, c'est-à-dire de la secte d'Omar, ils sont très-superstitieux et prient quatre ou cinq fois le jour; à cela près leurs occupations présentent peu d'intérêt, en quoi ils ressemblent aux Turcs. Comme eux ils passent des journées entières assis, sans bouger du matin au soir. Ils sont grands parleurs et avide de contes; aussi ont-ils toujours chez eux des derviches étrangers, qui gagnent leur subsistance en leur en débitant de tous les genres.

Leur manière de vivre est très-frugale, leurs mets ne se composent que de riz mis en boulettes avec de la pâte et des aromates qu'ils font simplement cuire dans de l'eau. Ils mangent beaucoup de mouton et de la chèvre bouillie sans assaisonnement et souvent même sans sel; leur pain est encore plus mince que

celui des Persans, ils le font rarement cuire; mais sécher au soleil. Ils aiment beaucoup le chameau; et quand dans leurs courses il leur arrive d'en prendre, ils tuent le plus jeune et c'est un jour de régal pour les voisins, qui sont toujours invités dans ces occasions. Ils ne boivent jamais de vin, le châtiment est terrible pour ceux que l'on trouve en contravention. On les pend par les pieds à un arbre et on les y laisse souvent douze heures; si c'est pour la seconde fois, qu'ils subissent cette punition, on y ajoute quelques coups de bâton.

J'ai déjà dit qu'en temps de guerre les Curdes étaient obligés de fournir un certain nombre de troupes au Prince-Royal; mais de toutes les tribus soumises à son autorité il n'y en a réellement qu'une seule qui lui soit bien utile, car son contingent vaut à lui seul tous les autres ensemble: c'est celle de *Beilam*. Elle habite des plaines immenses bornées à l'est par une petite ramification du *Zagros* qui descend du nord au sud et qui les sépare des districts de *Salmas* et d'*Ouroumèa* qui leur sont parallèle et égaux en étendue. Cette tribu faisait autrefois partie de celle du *Hékari*; mais le Bey qui gouverne cette dernière et qui habite des montagnes avait donné de fréquens sujets de mécontentement aux habitans de la plaine. Ils étaient depuis long-temps poussés par un certain *Ismaël-Bey*, possesseur d'un château-fort situé sur la crête de la portion du *Zagros* dont je viens de parler et qui de-là dominait la campagne. Ils finirent donc

par se révolter et le nommèrent leur chef, à condition qu'il emploierait tout pour maintenir leur indépendance. Le rusé *Ismaël* étant parvenu à son but s'empressa de se mettre sous la protection du Prince-Royal dont il se déclara le vassal, et en conséquence il fut nommé *Bey* de la nouvelle tribu de la plaine, ou de *Beilam*, nom du château d'Ismaël, sous la condition de se reconnaître sujet de la Perse et d'obéir aux ordres qui émaneraient du Roi son père, ou de lui (*).. Ils acceptèrent ces conditions, qui loin de leur être onéreuses ont au contraire tourné à leur avantage. En effet ils ont formé en quelques années la plus belle et la plus riche tribu du pays, comme ils en ont toujours été la plus brave. Elle fournit en temps de guerre, quinze mille cavaliers bien montés et bien armés et qui pendant tout le temps qu'ils sont hors de chez eux, reçoivent une solde du Roi qui les paye fort bien afin de mieux s'assurer de leurs services.

Ils ont des chevaux d'une race particulière, qui sont

(*) Le Bey de Hékary, mécontent et voulant s'en venger, saisit le temps ou Ismaël-Bey, à la tête de douze mille de ses gens, était allé joindre l'armée du Prince, croyant avoir bon marché de son château; mais la sœur d'Ismaël, véritable héroïne, ayant eu vent de sa marche, rassembla à la hâte environ quatre cents hommes de cavalerie à la tête desquels elle se précipita sur *Baba-Khan*, fils du Bey, qu'elle culbuta ainsi que trois mille hommes d'infanterie qu'il avait avec lui et qui furent tous pris ou tués; le Khan eut lui-même beaucoup de peine à s'échapper à la tête de quelques domestiques bien montés.

d'une vigueur et d'une vitesse extraordinaire, et comme chaque individu doit entretenir lui-même le sien, ils ont presque tous des jumens de montagnes qu'ils font couvrir par des étalons arabes ou turcomans; ils obtiennent ainsi des poulains superbes et en grande quantité. Le prix n'en est pas excessif et on peut s'en procurer de fort beaux pour cinquante *réals* (cent cinquante francs).

Les Curdes font la guerre comme les troupes irrégulières de la Perse ; ils ont cependant un peu plus d'ordre et savent se mettre, quoique imparfaitement, en bataille sur deux rangs. Les chefs de peuplades ou de tribus, qui sont censés devoir être les plus braves, les devancent toujours de quelques pas et doivent joindre les premiers l'ennemi.

Quand ils sont en sa présence et qu'ils ont à exécuter une charge, chacun d'eux s'apprête, examine ses armes, veille à ce que rien ne le gêne et le tout avec autant de sang-froid que s'il allait entreprendre une partie de plaisir. Alors les *Molhas* de chaque tribu en parcourent les fronts en brandissant une hache d'arme de la main droite, frappant de la gauche sur un petit tambourin attaché à l'arçon de la selle et criant pendant tout ce temps *Allaa*. A ce signal toute la ligne s'ébranle et le prêtre qui la devance porte souvent les premiers coups. Chaque homme est armé d'une lance semblable à celles des *Kazal-Bache*, d'un *kandjard*, d'une paire de pistolets, et de deux sabres, un desquels est pendu à leur côté et l'autre

passé horizontalement sous le surfaix de la selle ne sert que dans le cas où le premier se brise ; ce qui arrive assez souvent quand ils sont obligés de frapper sur des casques, des cuirasses ou des cottes de mailles. Les plus braves d'entr'eux sont fort estimés, et quelle que soit leur condition, ils acquièrent le droit de s'asseoir devant les Grands, qui leur marquent beaucoup de considération parce qu'ils redoutent l'influence qu'ils ont sur leurs camarades. Ils obtiennent aussi de certaines distinctions, mais la principale est de mettre sur leurs turbans une plume de paon pour chaque ennemi qu'ils ont tué. Aussi beaucoup d'entr'eux en ont la tête couverte et j'en comptai un jour neuf sur la coiffure d'un jeune homme qui n'avait pas vingt-cinq ans. Ils sont fort jaloux de cette marque honorable, et quand ils se disputent entr'eux, l'insulte la plus sanglante est de dire à son adversaire, que son turban est brûlé du soleil et qu'il n'a pas encore eu assez de courage pour lui procurer de l'ombre. Leur costume ressemble beaucoup à celui des Mameluks avec lesquels ils ont une grande analogie pour la bravoure, l'impétuosité et particulièrement pour l'adresse. (Pl. 56.)

Les Curdes n'ont pas comme les autres Musulmans plusieurs femmes; et malgré que le rit qu'ils suivent leur permette d'en avoir jusqu'à quatre, il est très-rare qu'ils en ayent plus d'une. Aussi sont-elles incomparablement plus heureuses que les Persanes, qui passent rarement une journée sans avoir des querelles causées par la jalousie et les commérages.

Le costume des dames curdes est aussi plus élégant et plus décent. Outre la grande robe turque qui est fort belle elles ont une tunique courte qui la recouvre en partie, elle est soutenue par une ceinture fort riche qui dessine parfaitement bien leur taille et leur sied à merveille. Elles portent aussi le turban et les pantalons, mais plus légers et faits avec beaucoup de grâce. (Pl. 57.) Elles sont aussi avides de bijoux que les Persanes et c'est pour elles un grand plaisir que de s'en parer, pour les faire voir à celles de leurs connaissances qui les visitent. Elles sont d'une ignorance extrême et n'ont pas d'autres occupations que celles des dames persanes, c'est-à-dire, fumer et se promener une bonne partie de la journée; il *y* en a cependant quelques-unes qui brodent assez joliment en or et qui entretiennent leurs maris de gilets et de soubrevestes très-ornés en ce genre; car ces objets doivent être extrêmement riches, pour les jours de gala, et surtout élégamment brodés. Aussi rien n'approche de la beauté de ce qu'on fait en ce genre à Constantinople où l'on trouve les brodeuses, à mon avis, les plus adroites du monde. Bien que les femmes curdes de la classe du peuple ne mettent pas autant de soin à cacher leurs figures que celles de Perse, les dames ne sortent cependant jamais que couvertes de *Chaderas* blancs qui leur enveloppent complètement le corps, et comme elles ne font pas usage du *roubend* pour cacher leurs figures, elles y substituent des voiles tout aussi ridicules. Ce sont des espèces de hauts-vents semblables à ceux dont se servent des vieillards à vue

faible, qui ne peuvent supporter les rayons du soleil, mais ils sont plus grands et fait en carton, peint en noir; on y attache tout autour un morceau de toile de crin à travers lequel elles distinguent parfaitement tous les objets, sans qu'on puisse même juger de quelle couleur elles sont. (Pl. 58.) Les femmes ont ici plus de liberté que les Persanes et sortent souvent du matin au soir sans que leurs maris s'inquiètent des lieux où elles ont été.

Elles sont aussi galantes que les dames turques et la plus grande partie ont de même qu'elles des amans favorisés, avec lesquels elles correspondent et qu'elles voyent chaque jour en secret; leur commerce de lettres est fort ingénieux, mais présente des difficultés: il consiste dans l'arrangement de certaines fleurs ayant différentes significations convenues d'après la manière dont elles sont arrangées et combinées entr'elles. Les embarras de ces singuliers hiéroglyphes augmentent beaucoup si par malheur la correspondance éprouve quelque accident, ou si l'on en découvre la clef; il faut alors la changer à l'instant, et la rose qui, le matin signifiait joie ou amour, veut souvent dire le soir haine ou vengeance. Les maris qui ont tous passés par là, connaissent fort bien cette manière de s'exprimer et prohibent les fleurs autant qu'ils le peuvent, mais ils y réussissent rarement. La manière de se donner réciproquement ces bouquets est si ingénieuse qu'ils ne parviennent jamais à saisir le mot de l'énigme et finissent comme ailleurs par laisser aller les choses. Les rendez-vous sont aussi fort communs, cependant les dangers en sont grands, et les amans surpris

en tête-à-tête, ne pourraient éviter une mort cruelle; cela n'empêche pas les femmes d'en donner et les hommes d'y courir avec empressement; mais un intérêt égal, chez les deux parties pour garder le secret, fait que ces sortes d'accidens sont excessivement rares.

Les rendez-vous se donnent ordinairement dans des maisons à plusieurs sorties louées par des Juifs qui sont très-experts à conduire ces intrigues, les amans y entrent par des côtés opposés et l'homme y va déguisé en femme, ce qui est très-facile dans ce pays où les *chaderas* et les couvres-figures cachent la personne en entier et empêchent de distinguer le sexe; si par quelque cause que ce soit l'amant ou la maîtresse n'a pu se trouver à l'heure indiquée, le juif met le lendemain un bouquet sur la fenêtre, la signification en est un mystère pour tout autre que l'ami ou l'amie qui connaît ainsi la nature des obstacles qui ont dérangé le rendez-vous, et qui apprend en même temps le jour et l'heure fixés pour en avoir un autre. La réponse à cette lettre est faite de la même manière, et les intrigues amoureuses durent souvent plusieurs années sans qu'on en ait jamais pénétré le secret. C'est d'autant plus étonnant en Turquie surtout, que quand une femme n'est pas seule dans un harem, elle est non-seulement surveillée par son mari et par les eunuques, mais encore par chacune des autres femmes, qui sont toutes ses rivales; et même par les esclaves qui, jalouses de leurs maîtresses et brûlant du désir de les supplanter, font tout leur possible pour y parvenir...

La Turquie présente, sur ces *rendez-vous* une particularité curieuse et qui est trop généralement connue pour qu'on puisse la révoquer en doute. Il est des femmes qui conduisent de ces sortes d'intrigues pendant dix ou douze ans, sans que leurs amans sachent à qui ils ont affaire, tandis qu'elles sont parfaitement instruites de leurs moindres démarches et de toutes les particularités qui les concernent. Il n'est pas rare qu'elles pourvoient à leurs besoins, et les Juifs porteurs de leurs dons n'en connaissent pas mieux la source, car ils ne sont jamais admis dans leur entière confidence. Il est enfin telle femme qui porte si loin sa générosité désintéressée, qu'à des distances très-éloignées et long-temps après que l'intimité a cessé, son amant reçoit encore ses largesses, et par des voies tout aussi impénétrables qu'auparavant.

Outre les tribus sédentaires dont je viens de parler, les Curdes en ont encore de nomades qu'on peut aussi diviser en deux classes : celles qui ne vivent qu'une partie de l'année sous la tente et celles qui n'ont jamais d'autre demeure. Les premières sont ordinairement composées d'habitans des contrées où les fourrages ne suffisent pas pour nourrir leurs bestiaux, ce qui joint à leur goût pour la vie pastorale les décident à quitter leurs maisons pendant 7 à 8 mois de chaque année, durant lesquels ils changent de stations, en décrivant un cercle de quelques lieues, qui finit par les ramener chez eux. Comme leur manière de camper et de vivre est en tout la même que celle des véritables nomades, je

passerai à la description de ces ménages ambulans, qui selon moi présentent le spectacle le plus extraordinaire. On ne peut en effet se lasser d'admirer avec quelle aisance et quelle promptitude ils changent d'emplacement, sans être embarrassés le moins du monde de l'énorme quantité d'ustensiles et de bestiaux qui leur sont indispensables et qu'ils font suivre avec une étonnante rapidité. Une de ces familles se compose ordinairement d'une douzaine de personnes, hommes, femmes, enfans et domestiques. Leurs tentes sont faites d'étoffe grossière de laine noire tissue de leurs mains et soutenues par quelques bâtons plantés en terre sans beaucoup d'ordre. Le père qui est le chef de la famille n'en sort jamais, les fils mariés ou garçons qui sont montés et armés, vaquent continuellement aux affaires ou font des courses qui les tiennent des semaines et même des mois entiers absens. Quand ils sont rentrés, ils ne font autre chose que fumer, prendre le café, boire, manger et dormir.

Les tentes sont divisées en quatre compartimens: le premier est celui destiné à la famille, il est séparé des autres par une petite cloison faite en osier, de trois pieds de hauteur, elles sont proprement peintes en vert, et comme le tissu n'est pas assez serré pour empêcher l'air de passer à travers il maintient toujours cette place extrêmement fraîche. Le sol est couvert d'un tapis, et cet appartement est à-la-fois le salon de compagnie, la salle à manger et la chambre à coucher; car ainsi que les Persans de la classe du peuple, les Curdes couchent tous dans une même chambre. Le père, la mère, les gar-

çons, les filles, les gendres, les brus, les petits enfans, tout est pêle-mêle dans un même lieu ; coutume que j'ai vu également pratiquer en Géorgie. Le second compartiment est destiné pour les chevaux et les domestiques qui les soignent ; le troisième, qui est le plus grand, est occupé par les bestiaux qui ne vont pas aux champs et par ceux qui restent tous les soirs, tels que les vaches, les brebis qui ont des agneaux, les jumens et leurs poulins.

Le quatrième et dernier compartiment est celui destiné à la cuisine, à la boulangerie, aux bains; en un mot à tout ce qui concerne le ménage. Les femmes s'en occupent continuellement, elles sont laborieuses, très-adroites et par-dessus tout d'une propreté qui contraste singulièrement avec la saleté des individus des deux sexes qui habitent les villes et les villages. Quand elles ont fait toute la besogne intérieure, elles travaillent à différens ouvrages de laine, mais particulièrement à faire des sangles larges, qui se débitent dans toute la Perse et dont on joint plusieurs morceaux ensemble pour faire des tapis communs à l'usage des basses classes du peuple.

Le costume des femmes nomades est différent de celui qu'on voit dans les villes. Elles sont vêtues de robes longues ouvertes par le haut, soutenues par des ceintures blanches, dont les bouts pendent par-devant. Elles sont coiffées avec des voiles de toile blanche de coton, qui retombent de chaque côté de la figure et jusqu'au milieu du dos ; ces voiles sont maintenus par des espèces

de bandeaux de soie brune dont elles se ceignent la tête et qu'elles nouent ensuite sur le front.

Elles sont grandes, fortes et très-jolies, quoiqu'un peu brunes, étant continuellement exposées au soleil; elles sont assez douces malgré un certain ton de rudesse, qui rebute au premier abord, mais qu'elles perdent bientôt, surtout quand on leur faits quelques petits présens, avec lesquels on est toujours sûr de les adoucir et d'en recevoir tous les bons offices qu'on peut en attendre (Pl. 59.)

Une famille nomade ne voyage presque jamais seule; elles se réunissent une vingtaine plus ou moins d'après les rapports d'amitié ou même de parenté qui existent entr'elles. Elles choisissent les lieux qui ont les meilleurs pâturages et de bonne eau. Les tentes de chaque famille restant cependant éloignées à quelques centaines de toises les unes des autres; elles séjournent dans chaque place tant que l'herbe ne manque pas, après quoi elles chargent leurs bestiaux de leurs effets et se transportent dans d'autres cantons qui leur offrent de nouvelles ressources. Pendant l'hiver elles se rapprochent davantage de l'est; et dans les mois de Décembre, Janvier et Février on en voit jusque de l'autre côté de *Kom*, et souvent même d'*Ispahan*.

Leurs troupeaux les suivent continuellement, ils sont gardés par des domestiques dont l'existence est fort misérable. Ces malheureux, quelque temps qu'il fasse et dans toutes les saisons ne quittent jamais les champs; tous les huit ou quinze jours ils reçoivent leurs vivres qui con-

sistent en galettes de pain et en fromage de chèvre, comprimé dans de petites peaux d'agneau en forme d'outres qu'ils portent à dos. Ils sont misérablement vêtus et pour se garantir des injures du temps, outre leurs vêtemens qui sont à-peu-près nuls, ils n'ont qu'un long morceau de feutre dans le milieu duquel ils font un trou pour passer la tête. Quand ils l'ont sur le corps, on dirait d'une chasuble des prêtres catholiques.

Quand les Nomades changent de pâturages et qu'ils ne peuvent en trouver qu'à de grandes distances, ils vont de villages en villages. Ils ne logent jamais dans les maisons et s'en écartent au contraire d'une centaine de pas avec leurs bagages et leurs chameaux, dont ils font un rempart circulaire au milieu duquel ils renferment la nuit leurs bestiaux qui ont mangé jusqu'au soir. Les habitans qui sont partout fort hospitaliers, leur donnent toujours quelque chose ; et leur genre de vie à part, ils ne sont jamais malheureux, car on les voit partout de bon œil. Les Persans, qui par analogie avec les couleurs de leurs tentes, les ont nommés *Kara-Chadera* (tentes noires), bien loin de les éloigner, sont enchantés quand ils viennent séjourner dans leurs plaines, qu'ils animent par leur présence et leur gaîté ; et près desquels ils trouvent souvent à faire des marchés avantageux en vaches et brebis qu'ils ont à meilleur compte qu'aux foires ou bazards destinés à ce genre de commerce.

CHAPITRE XXXIX.

DES GUÈBRES.

Les Guèbres sont les restes de ces anciens habitans de la Perse qui étaient *ignicoles* ou adorateurs du feu, et qui depuis l'établissement de l'islamisme furent, non-seulement traités comme étrangers, mais encore persécutés avec plus de rigueur que les Juifs et les Chrétiens mêmes. Le mot *Guèbre* vient de *Geaour*, qui veut dire *Infidèle;* et les Musulmans donnent indistinctement cette qualification à tous ceux qui suivent une autre religion que la leur.

Le culte du feu fut établi par Zoroastre, en Persan *Zerdach*; natif lui-même de l'*Azerbidjan*(*). Ce culte se conserva sans altération jusqu'à la conquête de la Perse par les Arabes conduits par Omar. Ce conquérant farouche fit périr une grande quantité de ces malheureux qui refusaient d'asservir leur conscience à celle du vainqueur.

Alors et depuis cette époque ceux qui refusèrent de se faire Musulmans furent obligés de se cacher et

(*) Cependant il faut convenir que les Orientalistes sont aussi peu d'accord sur le vrai lieu de sa naissance que sur l'époque où il vécut.

ensuite de se retirer dans les provinces les plus orientales de la Perse, telle que le Kerman, le royaume de Cabul et le Siud, où ils furent tolérés. Ils s'y sont maintenus dans un tel état de pauvreté et de misère que *gueux comme un Guèbre* est un proverbe parmi les Musulmans.

Ils adressent leurs prières au soleil, et les jours d'éclipse sont pour eux des jours de désolation et de deuil; ils se prosternent alors la face contre terre et ne se relèvent qu'au retour des rayons de cet astre. Leurs prêtres, qu'ils nomment *Deltour*, d'une ignorance profonde sont néanmoins d'adroits charlatans; ils ont conservé des temples qu'ils nomment *Atech-Gaah* dans lesquels ils conservent sans discontinuité le *feu sacré* et qu'ils prétendent avoir été allumé à la création du monde. Un des principaux est situé dans un lieu agreste aux environs de *Baku*, la terre y est tellement imprégnée de matières inflammables (*), qu'en quelqu'endroit qu'on creuse un trou il en émane des vapeurs qui s'allument aussitôt qu'on leur présente une substance enflammée. Ce phénomène est bien connu d'après la description qu'en a donnée Mr. Forster et les voyageurs russes. Cette circonstance a déterminé plusieurs Guèbres à se réunir dans ces plaines pour y entretenir par piété plusieurs de ces feux. Ils ont aussi un temple considérable à *Yesd*, où se tient le grand Prêtre, c'est dans cette ville et aux environs que sont

(*) C'est sans doute le napthe que l'on recueille dans les environs de cette ville.

aujourd'hui fixées la majeure partie des familles guèbres qui sont restées en Perse.

Ils sont tous ou agriculteurs ou artisans et il est bien rare d'en trouver quelques uns qui aient une subsistance assurée indépendante de leur travail. Ils sont en général petits, mais vigoureux; les traits de la figure sont fortement prononcés et ils sont plus bruns que les Musulmans: leurs femmes sont belles et bien faites, mais sâles et négligées.

Ils sont de la plus grande sobriété et ne font que deux repas par jour. Toutes les viandes leur sont permises excepté celle de vache, parce qu'ils portent à cet animal la même vénération que les Indous. Les gouverneurs de province mettent à profit ces dispositions: il suffit qu'ils les menacent d'en tuer une pour en tirer de l'argent.

Le vendredi est leur jour de repos comme pour les Musulmans. Comme eux ils peuvent avoir plusieurs fémmes et répudier celles qui sont stériles.

Les cérémonies religieuses des Guèbres se font à huis-clos et le secret ne sort pas de l'enceinte des Temples. Ils ne prient jamais après le coucher du soleil, ils lui dévouent leurs enfans en les faisant passer par les épreuves du feu: les prêtres font cette cérémonie en les passant sur une flamme légère pour les purifier.

Ils portent un grand respect aux morts. Depuis qu'ils sont exposés aux persécutions ils ne les enterrent plus de crainte que leurs restes soient profanés, mais

ils les déposent dans des tours ou bâtimens cachés dans le fond des forêts. Ils en bouchent toutes les issues, mais n'y mettent point de toiture; ils n'attachent aucune importance à ce que ces corps deviennent la pâture des oiseaux de proie. Le mort est vêtu de ses meilleurs habits et couché dans le même lit qui lui servait de son vivant; on met près de lui du pain, du vin, des fruits, un couteau et un bâton; cérémonies qui ressemblent en tout à celles des Juifs, si ce n'est que ceux-ci mettaient de plus une pièce de monnaie dans le cercueil.

Les Guèbres reconnaissent pour chefs les plus anciens d'entr'eux et leur portent un respect extraordinaire. Ces vieillards jugent leurs contestations et leurs querelles sans que jamais les autorités du pays en prennent connaissance; aussi voit-on bien rarement des Guèbres chez les Cadis, à moins qu'ils n'aient quelque procès avec des Musulmans, chose aussi rare qu'inutile chez eux, car quel que fut leur droit ils seraient toujours certains d'être condamnés.

Toutes les lois civiles et religieuses des Guèbres sont contenues dans le *Zend avesta* que nous connaissons par la traduction de Mr. Anquetil du Perren. Ils ont encore le *Pa zend* qui est une sorte de commentaire du premier. La charité est selon eux l'œuvre la plus méritoire devant Dieu. Le pèlerinage de *Yesd* est d'obligation stricte, et aucun d'eux ne peut se dispenser de le faire au moins une fois dans sa vie; ils portent dans ces occasions des

présens considérables au grand Prêtre qui a le pouvoir de les absoudre de leurs péchés.

Nous avons vu plus haut que le nom d'*Azerbidjan* signifiait *terre de feu*, ce qui prouve assez que le culte du feu était en grande vénération dans cette province, particulièrement à *Tébris*. On voit encore dans cette ville les débris d'un temple magnifique qui avait été consacré à ce culte. Les Guèbres ont aussi une grande vénération pour les environs d'*Ardebil* et il en est peu qui ne les visitent; il vient même des pélerins des bords de l'Indus pour accomplir cet acte de dévotion.

A quelques superstitions près et qui sont sans doute des symboles dont ils ont perdu la signification, les Guèbres sont un excellent peuple, doux, charitable, hospitalier, ayant en horreur l'effusion du sang; et si ce n'était leur ignorance, ils rappelleraient ces anciens Perses si humains, si éclairés, si généreux à une époque où l'Europe était plongée dans une profonde barbarie.

FIN.

Les traductions allemande et anglaise, enrichies de notes, sont sous presse.

NOTICES GÉOGRAPHIQUES.

A.

Abas-abad, ancien fort près de *Nackchtévan*, qu'Abas-le-Grand avait fait détruire quand il dépeupla l'*Arménie*, et que le Prince-Royal actuel de Perse a fait reconstruire à la manière européenne : il peut être considéré comme un des boulevards de la Perse de ce côté.

Abiverd, petite ville au nord du *Khorassan* et chef-lieu d'un grand district qui est aujourd'hui indépendant et gouverné par un chef turcoman.

Aheer ou *Ahar*, petite ville de l'*Azerbidjan* des environs de laquelle on tire l'albâtre connu sous le nom de marbre de Tébris ; elle possède aussi des mines considérables de cuivre et de fer. Elle est un des points militaires les plus importans, tant par sa situation centrale et élevée, que par la quantité de routes qui viennent s'y croiser.

Akalzique, grande ville de *Mingrélie*, sur le *Kur;* elle est défendue par une citadelle en assez bon état, qui domine tous les environs : elle fait un grand commerce et contient en conséquence beaucoup d'Arméniens et de Juifs. Elle a été prises plusieurs fois par les Russes, qui l'ont enfin cédée aux Turcs à la paix dernière. Elle est le chef-lieu d'un Pachalick, subordonné à celui d'*Arzouroum*.

Anizeth, petite ville située au centre de l'*Arabie déserte*, sur la route des caravanes qui se rendent de *Bassora* à la *Mecque*.

Aran, district de l'*Arménie persane*, dépendant de la province

d'*Azerbidjan*, dont *Erivan* est chef-lieu ; il est très-peuplé, très-productif et riche en troupeaux ; il possède aussi de fort belles mines de sel, de fer, de cuivre, et c'est un des plus abondans vignobles de la province. C'est de-là que vient ce vin d'*Arménie* que l'on consomme dans toute la Perse, dans une partie de la *Natolie* et même aux *Indes*.

Araxe, grand fleuve d'*Asie* qui séparait jadis les royaumes de *Médie* et d'*Arménie* ; il prend sa source dans les montagnes qui avoisinent *Arzouroum*, et il n'est guère considérable qu'après avoir reçu plusieurs rivières et ruisseaux qui descendent du Caucase, surtout l'*Arpatchay* ; il passe au pied du mont *Ararat*, se joint au *Kur* dans le désert du *Mogan*, et tombe dans la mer *Caspienne* à *Salian*, par deux embouchures qui en ont formé une île. Il est extrêmement gros et rapide au printems ; mais sur la fin de l'été on peut le passer à gué en plusieurs endroits.

Ardebil, grande ville, célèbre par ses eaux minérales et par le tombeau du *Scheik Sephi-ed-din* ; son origine est de la plus haute antiquité, il y vient continuellement une foule de pélerins qui l'enrichissent, ainsi que le tombeau où ils déposent leurs offrandes. Elle est gouvernée par un Khan, qui a titre de Beglierbey, quoique dépendant du gouvernement d'*Azerbidjan*.

Arménie, ancien royaume de l'*Asie mineure*, qui est aujourd'hui divisé en Arménie turque et Arménie persane, la première s'étend depuis *Siwas* jusque et y compris la ville de *Kars*, *Arzouroum* en est la capitale et elle est gouvernée par un Pacha à trois queues La persane, outre la majeure partie du district d'Aran, comprend la ville de *Nackhievan*, une partie du *Kurdistan* et de la *Georgie*.

Arpatchay torrent qui descend d'une des branches du *Caucase* et qui sépare l'Arménie turque de la persane, il se jette dans l'*Araxe* à quelques lieues au-dessus d'*Erivan*, il est d'une rapidité extraordinaire pendant le printems; mais dans l'été il conserve à peine un filet d'eau.

Arzouroum, grande ville, capitale de l'Arménie turque, située à l'extrémité d'une vaste plaine: elle est très-commerçante et renommée pour les ouvrages en fer qui s'y fabriquent, tels que les fers et les clous de chevaux; mais surtout pour les lames de *Kangiard*. Les rues en sont étroites et sales, quoique pavées de grandes dattes de pierre. Cette ville manque de bois, ce qui est d'une très-grande privation pour elle, l'hiver y étant très-rigoureux. Elle est la résidence d'un Pacha supérieur à ceux de *Kars*, d'*Akalzique* et de *Bajazet*.

Astrabad, ville considérable du *Mazendéran*, et qui en est considérée comme la capitale. Elle est située sur la rivière de ce nom et était autrefois chef-lieu d'une petite province particulière. Elle a un assez bon port, qui est au reste le seul que les Persans possèdent sur la *mer Caspienne*. On prétend que cette ville renferme la majeure partie des trésors du Roi.

Astrakan, grande ville très-commerçante, située sur la mer Caspienne, à l'embouchure du *Volga*, elle est le chef-lieu d'un gouvernement de l'Empire de *Russie*.

Azerbeidjan, grande province au nord de la *Perse*, qui formait jadis la majeure partie de la *Médie*, elle est plus tempérée que les autres parties de la Perse, quoique les hivers y soient très-rigoureux. Elle est aussi mieux peuplée et mieux cultivée : elle a des mines de fer, de cuivre, des carrières d'albâtre et de sel, qui sont très-abondantes. Elle est gouvernée par le prince *Abas-Mirza*, le second des fils du Roi: sa capitale est *Tébris*.

B.

Bagdad, grande ville très-riche et très-commerçante de l'*Irak-arabi*, sur le *Tigre*, elle était jadis célèbre par la résidence qu'y faisaient les fameux Califes; elle a été plusieurs fois ruinée et s'est toujours relevée. Les Persans et les Turcs se la sont disputée pendant nombre d'années; le fameux *Nadir-Schah* échoua devant ses murailles, et elle est depuis ce tems restée au pouvoir des

Turcs, qui y ont un Pacha de première classe, duquel dépendent ceux de *Mosul* et de *Bassora*. Les ruines de l'ancienne *Babylone* en sont éloignées d'environ deux lieues à l'Est.

Bajazet, ville assez considérable de l'*Arménie turque*, située dans les montagnes de *Zagros*, et la résidence d'un Pacha subordonné à celui d'*Arzouroum*. Elle est défendue par de mauvaises murailles en pierre, et par un fort en assez pitoyable état.

Balk, grande ville très-commerçante de la *grande Bukarie* et capitale d'une province du même nom, située sur une des branches méridionales de l'*Oxus*. Elle fait aujourd'hui partie des Etats du Roi de *Cabul*.

Bardachir, grande ville du *Kerman*, située au milieu de la chaîne des montagnes *Meder*, qui traversent cette province de l'Est à l'Ouest. Elle a plusieurs fabriques de schals assez beaux, quoique bien inférieurs à ceux de *Cachemire*. La ville et le district qui en dépend est au pouvoir d'un chef *baloutche*.

Bassora, ville médiocre sur l'*Euphrate*, à vingt lieues environ de son embouchure. Elle fait un grand commerce et peut être considérée comme l'entrepôt des marchandises de la *Perse*, de l'*Inde* et de l'*Arabie*. Elle est fort malsaine, ses rues sont étroites et sales; elle est entourée d'une simple muraille sèche, en assez mauvais état, qui du tems de Kérim-khan a néanmoins tenu en respect toute une armée persane, qui l'assiégea près d'une année sans pouvoir s'en emparer. Cette ville appartient à la *Turquie* qui y entretient un pacha subalterne, qui a le titre d'amiral, ainsi que quelques barques pourries, que l'on décore du nom de vaisseaux, mais qui, vû leur état de délabrement, ne descendent jamais en mer.

Beilan, village considérable du *Kurdistan*, non loin duquel est un château fort appartenant au chef de la tribu de la plaine, qui en habite les environs et qui est connu sous le nom de *Beilan*.

Belban, ville du *Kurdistan*, chef-lieu d'une tribu de ce nom, gouvernée par un bey qui y fait sa résidence.

Bender-abassi, voyez *Ghomron*.

Bender-bouchir, ville peu considérable, et port de mer situé sur le côté nord du *golfe persique*, à l'extrémité d'une langue de terre, qui forme une presqu'île : elle est assez bien fortifiée. Le sol en est malsain, les rues extrêmement étroites, et la chaleur y serait insupportable, si elle n'était souvent tempérée par des vents d'Est qui y sont très-fréquens. Les Anglais avaient établi un comptoir dans cette place du tems d'Abas-le-Grand, qui leur avait également accordé le droit d'y commercer ainsi que la moitié du produit des douanes, en reconnoissance des secours qu'il en avait reçus, quand il chassa les Portugais de l'île d'*Ormus*. Ces arrangemens ne subsistent plus aujourd'hui.

Bistan, ville assez considérable à l'Ouest du *Khorassan* sur la grande route d'*Astrabad* à *Hérat* sur la rivière *Strech* ; elle est le chef-lieu d'un district au pouvoir du Roi et gouverné par un Khan de 2[de] classe, dépendant de celui de *Meschcd*.

Bokarara, grande ville, riche et très-peuplée de la *Tartarie indépendante*, sur le *Kay-ab*, fleuve qui tombe dans l'*Oxus*. Elle fait un grand commerce de musc et de pierreries ; un certain Haider-khan, qui la gouverne, a pris le titre de Schah (roi), et il étend journellement son territoire du côté du *Khorassan*.

Boom, petite ville du *Kerman* et au Sud de cette province, formant les limites des possessions du Roi. Elle n'est célèbre que par la mort du malheureux Luft-aly-khan, le dernier des parens de Kérim-khan, trahi et livré à Mohammed-khan ; celui-ci le fit périr d'une manière cruelle, ainsi que toute sa suite, et ordonna que de leurs têtes on élevat une pyramide.

C.

Cabul, grande et belle ville, capitale du royaume de ce nom, située au fond d'une plaine immense sur la rivière *Kamek*, qui tombe dans l'*Indus* aux environs d'*Attock*. Elle est fortifiée d'une double enceinte de murailles très-épaisses et d'un fossé large et profond, que l'on peut inonder à volonté. Son climat est très-

doux, plusieurs ruisseaux qui la traversent contribuent autant à y maintenir la propreté qu'à procurer de l'agrément à ses habitans; elle renferme de nombreux jardins de la plus grande beauté; tous les comestibles y sont abondans et à bas prix. Zeman-Schah, son souverain actuel, habite un palais situé sur une hauteur qui domine toute la ville, et bien qu'il soit fort mesquin, comme sa situation le met à l'abri d'une surprise, le Roi le préfère à ses autres palais qui offriraient plus de commodités.

Cachemire, grande et magnifique vallée, au Nord-Ouest de l'*Inde;* elle forme un gouvernement particulier; sa capitale est située sur le fleuve *Djalem*, à l'extrémité nord du lac *Dall:* les rues en sont étroites et sales; mais le climat en est sain nonobstant des froids très-vifs en hiver et une grande quantité de neige. On comptait autrefois dans cette ville six mille métiers à schals; il n'y en a maintenant que six à sept cents. Les environs et particulièrement les bords du lac et de la *Djalem* sont magnifiques, et présentent des sites d'une grande beauté, aussi les Indiens nomment-ils ces contrées le paradis terrestre.

Calpock, ville au nord du *Khorassan*, est chef-lieu d'un district actuellement en état de rebellion, sous la domination des chefs turcomans.

Casbin, grande ville, autrefois capitale de la *Perse*, mais dont les quatre cinquièmes sont aujourd'hui en ruines. Elle est située dans une plaine immense, à quelque distance de la rivière *Schah-Roud;* elle produit quantité de raisins que l'on sèche et qu'on envoie dans toute la Perse; elle avait aussi naguère une excellente fabrique d'armes qui n'existe plus, mais ses ouvrages en cuivre sont estimés. Cette ville forme aujourd'hui, avec le district qui en dépend, l'appanage d'un des fils du Roi, nommé Mohammed-Tague-Mirza Il habite le palais royal que l'on entretient en assez bon état, malgré qu'il soit bien au-dessous de son ancienne splendeur.

Caspienne (la mer), est généralement considérée par les géo-

graphes comme un grand lac, parce qu'elle n'a aucune communication avec les autres mers, quoiqu'on ait soutenu qu'elle en avait de souteraines soit avec le *golfe persique*, soit avec la *Mer noire*. Elle a près de 300 lieues de longueur sur environ 160 dans sa plus grande largeur. Comme toutes les mers étroites elle est fort dangereuse pour les navigateurs, n'ayant à bien parler qu'un seul port et fort peu de rades abritées des vents d'Est qui y règnent avec violence. La pêche de l'esturgeon en est très-productive et toujours également abondante; l'eau n'en est que très-peu salée, et pourrait à la rigueur se boire pendant quelques jours; les chevaux s'en abreuvent sans répugnance.

Caucase, chaîne de hautes montagnes de l'*Asie* située entre la *Mer noire* et la *Mer Caspienne*, dont les ramifications s'étendent dans plusieurs sens sous des noms différens; le passage en est difficile et effrayant en tous tems, mais il est totalement impraticable pendant l'hiver, ses vallées étroites et profondes sont souvent comblées par la chute des avalanches qui s'y précipitent avec fracas. Le *Terck*, rivière ou plutôt torrent, qui serpente dans sa principale gorge, y roule souvent d'énormes rochers. Il a fallu creuser le roc dans plusieurs endroits pour continuer la route qu'on y a faite avec beaucoup de difficultés, pour se rendre en *Géorgie*. Ces montagnes renferment, dit-on, des mines fort riches de minéraux de toute espèce, et même de pierres précieuses; mais d'après les difficultés de leur exploitation, elles resteront enfouies bien long-tems encore.

Chirwan, province de *Perse*, située le long des bords Ouest de la *Mer Caspienne*, dont *Schamaki* est la capitale. Elle était depuis long-tems occupée par les troupes de la Russie et elle a été cédée à cette puissance par le Roi de Perse à la paix dernière. On ne peut y entrer du côté du Caucase que par un défilé très-fort que l'on nomme les *Portes Caspiennes*.

D.

Dadabegloo, village considérable du *Karabay*, où le Prince-Royal a coutume d'aller asseoir son camp de plaisance tous les étés. C'est là que les Russes surprirent l'armée persane en 1810, et où ils faillirent prendre le Prince-Royal, qui ne se sauva que par un trait de présence d'esprit.

Daguestan, ou pays de montagnes, est un district situé le long du rivage Ouest de la *Mer Caspienne*, au Nord du *Chirwan ; Tarku* en est la capitale. Ce district quoique enclavé et faisant partie des possessions russes, n'a encore pu jusqu'à présent être réduit à l'obéissance; les Lesguis qui l'habitent étant les êtres les plus brutes, les plus sauvages, et les plus féroces de toutes les hordes qui habitent le *Caucase;* ils ont leurs retraites sur la cime des plus hautes montagnes, et on peut les considérer comme inexpugnables.

Damas, grande, belle et ancienne ville de *Syrie*, autrefois capitale d'un royaume de ce nom, est aujourd'hui chef-lieu d'un pachalick. Cette ville fait un très-grand commerce de soieries; elle est surtout renommée pour les étoffes qui portent son nom ; il y avait aussi de fort belles manufactures d'armes, qui sont bien déchues.

Delhi, capitale de l'Empire du *Mogol ;* elle est située dans une belle plaine sur là ville Ouest de la *Djemmah ;* elle a environ sept lieues de tour, ses rues sont comme celles de toutes les villes asiatiques, étroites, tortueuses et sales. Elle portait autrefois le nom *Schah-djihan-Abad*, ou ville de Schah-Djihan. Le souverain habitait un palais situé sur les bords du fleuve, entièrement construit en pierres rouges et d'une magnifique architecture; actuellement il est en partie ruiné.

Demawend, ou *Albours*, chaîne de montagnes très-hautes à environ trois pharsanges Nord-Est de *Téhéran*, une d'elles plus élevée et dont la cime est très-escarpée, porte le nom de *Pic de*

Demavend ; elle est ainsi que tous les autres, continnellement couverte de neige. Les habitans du pays prétendent entre autres contes qu'ils ont fait sur cette montagne, qu'il croît sur sa crête une herbe qui a la vertu de changer en or les dents des moutons qui la broutent.

Derbent, ville de la province du *Chirvan*, sur les bords Ouest de la *Mer Caspienne* à l'embouchure de la rivière *Schamouka*. Elle est en grande partie peuplée d'Arméniens et de Géorgiens; elle fait un commerce assez considérable avec la *Perse*. Elle est actuellement au pouvoir de la Russie et forme un des meilleurs entrepôts du commerce de soierie du *Guilan*.

Diran, ville et chef-lieu d'un district indépendant, au Nord de la province du *Khorassan*, gouvernée par un chef turcoman.

Djulamerk, petite ville du *Kurdistan*, capitale du district de *Hekury* ; elle est située dans les gorges du mont *Zagros* ; le bey qui y fait sa résidence, habite un château fort situé sur une colline escarpée, qui se trouve au centre de la ville, mais qui manque d'eau. Une branche du *Grand Zab* passe au pied de la ville et serpente dans les vallées étroites de cette chaîne jusqu'à ce qu'il se jette dans le Tigre un peu au-dessous du Mosul.

Djulfat, ancienne ville d'*Armenie*, située sur les bords de l'*Araxe*, qui fut détruite par Abas Ier lorsqu'il voulut convertir ce pays en désert pour en éloigner les Turcs. Elle était magnifique, riche et contenait une immense population. Elle était remarquable par un superbe pont de construction romaine, dont la solidité avait bravé, pendant plusieurs siècles, les efforts du fleuve. Les Arméniens chassés de cette ville en avaient rebâti une du même nom près d'Ispahan, qui était parvenue au plus haut degré de prospérité, lorsque les guerres civiles causèrent sa ruine ; et je doute que jamais elle s'en relève, sa population n'allant pas à mille âmes.

E.

Ecbatane, voyez *Hamadan*.

Erivan, grande ville de l'*Arménie persane*, formant le chef-lieu du district d'*Aran ;* elle est située sur le *Zengui*, petite rivière qui prend sa source dans un lac de ce nom et qui en est distant de quelques milles seulement. Sa forteresse, qui a deux enceintes, est située à demi-portée de canon de la ville ; elle a pendant bien long-tems été un objet de contestation entre les Turcs et les Persans, qui tour-à-tour l'ont prise et reprise plusieurs fois ; elle est actuellement au pouvoir des derniers. Un Khan qui a titre de Beglierbey, en est le gouverneur ; il y entretient trois bataillons réguliers et une demi-compagnie d'artillerie à cheval, outre soixante bouches à feu pour défendre la place.

Euphrate, grand fleuve d'*Asie*, qui prend sa source dans l'*Arménie turque*, aux environs d'*Arzouroum*, sa capitale. Il est célèbre dans l'antiquité par les villes magnifiques qui ornaient ses bords, *Babylone* était de ce nombre. Il se réunit au Tigre à Korna, village situé à 40 lieues environ de son embouchure, il se décharge dans le golfe persique.

G.

Géorgie, petite principauté montagneuse, située entre la *Mer Noire* et la *Mer Caspienne* et en partie enclavée dans les ramifications du *Caucase*. Le climat en est aussi tempéré que la terre productive, les habitans en sont beaux, forts, bien faits, braves et tous enclins au métier des armes, mais paresseux et indolens ; ils sont singulièrement attachés à leurs pays, et s'en éloignent rarement pour ne plus y retourner. La Géorgie forme maintenant un des gouvernemens de l'Empire de Russie. *Tiflis* en est le chef-lieu.

Ghomron, ou *Bender-Abas*, ville et port de mer de la province du *Kerman*, construit par Abas-le-Grand à l'entrée du *golfe*

persique, vis-à-vis l'île d'*Ormus ;* elle est actuellement au pouvoir de l'Iman de *Mascate*, mais réduite à fort peu d'habitans; quant au port il est en partie comblé faute d'entretien.

Golfe persique, bras de mer qui sépare l'*Arabie* de la côte méridionale de *Perse*, il est renommé pour la pêche des perles, qui y sont abondantes, particulièrement aux environs de l'île de *Bahreim*. Ce golfe est continuellement infesté de pirates arabes qui sont très-cruels; la majeure partie se compose de la tribu des Joalmis qui sont protégés par l'Iman de Mascate.

Guilan, province de *Perse* qui s'étend le long du rivage Ouest de la *Mer Caspienne*. A la considérer par son sol et ses productions, c'est un véritable Eden: elle est magnifiquement boisée, l'oranger, le citronnier, le grenadier et la vigne y viennent sans culture, celle-ci est supportée par des arbres entre lesquels les ceps serpentent en festons, et chargés de fruits de la plus agréable saveur, mais le climat en est si excessivement malsain et l'air si pestilentiel pendant l'été, qu'il est presque impossible de l'habiter impunément pendant cette saison. Le *Guilan* produit quantité de superbe soie, dont elle fait un grand commerce avec la Russie; on y recueille aussi quantité d'excellens ris. *Recht* en est la capitale.

H.

Hamadan, anciennement *Ecbatane*, capitale de la *Médie*, ville aujourd'hui très-médiocre de l'*Irak - adjemi ;* ses environs sont magnifiques et contiennent des antiquités fort curieuses. Les bas-reliefs de *Bilotonn* entre autres, rappellent de grands souvenirs; M. Kinneir est parvenu à en trouver le véritable sens. Les jardins d'*Hamadan* sont renommés par la beauté de leurs fruits.

Haram-Baglar, village de l'Arabie déserte, sur la route des caravanes qui se rendent de Bassora à la Mecque.

Hékary, province ou pour mieux dire souveraineté du *Kourdistan*

qui s'étend sur le *grand Zab*, depuis *Koschal* jusque près de sa jonction avec le *Tigre*. Elle est indépendante quoique tributaire de la Perse, et gouvernée par un vieillard nommé *Mustapha Khan*, qui peut réunir quarante mille hommes d'infanterie presque tous chrétiens du rit nestorien. Le *Hékary* n'est accessible du côté de la *Perse* que par deux sentiers, où les chameaux ont bien de la peine à passer.

Hérat, ville considérable du *Khorassan* et faisant partie des états du roi de *Cabul*; voyez-en la description dans l'introduction.

Hircanie, elle comprenait jadis tout le *Guilan*, le *Mazendéran*, quelques parties Sud-Ouest du *Khorassan* et même de l'*Irack adjemi*, si l'on en croit quelques géographes.

Hoorom, ville peu considérable du *Fars*; elle est le chef-lieu d'un district qui est gouvernée par un Khan subordonné au Beglierbey de *Schiras*.

Hormuz, voyez *Ormus*.

I.

Inde, grand Empire d'*Asie*, divisé en ce que les naturels nomment *Indostan* proprement dit et en *presqu'île*; elle est bornée au Nord par le *Thibet* et la *Tartarie*, au Sud par la mer, à l'Est par le *Birman* et le *Golfe du Bengale*, et à l'Ouest par l'*Indus* et le *golfe d'Arabie*. Les Anglais y sont aujourd'hui très-puissans; quoiqu'obligés d'être dans un état de guerre continuel, leur joug n'y est pas léger. Ils y ont trois présidences, dont les chefs-lieux sont *Calcutta* pour le *Bengale*, le *fort St.-Georges* pour *Madras* et la côte du *Coromandel* et *Bombay* pour tous leurs établissemens sur la côte de *Malabar*.

* *Indes* (*mer des*) comprend toute cette partie de l'Océan, qui forme un grand golfe, depuis le *Cap des Aiguilles* à l'extrémité Sud de l'*Afrique* jusqu'au *Cap Chatam*, de la *Nouvelle-Hollande*.

Indostan, voyez *Inde*.

Irack adjemi, ancienne *Parthie*, grande province qui forme le

centre de la Perse. Elle est actuellement en grande partie inculte, autant par la pénurie d'eau que par les malheurs qu'elle a éprouvés pendant les guerres civiles et dont elle se remettra difficilement. Le *grand désert salé* de *Noubend-jan* qui la sépare du *Khorassan*, en fait partie, Ispahan est sa capitale.

Irack-arabi, anciennement *Mésopotamie*, est une province située entre le *Tigre* et l'*Euphrate*. Quoiqu'une des plus célèbres de l'antiquité pour ses villes magnifiques, elle n'en est pas moins aujourd'hui presqu'entièrement déserte : quelques villes éparses, ou plutôt de misérables villages, et quelques tribus errantes presque toutes Courdes, vivant en nomades, forment actuellement la majeure partie de la population. On ne peut la traverser sans éprouver un sentiment pénible, surtout en voyant les lions, les panthères et les hiènes creuser leurs repaires sous les ruines du palais de Sémiramis et du temple de Bélus.

Ispahan, capitale de la *Perse*, et jadis une des plus grandes, des plus vastes et des plus magnifiques du monde. Le fleuve *Zendroud* la traverse; sa décadence date de l'invasion des Afgangs, elle contenait alors plus d'un million d'habitans; ses édifices publics, ses palais, ses ponts, ses promenades surpassaient tout ce que nous avons en Europe dans ce genre. Elle ne présente plus que des masses de ruines, au milieu desquelles on trouve çà et là quelques maisons habitées; les édifices publics, les palais et les ponts sont néanmoins encore en assez bon état, grâces aux soins de *Badji-Mohamed-Housseim-Khan*, son ancien gouverneur et aujourd'hui l'un des ministres du Roi, qui met sa gloire à la réparer, et à lui rendre son ancienne splendeur; mais il réussira difficilement tant que le Roi ne s'y fixera pas avec sa cour. Sa population augmente cependant d'une manière sensible, car du tems que M. Olivier la visita, elle ne comptoit guère que 50,000 habitans, tandis qu'il y en a maintenant près de 400,000, vu la quantité d'étrangers qui y affluent depuis que la Perse jouit d'un règne tranquille.

K.

Kabouchan, ville considérable et très-forte à l'Ouest du *Khorassan*, elle est la capitale d'un chef qui s'est rendu indépendant et qui peut mettre environ vingt mille hommes sur pied.

Kandahar, grande ville du royaume de *Cabul*, autrefois capitale de l'*Afganistan*. Elle est très-peuplée et très-abondante en comestibles de toute espèce, qui y sont à meilleur marché que dans toute autre partie de l'Asie. Ses melons-d'eau sont surtout renommés, et l'on en envoie jusqu'à l'extrémité de l'Inde. La ville aujourd'hui existante fut bâtie par *Nadir Schah*, qui fit détruire l'ancienne forteresse, parce qu'elle lui avait résisté près d'un an. *Kandahar* est la patrie du fameux *Mir-Veiss* qui convertit le premier l'*Afganistan* en royaume, et dont le fils *Mohamed* détrôna l'infortuné *Schah Houssein*, dernier roi de la race des *Sephis*.

Karabag, district de Perse très-montagneux et très-boisé, situé entre le *Kur* et l'*Araxe*. Il a été long-tems un objet de contestation avec la Russie; il est actuellement au pouvoir de cette dernière puissance, le Roi de Perse l'ayant définitivement cédé à la paix dernière; *Gandja* en est le chef-lieu.

Kartedje, rivière assez considérable à neuf pharsanges Ouest de *Téhéran*, sur les bords de laquelle le Roi a fait tout nouvellement construire une petite ville avec un très-beau palais pour lui, qu'il a nommé *Soleymanie*. Au printems cette rivière devient un torrent, elle est alors d'une hauteur et d'une rapidité extraordinaire; mais dans l'été on la passe partout facilement à gué.

Kars, ville assez considérable de l'Arménie turque, située sur la frontière de Géorgie, elle a un château fort sur une montagne escarpée, au pied de laquelle est la ville; quoique ses fortifications ne se composent que de murailles et de tours, il n'est pas moins fort difficile à prendre, vu l'escarpement de sa position : il a été plusieurs fois assiégé sans succès.

Cette ville est au pouvoir des Turcs qui y ont un Pacha de 2de classe, subordonné à celui d'*Arzouroum*.

Kaschan, grande ville de l'*Irack-adjemi*, est une de celles que les Persans considèrent comme sainte, à cause des tombeaux qu'elle renferme, elle est renommée pour ses superbes manufactures d'étoffes de coton, de velours, ses soieries et ses brocards: elle en a aussi de très-utiles en objets de cuivre, dont elle fait un grand commerce, ses fruits et particulièrement ses melons-d'eau surpassent, dit-on, en saveur ceux d'*Ispahan*. La rivière *Kourou* la traverse, et par le moyen de petits canaux, elle arrose toute l'immense plaine à l'extrémité de laquelle la ville est située. Elle est gouvernée par un Khan qui a le titre de Beglierbey, mais qui est subordonné à celui d'*Ispahan*.

Kerman, ancien *Karmanie*, vaste province située entre le *Fars* et le *golfe persique;* elle était autrefois célèbre par son port de *Ghomron* et par l'île d'*Ormus*, qui en est peu éloignée. Elle est actuellement fort peuplée et divisée entre plusieurs chefs qui s'entredéchirent; le Roi ne possède plus qu'une très-petite partie à l'Ouest, et l'Iman de *Mascate* s'est approprié les côtes. Cette province a des fabriques de schals qui portent son nom, et qui sont fort estimés en Asie. *Sirdjan* est sa capitale.

Kermanscha, ville et chef-lieu de la province du *Kourdistan* persique et qui, avec le *Laristan* et le *Khousistan*, forment l'apanage de *Mohamed-Aly-Mirza*, fils aîné du Roi; il y a fixé sa résidence et y tient une cour assez nombreuse, mais toute militaire. Ce prince peut mettre trente mille hommes de cavalerie sur pied, il n'a ni infanterie ni artillerie, excepté quelques Zombareks.

Kermelin, ville assez considérable du *Kerman* et chef-lieu d'un district à l'Ouest de cette province, sur la rivière *Key-ab*, qui tombe dans le *golfe persique* aux environs de *Ghomron*. Elle est gouvernée par un chef Afgang, qui s'est soustrait à l'autorité du Roi.

Khoé, grande et magnifique ville de l'*Azerbidjan*, située au milieu

d'une vaste plaine, sur la rivière *Otour* qui la traverse, et de laquelle on a tiré de petits ruisseaux qui coulent au milieu des rues, à travers deux rangées d'arbres. Elle est en grande partie habitée par des Arméniens, elle était autrefois fortifiée de hautes murailles flanquées de grosses tours, mais le Prince-Royal, vu l'importance de sa position, l'a nouvellement fait fortifier à la manière européenne. Lorsque je quittai la Perse, elle avait déjà un front d'attaque totalement terminé, elle doit former un pentagone irrégulier. Elle est gouvernée par un Khan de première classe, qui a le titre de Beglierbey, mais qui est vassal du Prince-Royal; l'autorité des gouverneurs de *Khoé* s'étend sur plusieurs districts du *Kurdistan* qui sont tributaires de la vice-royauté de l'*Azerbidjan*.

Khorassan, grande province Nord de Perse qui formait jadis un royaume célèbre; elle est en grande partie détachée de l'autorité du Roi, qui la récupère néanmoins peu-à-peu; les Afgangs, les Turcomans en possèdent les parties Nord et Sud, et *Néras* sa capitale, est au pouvoir du Roi de *Cabul*. Les Persans ont coutume de nommer la province du *Khorassan* la terre sainte ou sacrée, comme on le voit d'après les expressions employées par *Thamas-Kouly-Khan*, en y exilant *Thamas-Schah*, son maître. Cette opinion est sans doute fondée sur les nombreux pèlerinages que *Mesched* y attire de toutes les parties de la Perse.

Khousistan, ancienne *Susiane*, petite province bornée au Nord par la longue chaîne des montagnes du *Laristan*, et au Sud par le *golfe persique*. Elle est aujourd'hui presque entièrement déserte, quoique ayant été jadis la plus célèbre, la plus riche et la plus peuplée de la Perse. La ville de *Suz*, ancienne *Suze*, capitale de l'*Assyrie* et celle de *Schuster* qui lui conteste cet honneur, sont toutes deux au centre de cette province; la première en est encore considérée comme la capitale, le *Khousistan* dépend aujourd'hui du *Kerman Schah*, quoique gouvernée par un Khan qui a le titre de Beglierbey.

Kom, ancienne et grande ville de l'*Irack-adjemi* sur la rivière *Tch.r-Bakan*; elle est aussi nommée la ville sainte, parce que tous les descendans d'Aly y sont enterrés, tant dans la ville qu'aux environs, cette raison a engagé plusieurs Rois à la choisir pour le lieu de leur sépulture. Elle est défendue par d'assez bonnes murailles flanquées de tours, elle a de fort belles manufactures d'étoffes, celle de lames de sabre était autrefois très-renommée, mais elle est inactive depuis longtems. Elle a aussi de très-beaux jardins; qui produisent des fruits délicieux. Elle est gouvernée par un Beglierbey de première classe, quoique subordonné à celui d'*Ispahan*.

Kurdistan, pays habité par les Curdes, il comprend une grande partie de l'ancien *Mésopotamie*, portion de l'*Arménie*, et même de quelques provinces de Perse, ce dernier se nomme *Kourdistan persique* et fait partie du gouvernement de *Mohamed-Aly-Mirza*. Le pays nommé *Kourdistan propre* est divisée en autant de souveraineté qu'il y a de tribus, toutes indépendantes, mais tributaires, soit de la Perse, soit de la Turquie.

L.

Laar, petite ville de la province du *Kerman*, autrefois capitale d'un royaume connu sous le nom de *Laristan* et réuni à la couronne de Perse par Abas-le-Grand. Elle avait autrefois les plus beaux bazards de Perse et le commerce y était en très-grande activité. Les chaleurs y sont excessives et l'eau extrêmement rare, elle est défendue par un fort qui actuellement est presque tout ruiné, quoiqu'ayant été construit sur un fort bon plan par Abas Ier. Elle est gouvernée par un Khan subordonné au Beglierbey du *Kerman*.

Laristan, nom d'un petit royaume réuni à la couronne de Perse, et qui fait actuellement partie de la province du *Kerman*.

Lenkoran, petite ville sur les bords Ouest de la *Mer Caspienne*,

chef du district du *Talichah.* Elle a été détruite par les Persans au mois d'Août mil-huit-cent-douze, le Khan qui la gouvernait s'étant soustrait à l'autorité du Prince-Royal ; elle a été reprise par les Russes, au mois de Décembre de la même année. Les Persans y avaient nouvellement construit un fort qui fut pris d'assaut, et où ils perdirent beaucoup de monde. La rade de *Lankaran* est assez bonne, et quoiqu'ouverte à tous les vents elle est préférée aux autres par les marins, en raison de la bonté et de la sûreté de son mouillage.

Laristan, petite province montagneuse enclavée entre l'*Irack-adjemi* et le *Khousistan* Elle est en grande partie habitée par des tribus nomades, qui dressent leurs tentes dans ses vallées pendant neuf mois de l'année, et qui font pour la plupart le métier de brigands, à l'imitation des Curdes leurs voisins. Cette province, ainsi que le *Khousistan*, fait partie des dépendances du gouvernement de *Kermanscha;* elle est néanmoins sous la jurisdiction d'un Khan de 2[de] classe, qui fait sa résidence à *Coumabad*, sa capitale.

M.

Madras, ville de l'Inde extrêmement forte, sur la côte du *Coromandel.* Elle est divisée en deux parties, la forteresse que l'on nomme communément le *fort St.-Georges* et la *Ville Noire* qui en est éloignée d'une demi portée de fusil, et qui n'a qu'une muraille sèche. *Madras* est le chef-lieu de la présidence et de tous les établissemens anglais qui se trouvent sur cette côte.

Maraja, grande ville, chef-lieu d'un district et autrefois capitale de l'*Azerbidjan*, située au Sud-Est du lac *Schehi.* Cette ville était célèbre par l'observatoire du fameux astronome Ouleough-beigh, dont les tables sont encore très-estimées. Elle renferme des souterrains d'une haute antiquité taillés dans le roc, qui paraissent avoir été des temples de l'idolatrie, et qui pour leurs dimensions et leurs formes ressemblent beaucoup à

ceux de certaines castes d'Indoux, que M. Kinneir a vu dans l'Inde. *Maraja* est gouvernée par le fameux *Achmed-khan*, viellard respectable et prédécesseur du Prince-Royal à la vice-royauté de l'*Azerbidjan*.

Marend, petite ville très-peuplée et chef-lieu d'un district assez considérable de l'*Azerbidjan*, elle est située dans une assez belle plaine près de la rivière *Seloloo*, sur les bords de laquelle on trouve de magnifiques jardins. Les pâturages de *Marend* sont très-estimés, le Prince-Royal les a donné en propriété à sa cavalerie régulière, qui y passe trois mois chaque année. Elle est gouvernée par un Khan de 2[de] classe.

Mazendéran, province médiocre, située à l'extrémité Sud de la *Mer Caspienne* et enclavée dans une chaîne de hautes montagnes, à travers lesquelles il n'existe du côté de la Perse qu'un seul passage que l'on nomme le *Pile-rod-bar*, défilé qu'une poignée d'hommes pourrait aisément défendre contre une armée considérable. Elle est aussi accessible du côté du *Guilan* par la fameuse chaussée qu'Abās I[er] avait fait construire, et qui traversait ces deux provinces en longeant la *Mer Caspienne*. Le *Mazendéran* est presque aussi productif que le *Guilan*, sans être aussi malsain. Les habitans qui sont presque tous Kadjards sont réputés pour très-braves et très-laborieux. *Astrabad* en est devenue la capitale, depuis qu'elle fait partie de cette province, avant cette époque *Sari* était la résidence du gouverneur.

Mecque (*la*), ville considérable de l'*Arabie déserte*, célèbre par son temple qui était en grande vénération chez les Arabes bien avant *Mohammed* même. Les traditions du pays le prétendent élevé par Abraham; la pierre noire qui est l'objet d'un culte particulier, se trouve incrustrée dans un des coins du temple, (que l'on nomme la *Kaaba*) et chaque bon Musulman doit la baiser chaque fois qu'il en fait le tour. A l'époque où Mohammed introduisit l'Islamisme, *la Mecque* lui opposa de grands obstacles; il mit le siège devant cette ville, finit par la prendre

et y régner après en avoir été chassé comme un vagabond. C'est de l'époque de cette expulsion que date l'ère musulmane nommée Hégire, le gouvernement de *la Mecque* est très lucratif; le chérif qui le possède soutirant de fortes sommes des nombreux pélerins qui y abondent chaque année, de toutes les contrées assujéties à la loi de Mohamed, le Koran en recommandant le pélerinage au moins une fois dans la vie. Les Musulmans, en priant, font toujours face du côté de *la Mecque*, et ils nomment cela *la Keebla*.

Mascate, petite ville de l'*Arabie heureuse* et capitale de la province d'*Oman*, elle est située sur le *golfe d'Arabie*. Son port qui est assez bon est défendu par deux forts très-bien armés. Cette province est gouvernée par un Iman, dont les forces maritimes sont assez considérables pour le pays. Les environs de *Mascate* sont arides, remplis de rochers; c'est pourquoi l'Iman ne l'habite jamais. Il a fixé sa résidence à quelques lieues de la ville, dans une campagne qu'on dit être assez agréable; cette ville est très-commerçante et possède de fort beaux bazards, où l'on trouve en abondance toutes les marchandises de l'*Inde*; les perles y sont à fort bon compte, et c'est à *Mascate* qu'il s'en fait le plus grand commerce depuis qu'*Ormus* n'appartient plus au Portugais.

Médie, ancien royaume d'*Asie*, voyez *Azerbidjan*.

Mekran, ancienne *Gédrosie*, grande province remplie d'affreux déserts, au Sud-Est de la *Perse*, dont on connaît fort peu l'intérieur. Elle est au pouvoir de plusieurs Scheiks arabes, qui se la sont partagée et qui ne conservent pas la moindre relation avec la *Perse*. Il y a quelques années que le gouvernement des *Indes* anglaises, curieux de savoir si, en cas d'invasion, on pourrait traverser cette province pour gagner le *Sind*, y envoya quelques officiers; j'ai connu l'un d'eux, le major Christi, homme aussi brave et estimable qu'instruit, et le portrait qu'il m'en a fait justifie bien celui des historiens d'Alexandre, qui la représentent

comme la contrée la plus aride, la plus déserte et la plus affreuse du monde. La côte de cette province est actuellement au pouvoir de l'Iman de *Mascate*.

Merou, petite ville à l'Est du *Khorassan* qui se trouve actuellement sous la puissance d'un Khan rebelle, qui a pris le titre de Roi de *Bokarara*; son frère en est gouverneur, elle était autrefois considérable, mais les différentes révolutions dont elle a été la victime, l'ont réduite à moins de trois mille âmes.

Mesched, mot qui signifie lieu de martyre, ce qui fait que les Persans ont donné ce nom à toutes les villes où sont enterrés ceux de leurs Imans ou descendans du prophète qui ont péri de mort violente. Mais la ville la plus connue de ce nom est située au centre du *Khorassan*, et porte le nom de ville sainte, par rapport au tombeau de l'Iman Nisa qu'elle renferme. Les Persans qui y ont grande dévotion, y viennent souvent en pèlerinage. Elle est riche et bien peuplée; *Nadir Schah* contribua beaucoup à l'embellir, en y faisant construire quantité de beaux édifices, tels que des collèges et des mosquées. Elle est aujourd'hui au pouvoir du Roi, et gouvernée par un des princes ses fils, qui y fait sa résidence.

Mésopotamie, voyez *Irack-arabi*.

Mogan, désert, situé dans le district du *Talich* le long des bords Ouest de la *Mer Caspienne*, entre la rivière *Arkiaran* et l'*Araxe*; il y croît au printems de l'herbe dont la hauteur et l'épaisseur est surprenante, car elle a près de quatre pieds dans quelques endroits, mais les grandes chaleurs de l'été l'enflamment et n'en font qu'une plaine de feu, alors la terre se dessèche, et forme des crevasses très-dangereuses, qui ont jusqu'à deux pieds de largeur. Ce désert est rempli de toutes sortes de grand gibier, on le voit par troupes de trois à quatre mille têtes; il contient aussi beaucoup d'énormes serpens. C'est dans le *Mogan* que *Thamas-Kouly-Khan* fut élu Roi de Perse par les grands de l'Empire qu'il y avait convoqués. La place de sa tente y est

encore remarquable, en ce qu'elle forme une élévation de terres rapportées qui domine toute la plaine.

Mourah, rivière qui sépare l'*Arménie turque* du *Kourdistan*, et qui forme une des branches méridionales de l'*Euphrate*.

N.

Nackchiévan, grande ville d'*Arménie* qui fut ruinée lorsque Abas-le-Grand ravagea ce royaume, pour en former une barrière entre la Perse et la Turquie. Elle est aujourd'hui le chef-lieu d'un district de la province d'*Aran*, et quoiqu'elle se soit un peu relevée, elle est néanmoins toujours dans un état déplorable; on n'y voit que ruines entassées les unes sur les autres, et il est à présumer qu'elle ne retournera jamais à l'état florissant dont elle jouissait avant le règne de ce Prince cruel et machiavélique. Elle avait à cette époque quarante mille maisons, et sa population allait au-delà de trois cent mille habitans. Les traditions du pays lui donnent une origine fort ancienne et quelques-unes disent qu'elle a été fondée par Noé à sa sortie de l'arche, qui s'arrêta sur le mont *Ararat*, qui n'en est pas loin. *Nackchievan* est actuellement gouvernée par un misérable *Kadkouda* comme un village.

Nehavend, petite ville de l'*Irack-adjemi*, célèbre par la bataille que *Mohamed* y gagna sur les Persans, et qui lui livra toute la Perse, en mémoire de quoi elle fut nommée victoire des victoires. Cette ville est le chef-lieu d'un district dépendant d'*Ispahan*.

Nermanchir, ville médiocre et chef-lieu d'un district du *Kerman*, frontière du *Mekran;* elle est actuellement en état de rebellion, et fait partie des domaines usurpés par un chef nommé *Raschid-khan* qui y fait sa résidence.

Nichabourg, ville assez considérable et chef-lieu d'un district de la province de *Khorassan*, elle était autrefois riche, grande, ornées de magnifiques édifices et l'une des villes royales de

cette province. Les trois quarts sont actuellement en ruines, et elle fait partie des possessions du Roi. Un Khan de 2de classe subordonné au Beglierbey de *Mesched* en est le gouverneur.

Nissa, petite ville au Nord du *Khorassan* et chef-lieu d'un district qui s'étend jusqu'au grand désert de *Kravah* dans le *Karesme*; elle est située sur une des ramifications de l'*Ochus*, grand fleuve qui se jette dans la mer ou lac d'*Aral*. Elle est détachée de l'Empire, et gouvernée par un chef rebelle d'origine turcomane dépendant de celui d'*Abiverd*.

Noubendjan, grand désert salé qui sépare le Khorassan de l'Irack-adjemi et qui fait partie de cette dernière province. Il y a aussi une ville de ce nom dans le Farsistan située sur une des branches du Bund-Emir.

O.

Ormus, ou *Hormouz* petite île à l'entrée du golfe persique peu éloignée de la côte de Perse et en face de *Ghomrom*. Les Portugais l'ont eue en leur puissance jusqu'au règne d'Abas Ier qui les en chassa, avec l'aide d'une flotte anglaise; depuis ce tems la ville et le fort sont en ruines et sans habitans. L'Iman de *Mascate* s'en est emparé pendant les troubles qui ont déchiré la Perse, et il la conserve actuellement du consentement du Roi, moyennant une redevance de la moitié du produit des douanes, ce qui n'est pas considérable. L'île n'est, à bien dire, qu'un rocher stérile, où il n'y a d'autre eau que de celle des citernes; sa situation seule lui donne de l'importance comme commandant tout le commerce du golfe.

Oslanduz, nom d'un gué du fleuve *Araxe*, situé un peu au-dessus de sa jonction avec le *Kur*; il est connu par une bataille que les Russes y gagnèrent sur les Persans dans le mois d'Octobre 1812, et à la suite de laquelle ces derniers perdirent la totalité de leurs munitions, ainsi que leur artillerie.

Oudjan, grande plaine à neuf pharasanges Est de *Tébris*, au milieu de laquelle le Prince-Royal a fait construire un palais. Il y a aussi un village de ce nom dans le *Farsistan* entre *Yezde-Cast* et *Schiras* et sur la route d'*Ispahan* à cette dernière ville.

Ouroumća, ancienne *Thabarma*, grande ville, riche et bien peuplée, située sur les bords du lac *Schehi*, que l'on nomme aussi lac d'*Ouroumća*, elle est aujourd'hui le chef-lieu de la tribu des Afgards, dont *Nadir-Schah* est issu. Elle est défendue par une bonne muraille, flanquée de grosses tours à la manière turque, elle est gouvernée par un Beglierbey de première classe, frère de la femme favorite du Roi, ce qui ne l'empêche pas d'être subordonnée au Prince-Royal, auquel il obéit malgré lui. Il a obtenu par le crédit de sa sœur ce gouvernement, au grand regret de tous les grands, parce qu'il n'est point de leur tribu.

P.

Parthie, nom sous lequel on désignait l'Empire des Parthes, voyez *Irack-adjemi*.

Perse, vaste Empire d'Asie, qui était autrefois connu sous le nom d'*Iran*, et comprenait quantité de provinces qui sont actuellement indépendantes sous l'autorité de chefs rebelles. Il s'étend depuis le 25e jusqu'au 44e degré de latitude septentrionale, et depuis le 60e jusqu'au 87e de longitude. Son antiquité se perd dans la nuit des tems et les Orientalistes les plus distingués n'ont proposé à cet égard que des conjectures très-imparfaits.

Persepolis (ruines de), elles sont situées dans la province du *Farsistan* à l'extrémité de la plaine de *Merdack* au Nord et à quelques lieues de *Schiras*; la description en a été faite par tant d'auteurs que je n'oserais l'entreprendre; cependant comme ils diffèrent entre eux sur divers points, je conseille aux lecteurs de consulter l'ouvrage de M. Morier, qui m'a semblé le plus exact, il est d'ailleurs exempt d'un certain charlatanisme que l'on rencontre dans beaucoup d'autres.

R.

Rey, la *Rhagès* de l'antiquité, célèbre pour avoir été le lieu de naissance et la résidence de prédilection du fameux Calife *Aroun-al-rachid*. Cette ville était une des plus grandes du monde, sa population montait, dit-on, à trois millions d'habitans, et les murailles avaient plus de vingt lieues de tour; ses ruines en couvrent aujourd'hui plus de dix de circonférence. On voit encore quelques restes de murailles assez bien conservées, ainsi que quelques fragmens d'édifices dont on reconnaît à peine le plan: elles sont à environ deux lieues au Sud-Est de *Téhéran*.

Reschd, ville assez considérable sur les bords Ouest de la Mer Caspienne et la capitale du *Guilan*; elle est très-commerçante en soierie, dont on exporte des quantités extraordinaires chaque année; les Russes sont actuellement en possession de ce commerce lucratif. La ville est très-malsaine pendant l'été, et ce qui y contribue davantage c'est la mauvaise qualité de l'eau qui est saumâtre et laxative. *Reschd* est gouvernée par un Khan de première classe qui est subordonné au Prince-Royal.

S.

Salmas, grande ville très-peuplée et chef-lieu d'un district assez considérable, elle est située au milieu d'une plaine immense du même nom. La majeure partie des habitans est composée d'Arméniens et de Nestoriens. Il y a dans les environs de cette ville quelques ruines insignifiantes. La plaine de *Salmas* est une des plus productives de la Perse, elle est remplie de superbes jardins qui donnent des fruits excellens et très-recherchés. La population de la ville est actuellement très-médiocre en comparaison de ce qu'elle a dû être, si l'on en juge par les ruines qu'elle renferme et qui en forment presque les trois quarts; elle contient cependant encore près de trente mille âmes. *Salmas* est la seule ville de Perse où il y ait une église catholique romaine administrée par un vieillard nestorien, qui a été sacré évêque à Rome, où il a fait ses études.

Sawa, petite ville de l'*Irack-adjemi*, fort ancienne et dont on fait remontér l'origine jusqu'au déluge; elle était autrefois très-grande, mais elle est réduite à moins d'un huitième: elle est située au milieu d'une plaine aride, ce qui en rend le séjour désagréable; détruite plusieurs fois, on ne peut la considérer que comme un bourg médiocre.

Schasedan, district voisin du *Talichah*, et comme lui borné par le désert de *Mogan*. Il est habité par une tribu d'Afchards qui fournit de bons soldats d'infanterie, elle est gouvernée par un Khan de première classe. *Enderat* en est la capitale.

Schiras, capitale du *Farsistan*, autrefois une des plus belles et des plus agréables villes de Perse, mais aujourd'hui réduite à peu de chose. Elle est célèbre pour avoir donné le jour aux célèbres poëtes Sady et Hafis, on y voit encore leur tombeaux, et dans une petite baraque à côté une superbe collection de leurs œuvres. Le vin de Schiras est justement renommée dans toute l'Asie. Cette ville a été plusieurs fois la résidence des souverains de Perse, *Kerim-Khan* entre autres qui y avait fixé sa cour, l'avait fort embellie et parfaitement fortifiée, mais le cruel et féroce *Mohamed-Khan* la détruisit lorsqu'il s'en rendit le maître, et il n'est plus possible de la reconnaître aux brillantes descriptions que ses poëtes en ont fait.

Scutary, petite ville sur la rive droite du *Bosphore*, vis-à-vis *Constantinople*, dont elle est considérée comme un de ses faubourgs. Elle n'a rien de remarquable que son cimetière qui est sans contredit le plus vaste et le plus beau du monde par la quantité de superbes mausolées qu'il renferme, et les lugubres cyprès qui les entourent; il s'étend le long de la route dans une longueur de près d'une lieue, sur presque autant de largeur. Les Turcs ont beaucoup de répugnance à être enterrés en Europe, et ceux qui peuvent le faire, ordonnent dans leurs testamens que leurs corps soient transportés dans ce qu'ils appèlent la *terre sacrée d'Asie*, sur laquelle se trouve *Scutary*.

Sedjestan ou *Sigistan* grande province de Perse, enclavée entre le *Zablestan*, l'*Irack-adjemi*, le *Khorassan* et le *Mekran*. Elle est entièrement indépendante, et gouvernée par un certain *Béhéram-Khan* qui, après en avoir usurpé le pouvoir, l'a érigé en royaume de sa propre autorité, et prend en conséquence le titre de Schah, (roi), il fait sa résidence à *Zarang*, ville assez considérable sur la rivière *Kind-mend*, qui se décharge dans le grand lac de *Zark*, située sur les confins du *Khorassan*.

Sind, province considérable à l'extrémité Sud-Est de la Perse, et qui est enclavée entre le *Mekran* et le fleuve *Indus*. Elle est actuellement en état de rebellion et au pouvoir de quantité de petits chefs *baloutches*, qui s'entredéchirent, et dont les domaines n'excèdent pas pour la plupart dix ou douze lieues de circonférence. Elle fait partie des états du Roi de *Cabul* depuis la cession que Nadir-Schah lui en fit à son retour de l'Inde, mais il n'y est pas plus reconnu que celui de Perse, auquel cette province appartient foncièrement.

Sirdjan ou *Kerman*, ville assez considérable et capitale de la province de ce nom située sur la rivière *Dardabrie*; elle est assez bien défendu, ses murailles étant en bon état, et elle soutint un siège assez long du tems que *Luft-Aly-Khan* s'y était réfugié, elle ne se rendit que quand ce malheureux prince y fut trahi par quelques officiers qui en ouvrirent les portes à *Mohamed-Khan*; elle est au pouvoir du Roi et forme la résidence d'un Beglierbey de première classe.

Sistan, voyez *Sedjestan*.

Soleymanie, voyez *Karedje*, fleuve, sur lequel elle est construite.

Sultanie, ancienne et autrefois grande et magnifique ville de l'*Irack-adjemi* située au milieu d'une plaine immense elle n'a plus rien de remarquable qu'une mosquée d'une architecture magnifique et qui servit de tombeau au Roi *Mohamed-Khodaboulat*, elle est totalement ruinée, et les Persans en détachent les pierres et les marbres pour orner leurs maisons. La ville de *Sultanie* n'a plus

actuellement que quelques maisons habitées. C'est à une demi-lieue de ses ruines que le Roi vient chaque année établir son camp de plaisance, autour d'un petit palais qu'il a fait construire sur un tertre élevé qui domine la plaine, et duquel on a une vue magnifique; cette espèce de pavillon est destinée au logement des femmes, le Roi se réservant la totalité des tentes tant pour lui que pour toute sa cour.

T.

Tackti-Kadjard, maison de plaisance du Roi à une forte lieue et demie de *Téhéran;* elle est bâtie dans un assez bon goût, sur le revers d'une montagne de laquelle découle de l'eau qui baigne tous les appartemens.

Talichah, grand district de la province du *Guilan* qui longe les bords Ouest de la *Mer Caspienne* et dont le désert du *Mogan* fait partie; *Lenkoran* en est la capitale, il a été cédé à la Russie d'après le dernier traité de paix.

Tassudje, autrefois ville très-considérable et très-peuplée de l'*Azerbidjan*, si l'on en juge d'après ses immenses ruines et le nombre des mosquées qui y existent encore: elle était renommée pour la beauté de ses jardins; la situation en est magnifique, elle est à environ deux lieues du lac *Schehi* sur un tertre qui y descend en pente douce, près d'un petit ruisseau qui y tombe après avoir arrosé la plaine qui l'en sépare.

Taurus, chaîne des montagnes qui part du *Caucase* et qui traverse toute la Perse de l'Est à l'Ouest; elle a plusieurs ramifications connues sous des noms différens, telles que l'*Elvand*, l'*Albours*, le *Zagros*.

Tébris, ville considérable et capitale de l'*Azerbidjan*, autrefois une des plus grandes cités d'Asie. Elle est sujette aux tremblemens de terre qui l'ont minée plusieurs fois, elle s'est néanmoins toujours relevée, et elle compte aujourd'hui plus de cinquante mille habitans. Le Prince-Royal y a fixé sa cour, ce qui contribue à l'embellir et à l'enrichir.

Thebs, petite ville à l'Ouest du *Khorassan* et chef-lieu d'un petit district sous l'autorité du Roi qui est gouverné par un Khan dépendant de *Meschea*.

Téhéran, ville très-médiocre de l'*Irack-adjemi*, aujourd'hui capitale de la Perse, ou du moins le lieu où le Roi a fixé sa résidence; premièrement comme moins sujet aux révolutions, et plus rapproché du *Mazenderan*, habité par la tribu des Kadjards, dont il est issu et chef; et ensuite parce qu'en tems de guerre avec la Russie, ce point central le rapproche davantage des frontières et le met à même de surveiller les opérations.

Thibet (petit) souveraineté au pouvoir du grand Lama, elle est située au Nord-Est de la province de *Cachemire*, et fort peu connue des Européens.

Tigre, grand fleuve d'Asie dans la province d'*Irack-arabi*, qui prend sa source dans les montagnes du *Diarbékir*, il se joint à l'*Euphrate* à *Korna* (voyez Euphrate). On voit encore sur ses bords les ruines de la célèbre ville *Ctésiphon*.

Tokarestan, province de la *grande Bukarie* à l'Est de celle de *Balk* et confinant à l'Ouest du *petit Thibet*. Elle est indépendante et au pouvoir de plusieurs chefs turcomans; sa capitale est *Auderab*, ville située sur une des branches méridionales de l'*Oxus*.

Turcomanie ou *Tartarie indépendante*, grande et vaste province au Nord du *Khorassan*, au pouvoir des Tartares Usbecks et peu connue des Européens.

Turkisch, ville à l'Ouest et chef-lieu d'un district du *Khorassan*, divisé en deux parties, la vieille que l'on nommait *Sultan-Abad* et la nouvelle qui en est peu éloignée. Elle fait un commerce assez considérable avec *Hérat* et le *Mazenderan*; elle est au pouvoir du Roi et est gouvernée par un Khan de 2de classe qui a le titre de Beglierbey, mais qui est subordonné au Prince-Royal comme gouverneur du *Khorassan*.

U.

Utchmiacin, célèbre couvent d'Arméniens, situé dans le district d'*Aran* à trois lieues Nord-Ouest d'*Erivan*, le grand patriarche y fait sa résidence. L'église, qui est fort riche, a été bâtie en 307, c'est une des plus anciennes de la chrétienneté.

V.

Velas-keerd, ville très-considérable de la province de *Kerman* sur la rivière *Figur* et chef-lieu d'un district au pouvoir d'un *baloutche* indépendant.

Y.

Yesd, grande et ancienne ville de la province de *Fars*, renommée par ses fabriques de soie, de coton et autres étoffes; ses fruits sont aussi fort estimés. C'est dans cette ville et aux environs, que se sont réfugiés le reste des Guèbres qui n'ont pas suivi leurs frères dans l'Inde, ils y sont néanmoins vexés d'une manière fort inhumaine. *Yesd* est gouvernée par un Khan de 2de classe, subordonné à celui de *Schiras*.

Z.

Zagros, branche du mont *Taurus*, qui sépare la Perse des provinces turques et du *Kurdistan*, en se prolongeant du Nord au Sud, elle se joint ensuite à la chaîne des montagnes du *Laristan*, puis va se confondre avec celles de *Yesdèkoff*.

Zindjan, grande ville, chef-lieu d'un district de *Kamzet*, sur la rivière de ce nom, elle est fort ancienne, située au milieu d'une plaine aride et rocailleuse; elle a été détruite plusieurs fois et notamment par Tamerlan, mais elle s'est toujours relevée de ses ruines. La population en est considérable; elle forme aujourd'hui l'apanage d'un des Princes fils du Roi, qui n'a pas plus de quinze ans.

FIN DE L'ITINÉRAIRE.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.



EXPLICATION DES PLANCHES.